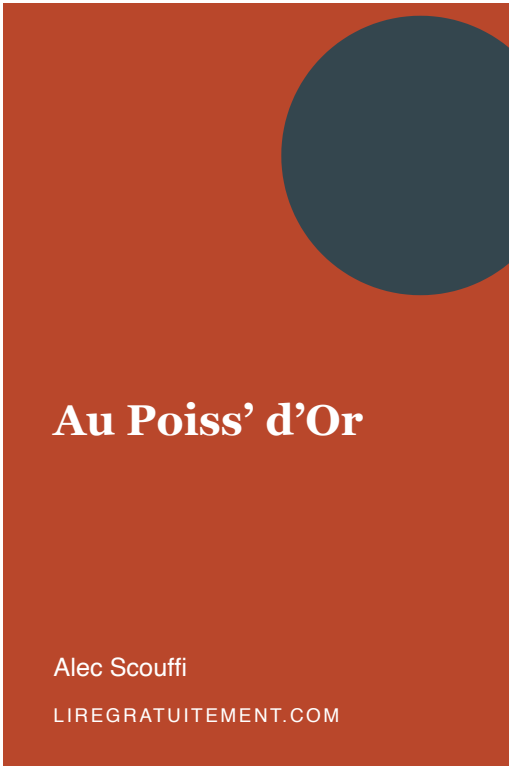



# Au Poiss' d'Or

Alec Scouffi

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

# PREMIÈRE PARTIE · I

Ce fut une stupeur. Julot dit tout bas à Chouchou : « Ç'coup-ci, nous som' faits, les v'là ! »

Le Clair-de-Lune était cerné. Un groupe d'agents barraient la porte. Sur le seuil, pétuna la voix du commissaire : « Pat'en l'air ! » Ses mouchards habilement dissimulés se levaient incontinent, fouillaient leurs voisins de table, tandis que d'autres, cauteleux, demandaient les papiers.

Ce fut une stupeur. Nul ne broncha.

On eût dit qu'un mot d'ordre venait d'être lâché. Sur ces masques, tout à l'heure encore si vivants, soudain passait une morne indifférence, l'amère certitude qu'un soir ou l'autre sonnerait l'heure de la fatalité. D'aucuns semblaient l'attendre même comme une délivrance.

Impassible, amusé, les pommettes saignantes, un Anglais dégustant son whisky confiait à un jeune camarade de fortune : « Très very drôle, boy ! In Engleterre, c'est pas com'ça qu'on arrête les gentlemen pédérastes. »

— Vos papiers, milord, siouplaît.

— Aôh yes, sir,

Un beau passeport, doré sur tranches, gaîné de cuir fauve et parfumé, s'exhibait aux yeux du commissaire qui, souriant avec complaisance, clamait déjà :

— Au suivant.

Dehors, les curieux s'étaient amassés tout le long du boulevard Rochechouart et des badauds aplatissaient leur nez aux devantures. Quelques-uns se félicitaient, sans doute, de n'avoir pas encore mis les pieds, cette nuit, là-dedans.

Goguenards, ils faisaient des signes aux camarades qui s'étaient laissé poisser. Du coup, les buveurs avaient arrêté de boire. Et deux ou trois types, feignant de se moucher, aspiraient une dernière prise de « neige » dans leur mouchoir. Des mains, pas très rassurées, tendaient des papiers chiffonnés, des livrets militaires en loques. Au comptoir, la caissière habituée à ce genre de surprise et le garçon narquois regardaient d'un œil bête, tandis qu'un jeune plongeur entrechoquait des verres sales.

Appuyés sur le zinc, affectant un air dégagé en attendant leur tour, des gigolos froissaient dans leur poche une carte d'identité graisseuse. D'autres, n'avaient pas de papiers du tout. Ceux-ci rouspétèrent. Le petit Dédé, par exemple, affirmait avoir laissé les siens à l'hôtel. Par contre, Firmin, garçon de bain, brandit fièrement un livret de caisse d'épargne que le policier feuilleta.

Mais un petit bonhomme tout blond, avec des joues de porcelaine rose, des yeux d'un vert pistache, de pistache grillée, et l'air de faire l'école buissonnière, ne put sortir qu'un vague certificat de naissance d'après lequel, tout compte fait, il aurait eu quarante ans !

— Pas à toi, ça ?

— C'est c'lui d'mon beau-père, finit par bredouiller le gosse.

Des rires étouffés circulèrent dans le bar. Confus, p'tit Pierre, dit Chouchou, baissait la tête, prêt à pleurer.

— C'est bien, embarquez : tu t'expliqueras tout à l'heure, dit le commissaire.

Les étrangers abondaient parmi les consommateurs. La plupart, des habitués de l'endroit, avaient pris leurs précautions et montraient patte blanche. Il ne restait plus au rez-de-chaussée que quelques individus de mine louche, à face patibulaire, souteneurs ou chevaliers de la lune, clochards ou « truqueurs » spéciaux, sans aveu, sans papiers et sans faux-col.

Ceux-là, leur compte était bon. Ils paieraient pour les autres. Toute une racaille composée de poisses et de jolis barbeaux, les marlous de la zone, descendus de Barbès ou venus de Sébasto, chaussés d'espadrilles, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux gluants de rimmel, avec des joues roses à barbettes et des lèvres trop rouges.

Entre temps, les mouchards avaient envahi le sous-sol et la salle du premier où sont les lavabos.

Pour tout gibier, Julot, blotti dans les cabinets, dut dégringoler l'escalier quatre à quatre.

— Que faisais-tu là-haut ?

— Il s'lavait les mains, tiens.

— Tes papiers.

— J'en ai pas.

— D'où viens-tu ?

— D'la Roquette.

— Je crois bien, grommelait un agent, voilà trois fois qu'on le pince.

Malicieux, le commissaire guignait une femme, la seule du sexe apparemment dans tout le bistrot.

— Ça va toujours, Bijou ?

Bijou consentit à sourire.

Ses doigts ridés, chargés de bagues en toc, jouaient avec un collier de happelourdes dont la verroterie cachait mal deux seins fantasques et ballonnés. Ses mains étaient gantées de vieilles mitaines blanches en fil d'Écosse. Un invraisemblable chapeau de paille, désuet et tout empanaché, sur quoi s'entassaient pêle-mêle les quatre saisons — plumes, fleurs et fruits — la coiffait bizarrement. Elle portait un corsage de soie mauve râpé sur une jupe de drap noir qui avait dû être longue mais qu'on avait raccourcie à la mode du jour, au plus grand détriment des deux jambes tourellées dans des bas de coton beige que terminaient pour rire des bottines d'homme à boutons du temps passé.

En remontant ce corps singulier, on lui découvrait une bonne figure toute carabossée et sans âge précis, qu'éclairaient deux grands yeux de bête attendrie, crayonnés, cernés, voués au noir, et brillants comme une enseigne de lupanar.

Pour l'instant, Bijou les reportait sur le petit qui sanglotait, les coudes sur la table, D'une voix de rogomme :

— Pleure pas com' ça, dis.

Deux longues boucles oxygénées, tirebouchonnées en vrilles, s'agitèrent désespérément le long de ses joues flétries où du fard allumait des roses pâles :

— On va m'em'ner au bloc, m'amzelle Bijou ?

— Ben quoi, et après, c'est un' tôle comme une autre, tu sais. L'commissaire n'te mangera pas. Et pis, j'm'en vas t'accompagner.

— Vrai ?

— Mais oui, va.

L'enfant, rassuré quelque peu, essuyait ses larmes tandis que les agents de la Sûreté l'entraînaient avec les autres.

Àla porte, les sergents de ville leur livraient passage, un à un, jusqu'au trottoir, où dans la brume glacée se profila soudain le corbillard de la « cage à poulets ».

Bijou fermait la marche. Comme elle voulut monter avec le tas, on la repoussa rudement.

— Mais t'es pas invitée, fit l'un d'eux.

Alors, décidée, elle suivit à pieds le convoi, comme une parente désolée derrière un enterrement de pauvre,

⁂

Les « invités », eux, grouillaient à l'avenant dans l'obscurité de la voiture. Les banquettes se trouvaient presque toutes occupées. On avait déjà raflé dans d'autres boîtes de nuit et la charge était lourde. À la lueur des mégots ou des becs de gaz qui passaient on

distinguait vaguement des hommes en smoking, un bicot débraillé, des femmes en robe de soirée, et quelques « gonzesses » racolées au hasard.

Une femme en décolleté agrippait d'une main fébrile le fermoir d'un collier de perles, se serrait à son compagnon, écœurée des contacts.

— Dieu, ce qu'on est secoués, dit-elle.

C'était un vieux véhicule à chevaux, l'Administration réservant ses autos-cars pour des « invités » de marque, plus dangereux. Ceux-ci, elle n'était même pas sûre de les garder.

D'avoir trop roulé, les roues grinçaient lamentablement. Les cahots, sur la chaussée gelée, cognaient ces noctambules les uns contre les autres. On respirait là-dedans un air trop lourd, chargé d'effluves nauséabonds. Le parfum des femmes se mêlait à l'odeur des mâles, à celle vinacée des haleines, du tabac, des pieds et des aisselles. On eût dit qu'à force de transporter la lie et la misère humaines, l'intérieur se fût imprégné de vice, de crime et de châtiment.

Ces voitures sont l'antichambre roulante de la prison. Et par les nuits de rafle, il y pénètre en outre on ne sait quels relents de fête, quel âcre sillage d'orgie, de volupté, d'ivresse et de mort.

Par la chatière du judas, Chouchou distingua Bijou qui se trottait. Puis, fatigué, brisé d'émotion, ses yeux se fermèrent. Il croyait rêver…

Mais une main ferme et douce, à ses côtés, interrogeait soudain ses formes dans l'obscurité, pelotait ses cuisses pleines, s'arrêtait complaisamment aux boutons de sa culotte.

Sans trop savoir pourquoi. Chouchou se laissa faire…

⁂

« C'est un' tôle comme une autre », avait dit Bijou. C'est égal, il n'en revenait pas, ne se représentait pas la « tôle » tout à fait ainsi. C'était une grande pièce carrée, où ils se trouvaient tous réunis, parqués comme du bétail. Des planchettes de bois, rivées aux murs, faisaient le tour de la chambre et ils y avaient pris place. Un grand poêle, au milieu, entretenait une chaleur insupportable et en travers de la porte un flic montait la garde. On n'avait pas le droit de parler. À tour de rôle, les « invités » de monsieur le commissaire pénétraient chez lui par une porte latérale, plus basse que l'autre. Et Chouchou y portait constamment les yeux.

Il mesura sa faute et constatait sa gravité. Pour la première fois, depuis l'évasion du logis paternel, il sentit peser sur ses frêles épaules la main de fer qui devait le punir. Il ne se figurait point vraiment que son acte pût être si répréhensible. Il regardait à la dérobée tous ces inconnus avec une sorte de curiosité mal satisfaite.

Après tout, puisque ces grandes personnes en prenaient à leur aise, il ne se souciait plus d'avoir imité leur exemple.

Et quel mal y avait-il donc à s'asseoir en compagnie de Julot devant un cassis-Vichy ou une grenadine ?

Les yeux du poisse, en face de lui, le dévisagèrent brusquement. Il faisait mine à Chouchou de se taire sur son compte. Le gosse se rappela comment Julot l'avait cueilli place Pigalle, alors

que, grelottant de froid et presque mort de faim, il s'était laissé choir dans un couloir du Nord-Sud.

Dans sa cervelle d'enfant, tous les faits qui suivirent son escapade prenaient maintenant des proportions énormes. Inconsciemment, peut-être, Chouchou évoquait aussi des souvenirs de cinéma, des films qu'il avait vus et qui s'étaient gravés dans sa mémoire. Son imagination vagabondait. N'était-il pas un peu, lui aussi, comme ce petit Jackie Coogan dont les aventures lui plaisaient tant ? Il n'en savait rien. Mais il se substituait volontiers, dans ses rêves, à l'enfant prodige.

C'est beau les films. La vie est bien plus large sur la toile au fond d'une salle obscure.

Il y a les bandits et leurs armes brillantes ; il y a les autos en fuite et les trains attaqués ; il y a les cow-boys qui volent à cheval, rapides comme l'air. Et puis il y a surtout les pays lointains, aux noms étranges : Madras, Calcutta, Singapour…

Tout cela est plein de forêts, de serpents, de bêtes féroces, auxquelles on donne la chasse, la nuit, avec de vrais fusils et de grosses bottes.

Un jour, un avion vient s'écraser sur le sol, en forêt de Saint-Germain. Et p'tit Pierre sortit de la pâtisserie de son beau-père, rue Au Pain. Il courut dans le parc, gagna la forêt où le corps du malheureux pilote gisait sous un amas fumant de choses carbonisées. Cela le dégoûta de l'aviation, mais aiguisa son appétit du risque, son goût de l'aventure.

Souvent, il s'attardait à muser dans la rue, en quête d'émotions ; à jouer « à la mise en l'air », aux cambrioleurs, avec des

gamins de son âge, au lieu de rentrer à la maison. Mais au retour, maman le grondait, son beau-père le battait On ne lui donna bientôt plus des sous, le dimanche, parce qu'il les dépensait en ciné-romans qu'il dévorait la nuit, en cachette, plutôt que de faire ses devoirs et d'étudier ses leçons. Il consommait aussi trop de lumière.

Alors, il prit en grippe l'école, M. Jourdan, le professeur, et surtout son beau-père. Oh, celui-là, il ne pouvait plus l'encaisser !

Et voilà comment p'tit Pierre fit peu à peu l'école buissonnière…

Impatientés, ses parents préférèrent le garder désormais à domicile, l'initier aux menus travaux de la pâtisserie. Il lava la boutique, fit le tri et les courses en ville. Il ne le regretta pas. Cela l'amusait davantage. Chemin faisant, il causait avec les marchands des quatre-saisons, les cheminots, les routiers, les bûcherons et les romanichels.

Un jeudi, les élèves du grand lycée allaient en promenade, jouer au football dans le « camp » de la forêt. Il les vit revêtus de leur uniforme. Certains portaient des pantalons fendus à « l'américaine » et de jolis vestons pincés à la taille. Il eut vite honte de son chandail et de son mauvais « falzar ». Surtout, lorsqu'en passant, quelqu'un dit près de lui :

— Bonjour, Pierrot.

C'était Roumir, le petit Égyptien, que tout Saint-Germain admirait pour son élégance et ses manières. Chouchou le connaissait bien. Il venait souvent se régaler de crèmes et de gâteaux à la boutique. De voir ses yeux profonds et tristes, il sentait plus que

jamais le désir des pays lointains, des ports en mouvement, où les navires se balancent comme des forêts flottantes. Une nostalgie très vague le minait. Le curé, M. Bourdin, finit par s'en apercevoir et lui dit un jour, à brûle-pourpoint, après avoir servi la messe :

— Qu'as-tu, petit ? tu sembles possédé du diable.

Cette parole fit souvent réfléchir p'tit Pierre. Mais d'abord, qu'était-ce que ce « diable » dont il semblait possédé ? Parfois, son corps l'inquiétait beaucoup. Il avait de grands frissons qui lui cinglaient l'échine. Son sang tout neuf lui chatouillait la peau et il le sentait courir à gros bouillons dans ses veines.

Alors, ses joues s'empourpraient, les tempes lui brûlaient et ses yeux se creusaient subitement. Une envie folle le prenait de se mettre tout nu, de se caresser lui-même, de presser dans ses paumes la plénitude de ses formes. Il se mettait à courir, courir… Si bien qu'il fallait aller le chercher pour s'asseoir à table.

⁂

Tour à tour, l'agent de planton faisait passer messieurs les « invités » par la porte latérale. On ne les revoyait plus. Des éclats de voix parvenaient du dedans.

Que pouvait-il bien s'y passer ? Tous ces pèquenauds avaient-ils donc déserté le logis paternel ?

Il ne comprenait pas au juste pourquoi on les avait tous arrêtés. Qu'était-ce donc que le Clair-de-Lune ?

Sans doute un repaire de bandits, un lieu de conspiration sinistre.

Et lui, p'tit Pierre, allait être accusé avec les autres.

Julot n'était qu'un traître, un communiste, un suppôt du diable — peut-être bien le diable de M. le curé ?

Alors, il fabriqua rapidement ses réponses, prépara son alibi. Hélas, Seigneur, depuis combien de jours errait-il dans ce grand Paris comme dans un labyrinthe ? Les jeunes cervelles sont des cires molles, vous le savez. Les jours s'effacent, au fur et à mesure, avec leurs peines, leurs joies, leurs surprises…

Chouchou ne se souvenait plus guère qu'il avait eu froid, qu'il avait eu faim, et que de mauvais garçons l'avaient dépouillé de son paletot, tandis qu'il dormait sur un banc.

En comptant sur ses doigts, il obtint le chiffre vingt ! Vingt longs jours qu'il avait quitté sa mère qui l'aimait beaucoup et son beau-père qui le détestait davantage. Vingt journées, pendant lesquelles il venait d'affronter le monde, décidé à « vivre sa vie », comme disaient les camarades de Julot.

Tout de suite après sa fugue, il s'était souvenu de la place Pigalle et de Montmartre, commune libre. Ses parents, entre eux, n'en parlaient jamais qu'avec horreur. C'est donc par là que s'affranchissait l'univers, c'est par là qu'on entrait en ce monde idéal, où il n'y a plus ni devoirs, ni école, ni de M. le curé et plus de beau-père qui vous botte le cul !

Montmartre, commune libre !

Chouchou rêva de s'y installer.

Maintenant, il ne restait plus beaucoup d' « invités » à passer là-dedans.

Chouchou pensa : « V'là qu'ça s'tire, grouille-toi. » Il échafaudait tout un système de défense, un vrai drame de famille dont lui, p'tit Pierre, est la pauvre victime ! Sa mère s'est remariée avec un homme qui le bat dur comme plâtre. Il ne peut plus vivre sous leur toit. « Tenez, m'sieur le commissaire, tâtez plutôt ces bleus. Et puis, il est un homme. Il ne veut plus vivre à la charge de personne, na ! »

Il dramatisait tout afin de pouvoir mieux se justifier. Et voilà qu'à la suite d'une scène terrible avec le beau-père, il les avait plantés là. Ce n'était point tout à fait exact, Chouchou le savait bien, mais qu'importe. Il mentait le plus naturellement du monde, et il lui arrivait même de croire beaucoup plus aisément ce qu'il disait que ce qu'il savait être.

La vérité, toutefois, différait un peu. Depuis longtemps, il guettait l'occasion de s'évader, résolu qu'il était à la provoquer au besoin. Sans doute, son beau-père l'abominait, ce môme qui n'était pas le sien, mais Chouchou le lui rendait sincèrement, lui qui n'avait jamais connu son père autrement que sur la photo enfermée dans un tiroir de sa mère.

— Tiens, voici ton père, lui dit-elle simplement, un jour qu'elle farfouillait dans ses affaires.

Elle ajouta même :

— Il est mort à la guerre, tu sais… Et buvait beaucoup trop, le pauvre homme.

Mais p'tit Pierre s'en moquait.

Il avait de grands yeux profonds et cruels, des yeux de fou, avec une barbe hirsute et un képi tout de travers. Ce qui lui reve-

nait surtout à l'esprit d'une manière lancinante, c'était son départ de Saint-Germain.

Il connut ainsi le frisson de partir, de s'en aller sans rien dire… Il revoyait la terrasse du grand parc qui domine Paris. La terrasse avec ses vieux arbres gelés et noirs comme des fusains, ses balustres en bordure, la rampe où l'on s'accoude.

Il faisait bon regarder longtemps, longtemps, la grande ville au loin, toute fourmillante bientôt de petites lumières qui se multipliaient sans cesse. De là-haut, quand vient le soir, les métros ne sont plus que des chenilles luisantes. Et soudain, près des nues, le squelette de la Tour allumait ses vertèbres.

Alors, sous ce mât infini, flamboyant dans la brume, la Ville entière appareillait pour son nocturne voyage, le grand Paname prenait le large…

Il l'avait encore bien regardé ce soir-là, comme le train l'emportait.

⁂

En quittant la salle, Julot de nouveau mit un doigt sur ses lèvres. Ce fut le tour du monsieur en fourrures et de la dame décolletée.

En se levant, l'homme eut un regard de tendresse à l'endroit de Chouchou, un vrai regard d'ami, avec un petit signe de la main. Cette main portait une bague que p'tit Pierre crut reconnaître, pour l'avoir sentie tout à l'heure s'incruster dans sa chair.

L'agent s'était retiré dans l'antichambre, laissant l'huis entr'ouvert. Il y avait une allée et venue continuelle de gens ivres,

de malandrins et de vagabonds ramassés au petit jour dans le quartier.

Les nuits de rafle sont fatigantes. Le gibier de potence pullule. Excédés, les flics ne ménagent personne. Et de se voir ainsi tout seul, sans protection, entre ces quatre murs, au seuil de l'interrogatoire redoutable, Chouchou se sentait défaillir, gagner d'une peur atroce, d'une terreur folle qui lui remplit les yeux de larmes.

Vainement se souvint-il de Bijou : « Bah, le bloc c'est un' tôle comme une autre. » Non, le bloc n'était pas un lieu comme un autre, et Bijou n'était plus là. Lorsqu'il se présenta, Chouchou baissait la tête et mordait sa casquette. Son beau courage était par terre. Il ne se rappelait plus rien. Ses réponses, ses feintes, sa ruse, n'étaient plus que fumées. Les sanglots l'étouffaient. Ses dents claquaient.

Il tomba sur un siège, en face du commissaire, qui ne put que lui arracher ces mots :

— C'est la faute à Julot, j'le jure, c'est la faute à Julot…

## II

Il gelait à pierre fendre. Sans se presser, par petites gorgées, Chouchou avalait son jus. La boutique était encore en désordre. Du sous-sol montait une bonne odeur de boulange et une grosse voix lui cria d'en bas :

— T'as donc pas fini de te réveiller, andouille ?

Chouchou sursauta, rangea les tables, les chaises, saisit le balai, frotta les dalles.

Il avait remis ses culottes courtes, depuis que, ramené chez ses parents par les soins de la Préfecture, il dut recommencer à être un petit garçon.

La chair rose et ferme des mollets contrastait presque avec sa taille déjà trop svelte pour son âge. À le voir ainsi râblé et musclé on s'étonnait de son visage de fillette. Ce teint clair, ces yeux verts, rieurs et trop doux, ces lèvres sensuelles, rouges et gonflées comme un fruit, le rendaient inquiétant. Les voisins l'aimaient pour sa gentillesse. Sa fugue causa bien quelque surprise, rue Au Pain. Mais, mon Dieu, avec ces petits écervelés, il faut être indulgent. Et puis, tout le monde savait que le beau-père ne se gênait point pour battre l'enfant.

Son histoire avait mis la rue en joie. Quoique le père Balard ne le regardât plus que du coin de l'œil, la maman fêta comme il convenait ce retour de l'enfant prodigue. Même ses petits camarades d'école ne le voyaient plus comme avant. Il y en avait, certes, parmi eux, qui essayèrent d'abord de le bouder, à cause des parents, pour la forme.

Mais ça ne dura pas. Ils l'admiraient tous en silence, cela se sentait.

— Pierre est un as ! avait proclamé le gars à la crémière.

Et dès lors, Chouchou, grandit à leurs yeux, gagna l'estime et la considération générales. Fier de son prestige, il ne jurait plus, d'ailleurs, que par son escapade à Paname et parlait de son « ami Julot » comme d'un garçon d'importance.

Àla tombée de la nuit, ils se réunissaient tous à l'entrée de la gare. On faisait cercle autour de lui pour l'écouter raconter avec autorité comment il avait tenu tête au commissaire qui l'interrogeait. Et comment « une des plus belles poules de Montmartre, la môme Bijou », l'avait remarqué et lui accorda ses faveurs. D'ordinaire, ce genre de confessions lui valait même l'admiration béate de la buraliste, qui était à la page, et l'écoutait sans rien dire. Ainsi, parmi les gosses de Saint-Germain, p'tit Pierre connut bien vite la notoriété. Ceux qui savaient, racontaient aux autres son aventure en l'embellissant :

— Mais c'est-y vrai ?

— Tiens, c'te question, pisque j'te l'dis…

Il n'y avait qu'à s'incliner.

Cependant, malgré ses succès, Chouchou s'ennuyait. Depuis cette nuit de Montmartre, ses idées n'étaient plus claires. Les premiers jours lui furent doux, à cause des chatteries de « môman » qui sanglotait dès son retour à la maison, flanqué de l'agent en civil qui l'accompagnait. Elle ne se rassasiait plus de répéter :

— Mon Pierrot, ma Pierrette, mon enfant…

Or, p'tit Pierre pensait tout de suite qu'à Pigalle on l'avait baptisé Chouchou, et sourit à travers ses larmes, car il pleurait aussi de voir pleurer sa mère.

Oh ! quelle fête ce jour-là, rue Au Pain. On retint à dîner ce « monsieur très bien, qui semblait si bon ». Le bonhomme accepta.

Quant au père Balard, il ne tarissait pas sur « ces braves p'tits gars qui jettent leur gourme ».

Tout en mangeant les meilleurs morceaux de la mère Francine, le policier matois buvait sec et se montrait indiscret sur une foule de sujets : leurs fréquentations, leurs habitudes, les souvenirs de son premier mari, bref, si bien, que le boulanger impatienté fit mine à sa femme de clore le bec.

Dès le départ du rusé compère ce fut une scène de ménage :

— Ça y est ! Nous voilà repérés, rapport au sale gosse.

— Calme-toi, voyons ; il n'y a rien là que de très naturel. Il s'intéresse à nous, ce m'sieur, voilà tout, disait la mère Francine.

Mais, se croyant épié, le beau-père se montrait, tout de même, les premiers temps, plein de bonne grâce et d'indulgence envers p'tit Pierre. Il craignait le mioche. Que pouvait-il avoir dit sur son compte, ce fripon ? C'était un petit sournois, une vilaine nature, un rapporteur. En voilà des histoires !

Il ne se rappelait plus les coups et les taloches qu'il lui avait donnés.

Il ne voulait plus évoquer le souvenir de certaines « corrections », alors que le petit, tout jeune, pâtissait de ses mauvais traitements, « car il faut bien corriger les enfants, n'est-ce pas ».

Pourvu qu'il le battît, tout était dit. M. Balard éprouvait une joie réelle à déprécier la marchandise qui ne sortait pas de sa boutique. Dans tout Saint-Germain, vous ne pouviez déguster de meilleure pâtisserie que la sienne, de pain meilleur que celui de

son four. Comment eût-il pu, le pauvre homme, tolérer un enfant qui n'était pas à lui ?

Le derrière de Chouchou en fit mainte fois l'expérience. Il saisissait le jeune garçon à bras-le-corps, dans le sous-sol, sous les yeux atterrés des deux petits mitrons, et, après l'avoir lui-même déculotté, l'obligeait à se plier en deux. Il brandissait alors un martinet caché sous le pétrin et lui cinglait les fesses parfois jusqu'au sang. P'tit Pierre finit par s'y habituer, par y prendre même certain plaisir…

Un jour, comme il sévissait, le boulanger stupéfait vit le gosse, au mépris de toute pudeur, donner des signes évidents de virilité.

Alors, il fulmina, le traita de satyre, vociférant comme un fou :

— Vaurien, saligaud, dégueulasse !…

Pourtant le père Balard n'est pas méchant. Il aime sa femme, qui n'est incontestablement qu'à lui — à lui seul. Il aime donc sa femme, sa boutique, sa servante, son mobilier, sa farine, ses économies, ses gâteaux, voire même ses clients, mais ne saurait aimer l'enfant d'un autre. Peut-on aimer décemment ce qui n'est pas à soi ?

Il a trop le sentiment de la propriété pour y croire. Mais il manque d'altruisme. Et puisque la providence s'obstine à lui refuser les joies de la paternité, il n'éprouve nullement le besoin de se substituer à l'auteur véritable de p'tit Pierre. On se venge du sort comme on peut.

Seulement, il tient par-dessus tout à sa dignité. Il essaye donc de façonner à son image tout ce qui touche Balard directement.

Ne pouvant jeter dans la rue le fils de Mme Balard, il le taillait à sa mesure et disait volontiers à la mère :

— Laisse-moi faire. Les gosses, c'est comme le bon pain : ça se pétrit avec les mains.

Le père Balard n'oubliait pas facilement qu'il était boulanger. Il semblait que rien ne dût résister à ses paumes trop larges.

La mère Francine lui savait gré de s'occuper en somme du petit. N'ayant pu lui donner d'autre enfant, elle lui reconnaissait certains droits sur le sien. Ne l'avait-elle point trop gâté ? M. Balard l'affirmait. Ses amis aussi. Et depuis son retour, il fallait bien passer à l'enfant terrible l'envie de recommencer.

Mais, en secret, p'tit Pierre était son idole. Vaguement, inconsciemment, tout son passé s'attachait à ce fils comme une gangue.

En le caressant, parfois, elle se sentait frémir jusqu'aux moelles. Tout ce qu'elle n'avait jamais dit à personne, tout ce qu'elle cachait au fond d'elle-même, refluait à ses lèvres comme une douceur et comme une nausée.

Elle revoyait sa jeunesse de petite provinciale laborieuse, ses toilettes proprettes, son premier dancing et sa première folie, et puis, certaine chambre d'hôtel à Paris, aux rideaux de reps rouge et au grand lit tout blanc. Elle aimait son Pierrot qui la rattachait encore à tout cela par un cordon de chair mal coupé. Elle était fière, en outre, de son petit gars. Fière de le voir grandir au milieu des enfants de son âge, autrement que les autres. Il ne partageait ni leurs goûts, ni leurs jeux.

Sans doute, il avait cessé d'aller en classe. Mais qu'est-ce que ça prouve. Les enfants très intelligents ne commencent-ils point par être des cancres ? Et Mme Balard avait entendu répéter trop souvent dans son entourage que la génération actuelle différait étrangement de la sienne pour s'alarmer de si peu.

Bien au contraire, la paresse de son fils était une marque de supériorité, un signe des temps.

Pierrot serait un jour un grand homme, certainement. Elle rêvait déjà de le voir devenir aviateur. Il franchirait l'Atlantique !

Elle prit plaisir à constater, à vérifier une à une toutes les tentatives, toutes les hardiesses du jeune téméraire. Ainsi, lorsque Chouchou quitta la maison, elle crut même, en vérité, le grand jour arrivé.

Elle se creusait la tête, dès le lendemain, à se demander la raison, le projet, le mobile de cette fugue. Mais elle ne trouva rien. Pierrot, sans doute, par scrupule, ne lui avait rien dit. Le gosse était parti avec son secret.

Tout en séchant ses larmes, la mère Francine attendait donc une lettre qui la rassurât, qui la mît pour de bon sur la piste, lui découvrît enfin tout le courage et l'intelligence de son fils. Aussi refusa-t-elle de s'adresser tout de suite à la police. Elle préférait patienter quelques jours, n'ouvrait plus le journal qu'en tremblant. Enfin, quelle déception de le voir revenir avec ce policier… Humiliée et déçue, la pauvre femme pleurait de joie autant que de désillusion.

C'était la fin d'un rêve,

⁂

Ayant fini de gratter, p'tit Pierre esquissait prestement un pas de charleston sur le trottoir. Il s'arrêta, secouant sa mèche blonde :

— Ah ! mais, ça ne va plus ! Allez, hup !…

Il en a déjà marre, depuis deux mois que ça dure.

Chouchou a le cafard.

— Eh bien ! Pierre, viens donc prendre un p'tit queq' chose ?

C'est Mme Moreau, la bistrote d'en face, qui l'invite à boire un verre.

— C'est pas d'refus, dit-il.

Et la voilà qui s'explique tandis qu'il sirote un cassis.

— Rapport à Julot, tu sais, ton copain d'Paris. Ça fait deux fois qu'il me prie de te prévenir. Il veut te parler. Seulement il n'ose pas s'présenter chez le vieux… Enfin, tu comprends.

Chouchou comprenait et rougissait. Il lui répugnait d'entrer en confidence avec cette femme.

Le père Balard ne se faisait point faute de la dénigrer chez eux et disait d'elle :

— La mère Moreau n'est qu'une intrigante.

Il s'esquivait :

— C'est bon, j'vous r'mercie, mère Moreau, mais j'aime mieux pas ; ça f'rait des histoires.

— Comme tu voudras.

Mais plus tard, juché dans la vitrine pour le grand nettoyage de Noël, Chouchou regrettait sa lâcheté. Le soir il y pensait encore.

Quelques jours après, le gosse avait son idée. Ça le tenait là, depuis hier. Comment n'y avait-il point pensé plus tôt ? Il s'étonnait lui-même de sa naïveté.

C'est bien simple, en jetant un coup d'œil la veille sur l'Intran, il avait lu ceci :

UN GAMIN VOULAIT FAIRE LE TOUR
DU MONDE…

…Avec 60 francs en poche !

À Saint-Germain-en-Laye, hier soir, un garçon de 15 ans, Raymond Delattre, se présentait au commissariat de police, le visage violacé par le froid et claquant des dents. Il demanda l'autorisation de coucher. Interrogé, après avoir menti effrontément, il finit par avouer la vérité.

Apprenti menuisier, employé chez M. Coleau, rue des Stations, à Lille, et ayant été renvoyé par son patron, il avait jugé inutile de rentrer au domicile paternel pour s'attirer de nouvelles observations. Le goût des aventures empêchait le jeune garçon de travailler, il désirait connaître le monde et, dans le dessein de gagner un port de mer, il partit par cet itinéraire fantaisiste : Lens, Arras, Paris, Saint-Germain-en-Laye. Dans cette ville, constatant qu'il ne lui restait plus qu'un franc, il renonça à son beau projet.

Le commissaire de police a arrêté le jeune Delattre pour vagabondage en attendant que sa famille, prévenue, vienne le

reprendre.

Alors, il vit clair en lui-même. Il comprit pourquoi il avait voulu partir aussi du logis paternel, quitter sa famille. La raison cachée de sa fugue, il la devinait maintenant, mais trop tard. C'était raté. Tout serait à recommencer.

Chouchou avait enfin son idée. Il savait à présent ce qu'il voulait. Qu'il était bête de ne l'avoir point deviné plus tôt : il voulait faire le tour du monde, tiens ! Cette fois la place Pigalle et Julot ne l'arrêteraient plus…

Ah ! qu'il eut raison de crier au commissaire ; « C'est la faute à Julot ! »

Car, à cette heure, il serait loin, lui !

Il ne se serait pas laissé pincer comme ce niais de petit apprenti. Ah ! mais non ! A-t-on seulement idée de partir pour faire le tour du monde avec soixante francs en poche et de venir échouer dans ce même sale patelin qu'il rêvait de quitter ? Il en aurait bien le double, avec ses étrennes du Nouvel-An. Ce n'était pas encore assez : on ne tente pas le tour du monde fût-ce avec cent vingt francs !

Comment faire, comment faire… Ça le travaillait depuis deux nuits et Chouchou ne trouvait toujours pas de solution.

Seulement, maintenant, il avait son idée en tête. Il se rendait mieux compte de ses intentions et rougissait presque de les avoir méconnues. De vagues souvenirs d'enfance lui revenaient brusquement à l'esprit. Un jour, il fut puni en classe pour avoir déchiré son atlas à la page 8. C'était une carte générale sur laquelle

d'un doigt malhabile il venait de tracer tout un itinéraire étrange, allant de Paris aux îles Canaries !

Il avait soif d'aventures. Son imagination s'échauffait. Il rêvait déjà de partir, au loin, n'importe où, sur un grand paquebot.

C'est vers cette époque mémorable que M. le Curé lui fit un jour la remarque : « Qu'as-tu, petit ? tu sembles possédé du diable. »

Seigneur, vous le savez bien que nous sommes tous « possédés du diable » et qu'au fond de nous brûle cette soif ardente de l'inconnu…

Vous le savez que nous voyons toujours en rêve des pays enchanteurs et qu'en marge de nos géographies humaines il y a tout un monde chimérique et charmant où s'en vont les enfants aussi bien que les hommes.

⁂

Les vacances de Noël approchaient. P'tit Pierre supputait déjà le montant des étrennes.

Il y avait les cent francs de sa mère — à condition de ne point les dépenser. Il y aurait ensuite les cinquante francs de tante Berthe. Puis les pourboires des clients chez qui il irait livrer les saint-honorés et les babas du réveillon.

En comptant minutieusement, il obtenait un total de deux cents francs. Évidemment, ce n'était pas le Pérou, mais bah ! il finirait bien par se débrouiller.

Perdu dans ses réflexions, Chouchou gagnait souvent la forêt.

Une fois, Julot finit par le relancer, au sortir de la gare.

Tout de suite, le gosse sentit qu'il serait inutile de lui tenir tête. Un mauvais regard le clouait sur place.

— De quoi, de quoi, tu charries, on r'connaît donc plus les copains ?

— Mais oui, disait Pierre en rougissant.

Ils firent route ensemble.

— Te r'voilà potache ? Comme t'es drôle dans tes fringues.

P'tit Pierre se souvint de sa belle gabardine, subtilisée le second soir de son arrivée, avenue de Clichy. Julot en portait une toute pareille. Sans doute n'était-ce pas la même. Le type semblait l'épier en marchant.

— Tu dois trouver l'temps long, hein ?

— J'm'embête, oui.

— Fous donc l'camp, tu t'chercheras du boulot. Tu peux toujours t'placer comme chasseur. J'ai un copain qui est chef chasseur au Terminus. Il s'occup'ra d'toi, hein ?

— Non, répondait Chouchou, si j'me débine, hein, c'est pour de bon.

— Sans blague ?

— Écoute…

Et ce furent les pays lointains où il rêvait d'aller. Les grandes forêts vierges où il y a des fauves et des petits singes qui grimpent aux arbres. Et ce fut encore la cavalcade des cow-boys à la pour-

suite des Peaux-Rouges. Des coups de feu dans la nuit, des armes qui brillent, des chevaux qui s'abattent. Et puis enfin le grand rythme de la mer, que ni l'un ni l'autre n'avaient vue…

— Ça n'existeû pas, rétorquait le poisse, ça n'existeû pas, tu t'montes le cou ! Dame, ou alors, flairait-il avec un clignement d'yeux, c'est qu't'as trouvé l'filon.

Non, Pierre ne le tenait pas encore. Il n'aurait que des étrennes. Oh ! pas beaucoup, bien sûr. C'est ce qui le désolait.

— Y a p't-être moyen, insinua Julot.

Les mains dans les poches, le mégot aux lèvres, il parlait d'une voix drôle, avec des réticences, d'un air de mystère.

— Ben, voilà : les vieux étaient des commerçants aisés. Julot le savait. Il y aurait des belles recettes à Noël, des rentrées. C'était ça, l'filon. Il y avait certainement un « coup » à faire. Chouchou n'aurait qu'à guetter l'occase et le moment. C'est pas difficile, disait-il, à cause du réveillon. Et puis, il serait dehors, avec les aminches. Le coup d'mains, quoi !

— Penses-tu, suffoqua Chouchou. Dévaliser la boîte !… T'en as un culot. Non, mais pour qui le prenait-on !

— T'es donc plus un affranchi, ripostait le poisse, un vrai de vrai ? Faut l'dire, alors. T'en fais plus, va. Question d'rigoler.

Ils s'arrêtaient devant le camp. Les élèves du lycée jouaient au football, divisés en deux équipes. Et, de loin, Chouchou reconnut Roumir à ses jambes nerveuses, à ses hanches rondes.

Accoudés aux barrières, ils ne causaient plus. Le match se termina par la victoire des rouges.

Roumir aperçut Pierre et vint à lui.

— On les a eus, dit-il simplement à Chouchou, en souriant. Mais il jetait un regard sévère à Julot et les quittait aussitôt.

— Qui est-ce ? interrogeait le poisse.

— C'est un prince, affirma p'tit Pierre.

— Tu t'mets bien, mon pote.

Chouchou ne parlait plus, les yeux encore pleins de Roumir.

— Moi, j'm'barre, dit Julot au bout d'un moment. Il s'en allait en sifflotant.

Les collégiens se groupèrent bientôt pour partir. Leurs fines silhouettes faisaient des taches claires parmi les arbres morts et leur passage laissait dans l'air un sillage de jeunesse et de gaieté.

Ce Roumir, on l'aimait bien pour ses belles manières et ses jolies prunelles d'agate sombre et ses cheveux de miel ambré dont la racine gardait encore le souvenir de leur blondeur première.

Il portait son manteau négligemment jeté Sur les épaules. Chouchou leur emboita le pas sans être vu. Il se plaisait à les suivre sans comprendre pourquoi. Soudain, à mi-chemin, il ramassa quelque chose par terre. C'était un petit livre minuscule, à couverture coloriée où figuraient des fleurs. Il le feuilleta et vit le nom de Roumir écrit en page de garde. Alors, il pressa le pas, courut derrière eux pour le rattraper. Mais le groupe était déjà loin. Chouchou mit le livre en poche et reprit le chemin de la maison.

C'est égal, la rencontre de Julot l'agaçait…

Le souvenir des nuits de Paris le hantait. Et Julot lui faisait peur. Il avait, par moments, dans les yeux une lueur mauvaise — un éclair.

La nuit était venue. On percevait à peine quelques collégiens qui chantaient d'une voix fausse. Puis la forêt se fit toute noire et l'on vit par-dessus les arbres, entre les branches, les étoiles briller comme des yeux. C'est égal, cette visite ne lui revenait pas. La proposition de Julot l'avait troublé. Chemin faisant, il y pensait encore. Voler… Il semblait qu'une voix profonde se réveillât maintenant qui le tourmentait. Ce ne fut d'abord qu'un murmure, un appel furtif au fond de lui. Mais, peu à peu, la voix grossit, jusqu'à s'extérioriser et à sortir de lui. Et Pierre crut tout à coup entendre un cri dans la nuit…

Alors, il prit peur, se mit à fuir de toutes ses forces et parfois se retournait, comme si les arbres de la forêt couraient aussi derrière lui.

⁂

Un jour, Chouchou eut la curiosité de regarder le petit livre que Roumir avait perdu. Il fouilla dans sa poche et le retrouva. On pouvait lire sur la couverture : Pensées de Blaise Pascal. Ce nom lui disait quelque chose…

En y réfléchissant, il finit par se rappeler qu'il avait vu à Paris un restaurant dont la porte indiquait : Chez Pascal.

C'était, sans doute, l'auteur des pensées ? Il feuilleta le petit livre et tombait bientôt sur ces mots : « L'homme est un roseau pensant. » Qu'est-ce que ça voulait dire ? Le gosse fut très intrigué. Ainsi l'homme est un roseau ; mais comment l'homme pou-

vait-il être un roseau et comment un roseau pouvait-il penser ? « C'est des bobards », conclut Chouchou. Mais, pour la première fois, il eut le sentiment de son ignorance et regretta de ne point comprendre.

Il se sentait humilié et regrettait déjà malgré lui sa paresse passée. « Bah ! se dit-il, nous verrons bien qu'est-ce que ça veut dire. Je demanderai à maman. Et pis, qu'est-ce qu'ça peut m'faire que l'homme soit un roseau ? J'm'en fous. » Il ferma le livre, n'y pensa plus. Il eût mieux aimé la trouvaille d'un billet de cent francs plutôt que ce bouquin. C'est ça qui aurait « mis du beurre dans les épinards ».

Noël arriva…

Àcheval sur son « tri », p'tit Pierre faisait les courses ; il apportait chez les clients les pains de Noël à peine sortis du four et les babas à la crème du père Balard.

En s'en revenant, il compta la recette de sa journée. Elle représentait, à elle seule, quelques billets de plus dans la caisse paternelle. Pierre les vérifia, les tassa, puis les remit gentiment à sa mère. Le surplus représentait les pourboires qu'il avait reçus — environ vingt francs. Pas assez, déplorait-il.

Mais les préparatifs du réveillon lui tournaient la tête. On avait préparé un petit arbre dans l'arrière-boutique et l'on avait invité ses cousines, Jeanne et Maude.

Après la messe, tante Berthe lui glissait une pièce de cinquante francs en poche, en l'embrassant.

— Surtout, pas de folies avec, dit-elle.

L'arbre allumé, ce fut charmant. Le gosse put se croire revenu aux plus beaux jours. Il y avait des petits cierges roses et blancs qui brûlaient tout autour comme des âmes du Paradis et des fils de la Vierge qui reliaient l'une à l'autre les branches gélives.

Des pantins, des boules d'argent, même une poupée à la « garçonne » et un petit Jésus tout frisé dans sa crèche. On mangea du pâté, du boudin et l'on but une bouteille de champagne.

Àcause du réveil matinal, le père Balard fut se coucher le premier. Tante Berthe emmenait les cousines vers deux heures du matin. La mère et le fils restèrent seuls. Sa maman lui dit :

— Te voilà sage maintenant, Pierrot. Tu n'es plus un enfant. J'ai mis cent francs de côté pour tes étrennes. Tu t'achèteras des chaussures…

Elle était assurée qu'il ne serait plus jamais un héros. Mais elle se consolait à la pensée que ce serait certainement un honnête homme. Elle l'embrassa.

— Range la vaisselle, ma Pierrette, puis va te coucher. Surtout ne tarde pas à te lever. Nous aurons de quoi faire demain.

« Des chaussures, j'm'en fous, rechignait le gosse lorsqu'elle fut partie, j'préfère le pèze. »

Il avait un pli mauvais aux commissures et se mordait les lèvres. Ses yeux brillaient. Le champagne lui montait à la tête.

Son sang tout neuf battait la chamade. Il écouta son pouls dans le silence. Sa chair se bandait, comme s'il avait reçu la fessée du père Balard. Quelques cires, sur l'arbre, brûlaient encore. Il voulut les éteindre. En passant près du comptoir, ses regards

tombèrent sur le tiroir de la caisse. « Tiens, remarqua-t-il, il est entr'ouvert ; maman aura oublié de le fermer. »

— C'est pas difficile, avait affirmé Julot…

Alors, d'un bond, il fut dessus. Ses mains fouillaient, agrippaient, retiraient du tiroir une liasse de papier-monnaie qu'il empocha sans hésiter. Son acte lui parut tout simple et naturel. Cet argent, ne le rendrait-il pas un jour à sa mère ? Car il était bien entendu qu'il ne l'empruntait qu'à elle. Il resterait son débiteur. Non pas celui de son beau-père.

Mais pour faire le tour du monde, il faut de l'argent.

Tout à coup, un pas retentit dans la rue, puis s'éloigna, finit par se perdre…

Alors, ce murmure intérieur qu'il connaissait déjà, lui chuchota : « P'tit Pierre, tu es un voleur ! »

Lui se bouchait les oreilles, glissait dehors par la porte de la cour, demandait le cordon.

Il pleuvait. Au coin de la rue une auto stationnait. Des fêtards égarés cherchaient leur chemin.

— La route de Paris ? demanda quelqu'un.

— Tournez à droite, dit le gosse.

Comme il s'approchait, il reconnut le monsieur à la bague et la dame du Clair-de-Lune.

— Tiens, c'est vous ? s'assura l'homme, où allez-vous si tard ?

— J'ai loupé l'train, j'rentre à Paris.

L’autre eut un étrange sourire :

— À pieds ?

— Faut bien.

— Montez, dit-il.

Chouchou monta.

## III

Paris change de masque plusieurs fois par jour. Il y a une heure pour chaque quartier.

Àdix heures du soir, le boulevard des Batignolles battait son plein. À cause du Nouvel-An, les roulottes et les baraques foraines ajoutaient au pittoresque, jetaient dans l’air leur cri de fête.

La foule dessine alors divers courants. Les gens affluent de partout. Des remous se produisent, semblables à ceux d’un fleuve à l’endroit de ses confluents.

Les tramways déposent aux stations leurs contingents. Les bouches du métro vomissent sans cesse un flot humain toujours plus dense que l’on voit déferler vers ses nombreuses embouchures.

Place Blanche, place Pigalle, la rue engloutit au fur et à mesure ces alluvions successives qui s’étalent, finissent par se résorber.

Les orgues tonitruantes de deux manèges voisins se renvoyaient à pleine gueule la marche de Faust et l'ouverture de Guillaume-Tell dans un charivari infernal. La foule bigarrée de Paris, indifférente à tant de cacophonie, stagnait volontiers à l'entour des chevaux de bois qui tournaient et des wagonnets, en forme de pots de chambre, qui se disloquaient. Des yeux brillaient de plaisir à voir gigoter les jambes des petites « poules » et s'épanouir la croupe des jeunes garçons.

Ailleurs, des bateleurs ameutaient les badauds, faisaient le boniment sur les tréteaux d'une roulotte dont le fronton annonçait « Les sept Phénomènes ».

Ces boutiques illuminées prenaient dans le brouillard un aspect fantômal. On eût dit d'un monde disparate, incohérent et magique, surgi par enchantement en marge des trottoirs. Au milieu de ces discordances, de ces dissonances hurlantes et passionnées, la foule cherche à satisfaire ses appétits immenses. Et peu lui chaut ce vacarme. Bien au contraire, elle est venue s'étourdir. Les uns y noient leur douleur, les autres leur bêtise.

Les bruits de la rue, les voix de la Ville, font en nous, semble-t-il, le silence et le vide. On est anéanti, aussi bien que grisé, c'est le tumulte de l'ivresse et le fracas des tempêtes.

Il bruinait doucement. Une pluie fine et précise qui perlait dans le cœur — comme si, de toute cette joie fausse, le ciel distillait de la tristesse.

Et par-dessus tous ceux-là qui ne le voyaient plus, le Moulin tournait toujours ses ailes rouges. Les loteries et les billards japonais faisaient rage. Derrière les joueurs, il y avait les curieux, les oisifs, qui regardent ou qui font mine de regarder. Il y avait ceux

qui ne font rien ou qui tentent de faire quelque chose, avec les yeux, avec les mains, avec les pieds, comme ils peuvent.

Parfois, une femme, agacée, fichait le camp, en rougissant.

Parfois aussi, un gosse énervé s'arrêtait brusquement de lancer la bille, se retournait vers un spectateur impassible, en roulant de gros yeux.

Une atmosphère très spéciale entoure d'ordinaire ces longues stations devant les éventaires et les jeux de hasard en plein air. Il s'y trame on ne sait quelles connivences, quelles sourdes complicités qui se cherchent à tâtons, se devinent, s'appellent, finissent toujours par se rejoindre. Les mains qui vous palpent ne sont pas toujours celles qui tâtent vos poches. Des ventres sadiques frôlent éloquemment les cuisses callipyges qui résistent ou qui s'offrent. Souvent, un des deux partenaires se détache du groupe. L'autre le suit. Un couple se forme.

Il y a aussi les filles peintes qui provoquent, obséquieuses, et qui minaudent. Mais celles-ci lâchent bientôt prise et désertent l'endroit — à cause de la concurrence. Chouchou finissait justement une partie de billard, lorsque Julot l'accosta. Il semblait transfiguré dans un costume neuf, par-dessus lequel un trench-coat lui cambrait les reins. Sa jolie figure de page s'encadrait sous un béret basque incliné sur l'oreille. Et ses cheveux, fraîchement taillés en paquet de tabac, à la manière des poisses, tout reluisants de gomina, s'arrêtaient haut et court sur le cou. Cette nuque, rose et rase, semblait appeler le baiser ou bien le coup-eret. Toute la jeunesse riait dans ses yeux en fleur et les fossettes de ses joues se creusèrent avec malice, lorsqu'il dit le premier :

Tu sais, j'm'embarque dans quelques jours.

Il sortit de sa poche un étui à cigarettes, en offrit à Julot et se servait lui-même.

— T'es mis com' un rupin, fit Julot, admiratif. Alors, ça gaze, tu fous l'camp ?

— Tiens !

— Quelle blague.

— Moque-toi pas, c'est sérieux.

— Où qu'tu vas ?

Chouchou fut embarrassé pour répondre. Il n'en savait trop rien.

Julot d'ailleurs n'insista point.

— Ah ! c'te veine d'se revoir, spa ? disait-il en entraînant Chouchou.

— Allons toujours dîner, répondit le gosse. J'ai faim.

Julot ne se fit pas prier. Il ne lui arrivait pas souvent de dîner. Et d'être tombé sur cette proie, tout à fait à l'improviste, lui mettait le cœur en liesse. Il ne cessait de répéter en tapant Chouchou dans le dos :

— Ah ! c'te veine, ah ! c'te veine, spas !

Àtable, Chouchou mentit effrontément. Il inventait séance tenante une histoire à laquelle Julot se prêta de bonne grâce, « sans couper un instant là-dedans ».

Il les connaissait trop, ces gosses. Tous menteurs, menteurs, menteurs !...

Ils mentent comme ils respirent : le plus naturellement du monde. Le savent-ils même, au juste ?

Julot se rappelait suffisamment ses propres mensonges pour ne pas flairer ceux des autres. Son flair de voyou déjà rompu à toutes les ruses d'apache ne le trompait guère. Un policier lui dit une fois :

— Oh ! toi, tu irais loin dans not' métier, si tu voulais, petit.

Mais Julot préférait le sien. Ils mangeaient chez un petit traiteur de la rue des Martyrs. Chouchou paya l'addition avec un beau billet de cent francs. Et Julot, distraitement, jetait un regard sur la poche qui le contenait, comme pour en supputer le reste.

Avant de sortir, il dit :

— Tu sais, j'suis dégarni, j'ai plus l'rond. V'là cinq jours que Marthe et moi som' d'la cloche. Prête-moi vingt balles.

Chouchou ne les refusa pas.

— T'es un bon tif, conclut Julot.

Il l'emmenait aussitôt à la rencontre de Marthe et de sa petite amie Louise, « la môme qu'il t'faut », assura-t-il, qui attendaient au Clair-de-Lune.

Chouchou hésitait, gardait encore de l'endroit un triste souvenir.

Mais Julot se récria :

— Ben quoi, tu te dégonfles ? T'es pas un mec, si t'as les foies.

Non, Chouchou n'avait pas la trouille. Et, pour le prouver, il entra le premier.

Marthe et Louise étaient attablées dans le fond. Julot eut un clignement d'yeux et Marthe sourit aussitôt à Chouchou. Elle ne l'avait vu qu'une fois et l'appelait monsieur Chouchou. Louise se prit à rire. Elle avait les dents très blanches et grenues comme des amandes.

Elle était blonde mais paraissait presque brune à force de crasse dans les cheveux.

Maigre et nerveuse, n'étaient les deux pommes de ses seins drus, on l'eût facilement prise pour un garçon. Mais elle avait de grands yeux de madone où brillaient de la douceur et de la passion.

P'tit Pierre fut tout de suite à son aise. Il commençait à se ressaisir. Il alla même serrer la main du patron et de Bijou qui déjà criait sa joie de le revoir :

— Ah ! te r'voilà, enfin, Chouchou, te r'voilà !

Vite elle l'embrassait devant tout le monde. Chouchou, confus, dut payer des tournées aux copains et la soupe à Bijou.

Julot se donnait un air d'importance. Un petit vieux lui fit signe, parlait à voix basse, en reluquant Chouchou :

— C'est à voir, répondit-il.

Quelques « beaux gosses » le regardaient de travers. Sa touche ne leur revenait pas. Si le p'tit mec se mêlait maintenant de lever les michetons, ça n'irait plus !

Vers une heure du matin, ils remontèrent ensemble jusqu'à Barbès où Louise demeurait en garni. Elle était cousette, orpheline et travaillait en semaine.

Marthe dit :

— Tu ferais bien, ma Louise, de venir habiter chez nous. C'est trop loin, ta tôle. Tu sais, nous sommes très contents au Poiss' d'Or, spas, Julot ?

— On verra plus tard, répondait Louise, en baissant les yeux.

Au métro, place Pigalle, Marthe les quitta. Les deux garçons descendirent les boulevards, en lutinant les filles qui faisaient le tapin. Julot désignait à Chouchou toutes celles qu'il avait eues. Odette, cette grande blonde, qui lui mordait le cou si fort qu'il la battit. Bertrande, la vérolée, qui n'avait jamais si bien fait l'amour que depuis qu'elle était « attigée ». Il y avait aussi Blanche, cette « pauv' quille », dont les mâles se servaient comme d'un garçon…

Chouchou riait, la chair allumée. Il raconta à Julot comment il fut dépucelé trois nuits auparavant par la « gonzesse » du monsieur en fourrures. Pour ne pas se trahir, il racontait à sa manière. Il les avait rencontrés sur les grands boulevards, dans leur auto, une belle bagnole.

De Saint-Germain, il ne souffla mot. Méfiant, Julot demanda des explications. Eh bien, voilà : le couple lui proposa de les accompagner à Passy. Il acceptait naturellement. L'auto s'arrêta dans une rue dont il ne se rappelait plus le nom, devant un petit hôtel entouré d'un jardinet. C'est là qu'ils habitaient. Un intérieur très chic, affirma Chouchou. Tout le rez-de-chaussée n'est qu'un

vaste atelier de peinture. Car le mec, M. Willy Maxwell, un Anglais (Chouchou sortit sa carte), était artiste peintre. La femme, sa gonzesse, — une comédienne, croyait-il, — vivait avec lui. On le fit souper. Ils burent du champagne et du porto. Puis la dame se dévêtit.

Elle avait chaud. Le monsieur enfila son pyjama de soie. Ils voulurent le coucher entre eux deux et l'invitèrent à se déshabiller aussi. Comme il avait honte, la femme s'empara un à un de ses vêtements.

Et quand il fut nu, elle le couvrit de baisers…

— T'auras pas dû t'emmerder, observait le grand Jules.

— Bougre non ; même qu'il remit ça trois fois.

— Et l'mec ?

Mais Chouchou esquiva la réponse, assura que ce dernier ronflait déjà.

— Farceur, gouaillait Julot.

Il dit encore :

— Où perches-tu ?

Chouchou avait loué une chambre d'hôtel aux environs de la gare Saint-Lazare.

— Tu t'rends compte, expliquait-il, c'est pour quelques jours, jusqu'à m'débiner.

— Et tes papiers ? s'enquit l'autre. T'as pas encore emporté ceux du vieux, dis ?

— Des papiers ? J'en ai pas du tout, avouait Chouchou.

Le poisse ricana :

— Mince alors ! En v'là une affaire !... Partir, sans savoir où et sans le moindre bout d'passe en poche, c'est d'la fumisterie.

« En c'cas, Chouchou ferait mieux de rester à Paname et de s'procurer quelqu' chose. Après tout, c'est pas impossible, quand on veut gratter. Lui aussi, se faisait de bonnes journées quand il voulait s'donner la peine. »

Mais Chouchou s'entêtait. Il avait son idée : rien ne le rebuterait. Intrigué, Julot s'écria bientôt :

— C'est donc qu't'es plein aux as, que diable !

— J'ai deux mille balles ! lâcha le gosse.

Subitement radouci, Julot se ravisait. Eu somme, bien que difficile, la chose n'était pas impossible. Il connaissait même quelqu'un qui pouvait à la rigueur le tirer d'affaire. C'était un mutilé qui s'était mis courtier. Il vendait des pièces d'identité, des faux papiers, des passeports, tout ce qu'on voulait. Il fournirait bien le nécessaire, pour sûr ! Le prix restait néanmoins à débattre et Julot s'en chargeait.

Le lendemain matin, il vint le prendre à l'hôtel. Ils déjeunèrent ensemble chez un bistrot du boulevard Rochechouart. Parmi les clients, Julot désigna tout de suite à Chouchou l'homme qu'ils cherchaient. Il était courtaud, trapu, avait une tête de Turc et une jambe de bois.

Julot l'interpella :

— Hé, Patte-folle. On le désignait ainsi.

L'homme se leva, s'assit avec eux. Mais Julot le prit à part. Sa voix devint insinuante et, sous la table, il lui fit du pied, talonnait son pilon.

— Tu vises, vieux, faut nous dégoter ça en douce. Système D, quoi ! concluait-il en riant.

— Pourquoi pas, promit le strambe. J'ai justement ton affaire, dit-il à Chouchou. Un amour de « passe-partout » qui te permettra d'aller au bout du monde si tu veux. Seulement, tu m'apporteras cinq photos et tu cracheras cinq billets.

— C'est beaucoup, risquait timidement le gosse.

— Dame ! les voyages de plaisir, ça s'paye, bougonna l'homme.

Enfin, Julot proposait de transiger à quatre cents balles.

— Si tu veux, consentit l'autre. Mais vous prenez les risques à votre charge, mes moineaux. Je fournirai l'truc et pour l'reste, bonne chance.

— C'est dit, mon pote !

Dehors, Chouchou réfléchit qu'il fallait bien en venir là, quand on veut faire le tour du monde.

— Avec le reste, tu pourras toujours essayer de t'embarquer comme manœuvre sur un raffiau quelconque, conseilla Julot.

L'idée sourit à Chouchou. Comment n'y avait-il point songé plus tôt ? Décidément, ce Julot était un garçon plein d'expédients. Un photographe de la rue Blanche le tenta.

Mais Julot dit :

— Laisse donc, chez l'forain ça coûtera moins cher.

Sur le boulevard Rochechouart, ils entrèrent dans une baraque de photographe ambulant. Chouchou voulait poser en avion, contre une toile de fond par laquelle on n'a qu'à passer la tête et les mains pour se croire dans les nues.

— Dieu, qu't'es bête, s'indignait Julot. C'est pas c'qu'y faut.

Pour vingt francs, on lui tira cinq photos ordinaires où Chouchou montrait son minois de chérubin. Le gosse s'en procura deux supplémentaire :

— Une pour toi, une pour Louise, dit-il.

Àdîner, on se retrouva chez le bistrot. Marthe et Louise étaient là. Le strambe aussi. Chouchou lui remit les photos. L'homme sourit :

— T'inquiète plus, mon ange. T'auras ton « passe » dans trois jours.

Chouchou pensa que dans trois jours ce serait le réveillon du premier de l'an et proposait aux copains de passer ensemble la soirée.

— Oh ! oui, dirent les deux femmes.

Il leur offrit les photos qui lui restaient. Marthe mettait la sienne dans son sac. Louise regarda l'autre longtemps avant d'en faire autant. Julot l'observait du coin de l'œil. Louise rougit. Elle avait un petit air candide qui la rendait piquante. Le gamin la dévorait des yeux.

On les laissa seuls. Marthe avait un rendez-vous et Julot la suivit.

— Si nous sortions ? fit Louise au bout d'un instant.

— C'est comme vous voudrez.

Ils marchaient, ne sachant quoi dire. La nuit n'était pas trop froide. Les forains faisaient d'excellentes affaires. Il proposa de lui gagner une poupée à la loterie.

Elle acceptait, heureuse de le sentir près d'elle, avec ses yeux glauques et ses lèvres fraîches.

La roue s'arrêta quatre fois de suite sur le chiffre treize. La chance favorisait Chouchou qui gagna coup sur coup. Pour cent lots, ils choisirent une superbe poupée d'étoffe, mise comme une poule de luxe, qu'ils emportèrent avec joie. Et Chouchou montrait à Louise un bon petit couteau à fine lame qu'il avait gagné la veille.

Dans le tas, le gosse reconnut quelques types qui le suivaient. Il en eut vaguement honte et entraîna Louise du côté de Barbès.

La lumière crue des globes électriques rutilait sur les trottoirs gluants. Ils pataugeaient dans la boue des dégels imprévus, l'infâme gadoue, la chose immonde où s'embourbent les âmes, où les pieds s'enfoncent et s'impriment, comme dans l'abjection.

Àmarcher près de Louise, le gosse prenait maintenant conscience de son sexe. La nuit de Noël l'avait à jamais dégoûté de lui-même et des autres.

Alors, c'était ça, l'amour ?

Les caresses conjuguées de Maxwell et de la comédienne le hantaient, depuis, chaque soir, dans son sommeil. Toute sa chair se souvenait des premiers contacts, des premiers spasmes subis ou donnés sans distinction de sexe. Il en avait gardé le désir autant que le remords. Le goût du mâle se mêlait désormais en lui à celui de la femme. Il n'arrivait pas à dissocier ces deux sensations qui n'en faisaient plus qu'une.

Louise le tirait de là comme d'un songe, par sa seule présence…

Elle lui raconta sa vie simplement. Elle n'avait jamais connu ses parents. Orpheline de bonne heure, une vieille tante charitable la mit en pension. Quand sa tante mourut, elle dut gagner sa vie. Elle avait à peine quinze ans. Maintenant, elle en avait dix-neuf.

— Tu vois, je suis ton aînée de trois ans, disait-elle au gosse en le tutoyant.

— Jusqu'à demain, répondit Chouchou en riant. J'aurai un passeport qui me grandira sans doute considérablement.

— Un passeport, pourquoi faire ? interrogeait Louise.

— Mais pour partir… J'm'embarque ou j'm'engage dans la marine. Savez donc pas ? Julot ne vous a rien dit ?

Non, Julot ne lui avait rien dit. Et Louise préférait ne pas savoir que p'tit Pierre dût partir… Elle aimait mieux penser que Chouchou resterait à Paris, se mettrait comme elle à travailler.

— T'as pas d'ami ? demanda-t-il.

Louise baissait la tête. Elle dit comme ça :

— J'en ai eu un… Il y a six mois p't-être, à la fête de Neuilly, un soir, j'ai fait sa connaissance. Jules et Marthe se promenaient avec lui. Je n'les connaissais pas. J'étais toute seule à regarder les baraques. Ils ont passé. Y m'ont emmenée. Charles m'a remarquée. Il a voulu monter chez moi. J'm'ennuyais, j'ai pas dit non. Ç'a duré dix jours. Y m'a quittée pour une autre, parce que je voulais pas faire le tapin… Y disait : « C'pas l'filon. »

— Oh ! la lope, frémit Chouchou.

En lui, germait soudain un sentiment protecteur pour cette Louise douloureuse. L'envie de la défendre contre l'ennemi commun. Il se sentait grandir, devenir fort, être un homme. Il eût voulu lui parler aussi de sa mère, qu'il regrettait déjà, du père Balard qui le fouettait, de Roumir et de M. Pascal…

Ses yeux glauques lui disaient :

— Et pis, tu sais, Louise, j'ai plus envie de partir, oh ! mais plus du tout. J'sais pas où j'veux aller ; j'sais même plus si j'veux quelq' chose. Paname, c'est-y déjà pas l'tour du monde ? Et si j'restais avec toi, tu m'raconterais encore bien des histoires que j'sais pas, comm' autrefois m'man, quand j'tais tout p'tit ?

Mais arrivés à Barbès, à la porte d'un immeuble modeste, Chouchou ne trouva que ces mots :

— Vous montez ? Bon' nuit, m'amzelle Louise. Et l'embrassa.

⁂

Lorsque Chouchou s'étira, le dimanche d'après, il était midi.

Les yeux pleins de songes, les cheveux en bataille et la bouche pâteuse, il sentit le corps tiède de Louise qui dormait contre lui.

Cette chaleur douce, pénétrée d'effluves, acheva de le réveiller. Les souvenirs de la veille couronnaient en trombe sa première semaine d'aventures. Du réveillon de Noël à celui du Nouvel-An, p'-tit Pierre se sentit précocement changé.

Son obsession de voyage s'estompait maintenant dans les vapeurs du champagne qui le grisait encore. Il aperçut dans le demi-jour son passeport qui traînait sur la table de nuit et n'eut même pas envie de le relire pour se rappeler le nom dont on le baptisait. Il savait seulement qu'il venait, moyennant quatre cents francs, d'acquérir un faux état-civil.

« Trop tard », pensait-il, puisqu'il lui restait à peine de quoi manger pendant quelques jours…

Une brûlure le tenait à la gorge. Il toussait. Louise, réveillée, constatait qu'il avait dû prendre froid. Des confettis, deux bonnets de papier rose et des surprises de cotillon, jonchaient la chambre. Tout ce qui rappelait la fête où Chouchou venait de dépenser ses derniers billets.

Il rentrait à l'aube, avec Louise qui titubait à son bras.

Elle se serrait contre lui, sous les draps, ses jambes mêlées aux siennes, toute nue, les seins pointés vers sa poitrine. Il n'osait pourtant pas s'avouer que cette première nuit d'amour l'avait déçu.

Le contact de la femme n'éveilla tout d'abord que sa curiosité. Les caresses de la comédienne, si novice qu'il fût, ne lui avaient laissé aucune initiative. Il préférait cela. Mais près de Louise

inerte, il sentit tout de suite sourdre en lui une vague répugnance. Entre son désir et sa volonté, un duel s'improvisait !

Les pâmoisons de Louise lui semblaient inexplicables. Il ne se rendit pas compte qu'elles ressemblaient étrangement aux siennes…

Un long frisson lui chatouilla le dos, une décharge électrique lui parcourut l'échine, lui remplit les reins d'attente et de désir…

Que se passait-il ? Il ne comprenait plus rien à sa chair. Leur double image se reflétait dans l'armoire à glace. À les voir ainsi couchés ensemble, leurs jolies têtes accouplées sur l'oreiller, on eût facilement interverti leurs sexes.

La figure plus mâle de Louise pouvait à la rigueur passer pour celle d'un garçon. Pourtant, ils s'étaient si bien obstinés tous deux, que Chouchou, presque ivre, finit par la prendre. Les yeux clos, le gosse la chevaucha comme il put.

Pâmé, il soupirait du bout des lèvres : Roumir…

« Il divague », pensa Louise.

Deux jours après, son état s'aggrava. Il toussait lamentablement. Son front brûlait de fièvre. Louise manda le médecin, avertit Marthe et Julot. Le docteur hochait la tête :

— Congestion pulmonaire. Il vaut mieux transporter cet enfant à l'hôpital, dit-il.

Ils décidèrent de le conduire à Broca. Les économies de Louise suffirent à peine à se procurer des médicaments. Mais la note de l'hôtel restant impayée, le tenancier garda la valise et le manteau neuf.

Dans le taxi, p'tit Pierre délirait :

— On loupera l'train, criait-il, et j'm'embarque demain.

On le coucha aussitôt.

Son état n'inspirait pas d'inquiétude.

— Il s'en tirera, dit sœur Angèle. C'est jeune. Elle prit le môme en pitié.

Dans un accès de fièvre, Chouchou perdit un peu la tête, confessait tout haut sa faute.

Julot, près de lui, l'écoutait sans rien dire. Louise était partie pour revenir.

— J'ai volé, j'ai volé, hurlait-il. J'ai volé mes parents…

Mais Julot le faisait taire. Devant la mine effarée des voisins de lit, le poisse fit le malin.

— Il a le délire, expliquait-il : il croit être un voleur.

Alors les autres s'enquérirent.

— Il a donc des parents ?

— Ils l'ont mis à la porte, dit Julot.

— Tas d'vaches ! gueula quelqu'un à l'autre bout de la salle.

L'histoire aurait pu mal tourner.

« Tu pourras toujours plus crâner, mon pote, se félicitait le poisse, en regardant Chouchou dormir. Ou sinon, gare… »

Au bout de dix jours, il allait mieux. Sa convalescence fut une chose douce, pleine des chatteries de sœur Angèle et des oranges juteuses que lui apportait Louise. Il les suçait avec délices, en les respirant longtemps.

Louise lui tenait les mains, le baisait sur le front. Il occupait son cœur, comblait maintenant le vide si triste de sa vie.

Elle jouait à la poupée, bien qu'elle ne l'eût jamais fait jadis, se sentait heureuse même qu'il fût si frêle, afin de mieux le protéger. Ainsi commença l'histoire de sa chair.

De son premier amant, Louise gardait encore l'aversion du mâle. Son contact brutal n'avait pu qu'émouvoir ses sens, mais non les assouvir.

Le corps velu de l'homme lui répugnait. Elle rêvait d'une peau douce comme la sienne, d'un corps lisse et blanc, qu'elle aurait caressé comme du marbre poli…

Lorsque Chouchou, enfin guéri, quitta l'hôpital, elle refusait pourtant de l'installer chez elle. À Marthe qui l'interrogeait, elle répondit :

— Oh non, que dirait ma pipelette ?

Chouchou s'asseyait tout seul, le soir même, au café de l'Époque, où Louise viendrait le retrouver.

— Un jus, commanda-t-il.

Il mit la main dans sa poche et en retira trois francs — tout ce qui lui restait.

Pour vingt « ronds », il acheta des « bleues » qu'il se mit à griller avec volupté. Sœur Angèle lui avait dit, comme il quittait le matin l'hôpital :

— Surtout, ne fumez plus avant longtemps, mon p'tit.

Mais bah, il se moquait bien de l' « hosto », à présent qu'il était libre. Il tirait de grosses bouffées qui lui déchiraient la poitrine. « Question de crâner », songeait-il. Il se sentit faible et buvait son jus par petites gorgées. Sans avoir faim, il pensait que ça viendrait. Le souvenir de Saint-Germain et de la rue Au Pain le harcelait. P'tit Pierre devinait bien que s'il n'avait pas encore été appréhendé, c'est que sa mère ne devait avoir rien dit et que le père Balard préférait le silence au nouveau scandale.

Le front dans les mains, il revit la gare et ses palabres aux camarades, le parc et la terrasse et la forêt en marche qui semblait le poursuivre…

Justement Louise entra, suivie de Julot.

— Tu sais, disait-il, t'as d'la veine. J'ai parlé de toi au père Biche, l'patron du Poiss' d'Or, c'est convenu : tu partageras ma « tôle ». Y a d'la place. On se gênera pas. Le plum' est large.

— Oh ! j'aime pas ce patelin, j'te remercie, fit Chouchou en rougissant, gêné de l'offre.

— Répète-le pas : tu s'rais d'la cloche, rétorquait le poisse.

— Jules a peut-être raison, lui dit Louise. Dans l'état où tu es, dame, tu n'as pas l'embarras du choix.

— J'peux pas, j'peux pas, c'est un' sale boîte, gémissait le gosse.

— T'es maboule, non ? Et Bijou donc, qui y loge depuis dix ans. Elle ne s'en plaint pas, tu sais…

Àbout de ressources, Chouchou dut s'incliner. Il irait coucher au Poiss' d'Or, pourvu que ce fût avec Louise.

— Impossible, dit Julot, rapport à Marthe, qui couche dans la chambre à côté de la mienne. Mais Louise finira bien par rappliquer un jour, s'pas ?

— Qui sait, fit-elle, songeuse.

Ainsi Chouchou prit possession, dès le soir même, de son nouveau gîte. Dans cette rue étroite et sombre de l'Élysée-des-Beaux-Arts, l'enseigne du Poisson d'Or éclatait en lettres lumineuses.

C'était une vieille bâtisse grise, que les clients désignaient vulgairement le Poiss' d'Or et dont la plaque ajoutait pompeusement : « Hôtel meublé - Confort moderne. »

Dès le seuil, il y régnait un air bizarre qui n'allait pas sans mystère. Le jour, quelques persiennes s'entre-bâillaient à peine, la plupart restaient closes. Parfois, un peu de linge, une paire de bas ou de chaussettes sales, séchait aux fenêtres. C'était tout.

Àdroite, en entrant, au rez-de-chaussée, il y avait la loge. Et dans la loge il y avait un homme. Cet homme s'appelait M. Biche.

Il s'y tenait toujours. Du matin au soir, et le plus souvent, du soir au matin. Il lisait son journal ou quelque ciné-roman dont il tournait les pages de ses gros doigts boudinés.

Chaque fois que la porte d'entrée s'ouvrait, il regardait tranquillement par-dessus ses besicles rondes, où lui poussait une ta-

roupe, et saluait le client d'un sourire discret, tandis que le garçon d'hôtel le cueillait au passage…

M. Biche avait aussi des pensionnaires. La principale et la plus âgée de ces demoiselles, c'était naturellement Bijou. Parfois, elle le remplaçait dans sa loge, après la fermeture du Clair-de-Lune. Elle prenait place alors dans le grand fauteuil, près de la table. Des fleurs artificielles séchaient dans une potiche. Elle dépouillait ses mitaines blanches, tirait de son sac un vieux petit livre et se mettait gravement à le feuilleter ; c'était une bible délabrée.

De temps à autre, ses yeux fatigués de lire toujours la même histoire se tournaient volontiers vers la cheminée. Sur une planchette dorée brillait la médaille militaire de M. Biche, entre un portrait du maréchal Joffre et une vieille photographie qui témoignait encore de ses propres charmes…

Dès qu'elle vit entrer Julot et Chouchou, ce soir-là, elle ferma sa bible et rouvrit les yeux :

— Entre donc, p'tit, viens m'dire bonsoir. Et Chouchou fut content de revoir, à cette heure, sa bonne figure désuette qui le rassurait un peu.

— Alors, c'est-y-vrai, disait-elle, te v'là des nôtres ?

— Faut bien, mam'zelle Bijou, pisque je n'sais plus où aller. J'peux pourtant pas coucher sous les ponts.

— Non, non, p'tit, j'te comprends. Tu ne s'ras pas gênant en attendant.

— Oh ben, interrompit Julot, y f'ra comme nous autres, quoi !

Il clignait de l'œil à la vieille et montait dans sa chambre.

En sortant, il dit à Chouchou :

— Tu viendras quand tu voudras ; c'est au troisième, la chambre 15.

Bijou fit asseoir le gosse :

— Tu n'as rien à craindre, dit-elle, y a pas d'sots métiers. Laisse-toi faire, tant qu't'es giron. Regarde Nénesse et le p'tit Dédé et la Chouquette qui gagnent de si bonnes soirées à faire l'truc.

Chouchou baissait les yeux :

— Ça vaut mieux que d'voler, continua la vieille. Et pis tu finiras par dégoter c'qui t'faut.

« Après tout, j'peux bien en tâter, se disait le môme en grimpant au troisième, pisque ça rapporte. Quand j'aurai l'pognon, j'me débinerai. »

L'idée de voyager ne le quittait plus. Il ne désespérait pas. Mais d'être libre et seul à Paris lui paraissait déjà un avantage énorme. La place Pigalle, le boulevard Rochechouart et la station Barbès devenaient les étapes, les escales nécessaires d'un itinéraire futur.

Et si les arbres secs du boulevard manquaient de singes et de bêtes sauvages, par contre les aventures le guettaient de toute part.

Lorsqu'il poussa la porte du numéro 15, Marthe et Julot s'embrassaient dans le lit.

Chouchou voulut sortir :

— J'vous dérange, fit-il.

— Mais non, ballot. Viens donc t'pieuter. On n'attend qu'toi pour roupiller.

Il faisait froid. Le gosse se dévêtait près de l'armoire, gardant pudiquement sa chemise.

— Saque donc ta limace, commanda Julot.

Et quand il fut nu :

— T'es bien roulé, s'ébaudissait Marthe. Viens t'pager.

Ils lui firent de la place entre eux. Leurs mains avides le caressaient déjà. La fille prit sa bouche. Le poisse fit l'obscurité. Ses bras musclés l'étreignirent.

— Lâche-moi, supplia le gosse.

D'un coup de reins, Julot s'insinuait doucement dans la chair fraîche.

— Lâche-moi, répéta Chouchou.

— Lâche-le, mais lâche-le donc, saligaud, insistait la fille, fais-lui pas d'mal ! Écoute-le râler…

Mais c'était de plaisir.

# IV

Minuit, sous la brume bleue des becs de gaz, place Pigalle. Aux abords du métro et près de la station d'autobus, c'est un va-et-vient continu d'éphèbes à casquettes plates et de poisses à cols relevés.

Ils ont les joues roses, mais ce n'est pas seulement de froid, et des lèvres rouges comme des cerises. Ils ont aussi des yeux curieux et brillants qui piquent comme des pointes d'épingles. Ils s'accostent, causent à mi-voix et fument un éternel mégot, en épiant les passants.

Àl'approche de certaines ombres, connues d'eux, ils se dispersent en silence. Les forains sont partis. Le trottoir est à eux.

La prostitution des deux sexes commence. Les filles gardent de préférence les angles, les coins de rue, les carrefours. Elles ne se mêleront jamais à leurs frères, les mauvais garçons. Il s'établit entre eux de louches connivences. Pour les uns et les autres, il existe un code, un sens interdit de circulation — afin de ne point se gêner mutuellement.

Marthe et la grosse Margot causaient :

— C'est dégueulasse, disaient-elles.

« Ils » ont leurs « théières » pour se rencontrer et chercher fortune. Et nous n'avons même plus nos cafés. Ça t'nait lieu de vespasiennes.

Elles regardaient, ces filles de joie, les anormaux, leurs frères, leurs compagnons de misère et de vice, déambuler sur la chaussée d'en face.

Voici Dédé qui n'a pas quinze ans et porte encore des culottes courtes — spécialité des petits vieux bien propres. Sa mère fait le tapin sur l'autre trottoir et le surveille de loin. S'il ne rapporte pas, tout à l'heure, le gain de sa soirée dans l'affreuse chambre d'hôtel, elle va le mettre à la porte et l'enverra coucher dehors. Voici Bouboule qui le pilote et Gaby dont les cheveux ondulent comme du blé mûr. Voici Bobette ou la Chimère, voici René qui dit « ma chère » et se tortille comme une anguille. Voici Nénesse, qu'on appelle aussi « la belle Otero ». Et c'est encore Jeannot, c'est-à-dire « Becfigue », à cause de son museau pointu. Et le Rouquin qui tient toujours les mains dans ses poches et vend de la « coco ».

Et puis voici l'Algérien, ce grand sidi, qui marche avec sa cour : tout un petit monde de « mon-z-amis », d'apprentis bouchers ou « louchébems », aux joues rouges qui sentent la viande fraîche, de mécanos, mitrons, chasseurs ou télégraphistes en mal d'emploi, qu'il recrute au hasard de ses pérégrinations et place au gré de sa clientèle et qu'il traîne après lui, vêtus de pantalons trop courts et de vestons trop larges.

Un sergent de ville regarde sans voir, indifférent, le troupeau qui passe. Ce grouillement grossit, s'agite et se trémousse à la sortie du Moulin-Rouge et des cinémas.

Mais, les samedis soirs, la concurrence est plus grande. Il y a d'abord les gigolos très chic, les fils de famille très « smart », les « tantes » élégantes des boulevards et des boîtes de nuit qui viennent faire la retape à Montmartre, après le dancing. Et puis aussi les vulgaires tapettes de Sébasto et de Montparnasse. Les petits soldats, les « gribiers » costauds, qui vous suivent pour une thune, et les cols bleus, les marins en bordée, aux pantalons gon-

flés de vent, les beaux gars de Bretagne qui balancent gravement leurs hanches pleines comme des valves et dont la peau et les baisers vous ont un goût de hareng-saur.

Alors, on se défend tant qu'on peut. On crache à trois pas devant « la grande Marquise », fils de noblesse cosmopolite, on se retourne menaçant sur l'étudiant en goguette et le joli potache qui ne sont point pressés de rentrer…

— C'est-y pas malheureux, soupirait Marthe, de voir tous ces jeunots s'flairer l'cul ? Pourvu qu'ça s'continue, y en aura bientôt plus pour nous.

Margot n'était pas de cet avis.

— Y en a encore pour tous les goûts, dit-elle.

C'est à cette promiscuité que Chouchou, tous les soirs, demandait depuis deux mois sa pitance. Il était même allé assez vite en besogne. On le connaissait maintenant de la place Pigalle à Barbès. Ses camarades semblaient jaloux de le voir ainsi à l'œuvre. Il s'accaparait facilement tous les michés sérieux. Quelques-uns eurent le béguin, lui firent des cadeaux. Il eut bientôt un nouveau complet, fait sur mesure, qui moulait à souhait ses formes gracieuses.

Il s'offrit un bracelet-montre, une pochette brodée et deux cravates voyantes.

Même qu'il ne couchait plus dans la chambre de Julot. Il avait la sienne, le 13, au troisième, où M. Biche, enchanté de son petit pensionnaire, fit monter quelques meubles accessoires : une table ronde, un vieux fauteuil, une gravure galante. Les « passes » de Chouchou lui rapportaient environ cinquante

francs par soir. La moyenne était bonne. Jamais aucune de ses pensionnaires femmes ne lui valut pareille aubaine. C'était sérieux. Julot y trouvait son profit, puisqu'il touchait une prime que le tenancier défalquait du prix de sa chambre, toutes les semaines.

La clientèle de Chouchou se composait de rupins qui ne marchandent pas d'ordinaire le prix d'une chambre « à la nuit ». Généralement on le leur doublait. Ils ne discutaient point, laissaient un bon pourboire au garçon qui tendait les serviettes et refermait la porte.

Un soir, au Clair-de-Lune, Chouchou revit Maxwell. Il emmena le gosse, tout heureux de se retrouver dans son atelier. Que de chemin parcouru en quelques semaines, pensait Chouchou qui se déshabillait…

Lorsqu'il fut couché sur un lit bas, couvert d'une peau de tigre, à ses pieds, Maxwell disait :

— Tu es beau comme un jeune dieu, Pierre ! Tu seras mon modèle et poseras pour l'Éros que je suis en train de composer.

Puis, se parlant à lui-même :

— Oui, ce sont bien les cheveux, la nuque, les épaules, les poignets, les genoux et les chevilles que je cherche ! reprit le peintre. Voici les cuisses, les fesses joufflues et callipyges et le râble adorable et le bassin en forme de lyre ! Jadis, au temps d'Adonis, on t'eût tressé des couronnes de myrte, de narcisses et de roses, on t'eût élevé peut-être une statue au pied de quelque autel. Mais aujourd'hui, Chouchou, tu recevras seulement vingt francs par séance et tu paieras l'autobus.

Le prix sourit à Chouchou qui s'inquiétait déjà :

— Combien de fois par semaine ?

— Trois, dit le peintre.

La comédienne n'était pas là. Ils s'aimèrent tout seuls. L'artiste trouvait à sa chair un goût de pêche mûre, la mordait à belles dents, comme un fruit délicieux.

Ils se revirent régulièrement. Chaque fois le gosse recevait une cravate, une vieille chemise, quelque paire de chaussettes, outre ses vingt francs de pose. Maxwell s'attachait à lui, essayait de l'intéresser à la lecture, lui prêtait des livres.

Mais le gosse vendait le tout au fur et à mesure pour se procurer de l'argent. Puis, il se fatigua de poser, cessa d'aller chez lui.

Parfois, Louise venait le chercher au Poiss' d'Or. Ils sortaient ensemble. Chouchou payait le cinéma, Louise une boîte de cigarettes anglaises. Un soir, comme il toussait encore, elle dit :

— Faut t'soigner. Ne plus fumer. Ça finira par sentir le sapin, mon Chou.

Non, il ne se soignait pas, c'est sûr, et maigrissait de plus en plus. Les « passes » nocturnes se multipliaient. Il en fit jusqu'à trois, quatre en une nuit. Et il y avait, en outre, les clients exigeants et les michés passionnés qui l'esquintaient. Les sadiques et les vampires qui le vidaient.

Ses réveils étaient pénibles, souvent atroces. Sa chair meurtrie, flétrie, se marbrait de bleus, de suçons pourpres et d'ecchymoses. Ses membres gourds se fussent cassés comme du verre. Tout son corps était las. Il avait le cafard…

Alors, il pleurait doucement. Ça le soulageait. Mais le démon de l'aventure le tentait, le reprenait tout entier à la tombée de la nuit. N'ayant pu satisfaire ses goûts de voyage, il s'étourdissait à chercher de nouvelles connaissances, à voir de nouveaux visages, à faire causer le plus possible de gens. Une nuit, un marin montait chez lui, une brute épaisse, et le tatouait. Ce fut, sur le bras gauche, un phallus qui s'érigeait avec deux petites ailes — une de chaque côté — comme un symbole.

Le môme se laissa faire, indifférent désormais à ce qui pouvait lui arriver. Il sembla même tirer quelque volupté de l'infâme flétrissure. Les voluptés, il voulut toutes les connaître et torturait sa chair pour en tirer de nouvelles.

Ceux qui payaient le mieux ne furent pas toujours ses amants préférés. Il s'attachait à ceux qui savaient lui procurer une jouissance inédite, inconnue, provoquer des sensations curieuses par des pratiques exotiques, des mœurs bizarres, des corruptions sauvages et cruelles.

Leurs caresses s'imprimaient en lui, à jamais. Ceux-là, il ne pouvait les oublier et lorsqu'il les rencontrait, longtemps après, sur le boulevard, il les suivait pour rien, pour le plaisir, n'importe où, comme un chien.

Mais si Louise s'offrait, une nuit de chômage, il ne refusait pas. Il montait avec elle, heureux de prouver à M. Biche, à Julot, et même à Biquet, le garçon d'hôtel, qu'il s'intéressait encore à la femme.

— C'est ma poule, disait-il fièrement.

M. Biche le regardait de travers.

— C'est pas sérieux, finit-il par lui répondre un soir. Tu deviens fainéant. Chouchou haussa les épaules.

— Et si j'en pince, moi, m'sieur Biche ?…

Les nuits d'amour de Louise lui étaient une sorte d'évasion. Il se déshabillait à la hâte, se jetait goulûment sur elle, gourmand de ses lèvres. Ils s'étreignaient…

Soudain, Louise changeait d'attitude. Elle prenait un air farouche, presque mâle, qui le désemparait.

Il sentait alors lui courir au bas des reins le même frisson qu'avec les hommes. Louise le retournait vivement. À califourchon sur lui, elle le serrait passionnément, lui murmurait à l'oreille en y dardant sa langue :

— Laisse-moi faire le p'tit jockey, mon chéri…

Mais il la repoussait rudement :

— De quoi, te v'là un mec, maintenant ?

— N'es-tu pas ma p'tite fille ? disait-elle après, en l'embrassant.

Il en pleurait parfois de rage, le lendemain. D'ordinaire c'était Biquet, le garçon d'étage, un beau gars plantureux et fleurant bon la campagne, qui recevait ses confidences.

— Y a plus d'femmes, soupirait-il, c'est des vaches !

Riquet venait le surprendre souvent la nuit, après la dernière « passe ».

Assis tous deux sur le lit, ils grillaient des cigarettes anglaises que Chouchou tirait ostensiblement d'un joli étui en fausse écaille barboté dans la poche d'un client novice.

— Elles sont bonnes tes « sèches », opinait Riquet d'un air convaincu.

Ils se racontaient, l'un à l'autre, les menus faits de la journée.

— Dans l'après-midi, vers le tard, une belle inconnue était descendue de taxi avec deux jeunots très bien, dont l'un portait encore son uniforme de collégien. Riquet les avait introduits au numéro 7.

— Sais-tu pourquoi ? disait-il à Chouchou ; parce qu'on peut mieux r'garder par l'trou d'la serrure.

La dame s'fout à poil sur le canapé. Les deux gigolos en firent autant, s'mettent à la p'lotter. Puis, Madame exige d'eux quelque chose que je ne parvins pas à comprendre. Les deux mecs n'voulaient rien savoir, y rouspétaient. Enfin, le plus grand, bousculait l'autre sur l'page. C'était l'potache qui trinquait. Mais ils riaient tous deux pour exciter la bonne femme, hein. Alors, c't' gonzesse, hein, un doigt sur la mèche, hein, les regardait longtemps, avec des yeux fous. Oh là, là. Ah, mon vieux, et pis mon vieux, d'un bond, hein, elle cavala d'sus. Elle les suçait partout, jusqu'à la plante des pieds, hein. C'est à croire qu'c'est bon comme du sucre d'orge, hein. Et pis, mon vieux, y se sont si bien mêlés tous les trois que je n'reconnaissais plus personne. Et l'plumard, c'te ferraille hein, geignait et grinçait sous l'couple à trois têtes. En s'en allant, la gonzesse m'a encore donné cent sous de pourboire. Oui, mon vieux, des gens d'la haute, des rupins, quoi.

Une autre fois, c'était l'histoire d'un curé suivi d'une petite fille.

— Une môme de quatorze ans, hein, bien roulée, continuait Riquet. Il les fourra au numéro 7 bien entendu. L'curé, hein, fit d'abord asseoir la gosse sur ses genoux, tu vises comment… Pis le v'là qui la met à plat sur l'bord du lit hein et r'lève ses frusques à la môme. Y sont juste en face d'la serrure. Bon sang, j'vois tout. Y r'trousse aussi son froc jusqu'aux reins, hein, et tient dans sa main queq'chose de rouge et d'enflé comme une tomate. Tout à coup, j' m'baisse, hein, car y m'semble que l'frocard fixe obstinément l'trou de la serrure.

En m'relevant, j'vis plus rien : son tricorne était sur la clef…

Chouchou, parfois, lui donnait la réplique. Il racontait sa vie depuis trois mois. L'imagination fantasque du gosse coudoyait ici la vérité.

Il dit, comment deux hommes bien mis, « deux mecs très chic », l'avaient un soir « embarqué » pour le conduire avec eux dans « la maison des masques », un « clac », où tout le monde est masqué.

Un grand immeuble, avec un escalier à tapis rouge, des chambres tout en glaces où l'on se regardait de la tête aux pieds et des meubles dorés, des lits moelleux et bas où des couples forniquaient en public.

— Oui, mon pote, ils faisaient l'amour devant tous les autres, gy !

Tu parles, s'ils devaient s'rincer l'œil sous l'masque. Y en avaient qui regardaient seulement, les « voyeurs », hein. Y en

avait aussi qui s'foutaient à poil dans l'vestiaire, hommes et femmes, et pis qui s'baladaient pour faire la paire. Tu pouvais t'promener d'une salle dans l'autre, pas d'chichis. Personne n' t'empêchait de faire tes p'tites saletés. Moi, une poule en liquette me propose : « Viens, mignon, qu'elle m'dit », et pis sans m'laisser l'temps d'répondre, elle m'baisse l'froc et nous roulons ensemble sur un divan. Des types, tout autour, nous r'gardaient faire…

— T'as pas eu honte ? interrogeait Riquet.

— D'quoi donc, pisque j'avais l'masque, s'étonna Chouchou.

Mais Riquet penchait la tête. Cette orgie quotidienne l'écœurait à la fin.

— Tout ça, c'est dégueulasse ! ronchonna-t-il : j'aime mieux fiche l'camp ch'nous, dans not'cambrousse.

— T'en fais pas : c'est partout pareil, conclut Chouchou philosophiquement.

Riquet le regardait sans comprendre… Il y avait en lui une sourde révolte qui grondait depuis longtemps. Fils de laboureur, de paysans honnêtes, il était venu à Paris chercher du travail, comme tant d'autres qui désertent la terre, la bonne terre grasse et nourricière, le ciel bleu, la charrue, la moisson ! « Sales bêtes, songeait-il vaguement, s'ils savaient… »

Et de le sentir ainsi près de lui, ce beau gars bien planté, au corps doré comme un bronze, aux yeux noirs, plus noirs que des olives, Chouchou, une nuit, en eut envie…

Non encore dessalé à dix-huit ans, malgré la place Pigalle, Julot, M. Biche et le Poiss' d'Or, lui parut être une qualité rare, et comme il désirait lui-même pour la première fois, cela stimula son désir.

⁂

Une autre fois, Riquet vint tirer Chouchou de son lit. En chemise, il le suivait jusqu'au quatrième, sur la pointe des pieds.

Riquet s'arrêta devant le numéro 25. C'était une des plus petites chambres de l'hôtel, la dernière, au fond d'un couloir obscur.

— Regarde, fit-il.

Par la serrure, le gosse aperçut Bijou vêtue d'un vieux peignoir à ramages, sans perruque, agenouillée devant une chaise, auprès de son lit. Elle avait les yeux tournés vers un crucifix cloué au mur, sur un cadre de velours rouge, et priait. Des larmes coulaient le long de ses joues blêmes et son crâne chauve brillait sous l'ampoule.

— Elle est donc folle, murmurait Chouchou.

— Non, c'est p' t'être une sainte femme, la mère Bijou, pisqu'elle prie l'bon Dieu, objectait Riquet. Même qu'elle porte un scapulaire sur l'dos.

Ils redescendirent l'escalier en pouffant de rire.

— Enfin, comment vit-elle, cette typesse, demandait Pierre. Ça doit bien manger, tout d'même. Qui lui paye sa piaule ? c'est pas les michetons, j'pense.

— Chut, on dit qu'elle est d'la rousse, mon vieux, hein, et pis l'patron et le Julot aussi. Mais avec ça, qu'tu n'savais pas, hein ? Tu n'piges donc rien ? Ça n' l'empêche pas d'se saoûler, la vieille. Elle s'coule tous les soirs deux litres dans l'bide. J'en sais que'que chose, pisque c'est moi qui les apporte d'chez l'bistrot…

Àla réflexion, Chouchou se rappelait maintenant certains faits. Il y avait eu récemment des descentes de police un peu partout. Comme il s'inquiétait un jour auprès de Julot, le poisse lui avait répondu :

— Frappe-toi pas, chez nous y a rien à craindre. Et Julot prit un air confidentiel.

Serait-ce donc que le Poiss' d'Or se trouvait immunisé ? Et pourquoi ?

Tant mieux, après tout, s'ils « en sont » tous trois, pensa Chouchou. Il en augurait une mystérieuse protection. Car on ne sait jamais…

Mais si, d'autre part, le poisse s'avisait de lui jouer quelque mauvais tour ?…

Enfin, on verrait bien. Il n'avait qu'à se tenir sur ses gardes.

Sur le conseil de Julot, Chouchou désertait parfois la place Pigalle et ses alentours immédiats, ce que Bijou, à ses heures d'ébriété, appelait en plaisantant avec humour : « la foire aux fesses ! »

Il descendait alors les grands boulevards, se confinait à la Madeleine. Les « théières » rendent mieux. La clientèle est plus choisie. Les riches étrangers sont plus fréquents et plus généreux

qu'ailleurs. La proximité des grands centres, dirait-on, leur en impose. Et puis, il commençait à se méfier du boulevard Rochechouart et de Pigalle. Quelques « barbeaux » lui en voulaient. Il devinait qu'on le jalousait. La haine du trottoir est terrible. Elle est faite de boue, de sang, de délation. Il travaillait moins, de crainte de leur déplaire.

Tandis qu'autour de la Madeleine on l'ignorait encore, dans le monde spécial de ses pairs. Et il s'effaçait. Il attendait patiemment la bonne fortune, l'aventure qui ne manque jamais de se présenter.

Un soir, dans une « théière », quelqu'un se pencha de son côté…

C'était un jeune homme de mine agréable et correctement vêtu. Il fit signe à Chouchou de le suivre. Connaissance faite, ils se dirigèrent vers un hôtel de la rue Godot-de-Mauroy.

Une heure plus tard, le jeune homme confiait au gosse :

— Ne voudrais-tu pas être des nôtres ? Je suis de la « rousse », tu m'entends. Tu es beau, plaisant, débrouillard, tu pourrais aussi servir d'indicateur. Si tu acceptes, j'en parlerai à mon chef : gy ?

Mais comme Chouchou pâlissait :

— N'aie pas peur, reprit-il, je ne te veux aucun mal. C'est une proposition que je t'ai faite…

Quant au reste, rassure-toi, « j'en suis » autant que toi.

— Merci quand même, répondit Chouchou, je réfléchirai.

Il lui donna rendez-vous et le manqua. Cette « combine » policière lui répugnait. Il ne comprenait point que l'on pût vivre en marge de la société et servir à la défendre.

« Puisqu'ils nous font la chasse, songeait-il, qu'ils se débrouillent tout seuls ». Malgré tout, il voulait avoir le courage de son opinion, celui de son abjection, en tirait même secrètement vanité.

Son vice, il le savait lourd à porter, difficile à cacher, et que de l'étaler est plus dangereux encore.

De jour en jour, d'une nuit à l'autre, il s'enrichissait ainsi des expériences de la veille. À l'infâme métier, s'illuminaient en lui des recoins ignorés de son intelligence.

Qu'il le voulût ou non, l'exercice quotidien de certaines fibres de sa sensibilité et la fréquentation d'hommes toujours nouveaux, d'âmes toujours imprévues, développait progressivement ses facultés d'observation. Le flair du policier n'a souvent pas de meilleure genèse. Les petits gueux, les prévenus de la Roquette, sont parfois des limiers étonnants. Et certaines institutions policières le savent bien, qui souvent offrent à ces petits dévoyés, en échange de leurs talents, un étrange moyen de se réhabiliter !

Chouchou découvrait de manière précise un vaste et subtil filet tendu entre la société et les « hors-la-loi », avec la complicité de ses semblables.

Il flaira peu à peu l'hypocrisie des plus vils exploiteurs du Vice et sentit quelque fierté à démasquer des êtres qu'il pensait être descendus plus bas que lui-même !

« Ils vendent les autres pour s'assurer l'impunité », pensait-il maintenant, en se méfiant des copains.

— Ballot, lui dit Julot un jour, ça t'fait des rentes et pis t'es sûr au moins qu'on t'foutra la paix.

Mais non, Chouchou ne se ravalerait point ! Il vendait seulement son corps. Son âme, il la gardait. Et, dans le don qu'il faisait de sa chair, il y avait la volupté. Il en donnait, mais il en recevait. Il se battait à armes égales dans le duel de l'amour et n'eût pour rien au monde frappé son amant, fût-il celui d'une heure, dans le dos ! Un sentiment instinctif de reconnaissance le liait indissolublement à tous ceux qui l'avaient possédé.

Le vol même lui parut peu de chose en regard de l'acte de trahison. En lui se révoltaient des restes d'ange et de pudeur chevaleresque. L'énormité de l'appareil judiciaire lui apparut dans toute son horreur. La comédie nocturne des boulevards ne fut plus à ses yeux qu'un attrape-nigauds, la théorie des tantes dans les « théières », un sourd complot. Les « truqueurs » des deux espèces, lui devinrent également odieux.

Alors, il détailla plus longuement désormais ceux qui lui faisaient l'invite d'amour. Les visages du Vice finirent par se multiplier, par se dédoubler.

Il y a ceux qui en vivent, il y a ceux qui en meurent, se répétait tristement Chouchou. Car il ne venait pas que des professionnels, au Poiss' d'Or. Il y venait aussi des petits jeunes gens honnêtes, de jeunes ouvriers, de jeunes employés trop pauvres pour se payer une femme et qui s'en tirent comme ils peuvent, parce que ça ne leur coûte rien du tout et que ça peut même rapporter…

Mais ceux-ci ne demandent jamais rien, Chouchou le savait, ils viennent là pour le plaisir, prennent ce qu'on leur donne et parfois y retournent. Leur mine est modeste et leur mise décente. Ils arrivent timidement et repartent de même. Au fond, Chouchou les respectait. « C'est plus comme nous », s'avouait-il. Il réprouvait alors sa conduite. Mais ses remords duraient peu. D'ordinaire, il évitait même d'y penser. Pourvu que sa présence au Poiss' d'Or lui procurât de quoi payer sa pension au vieux Biche et le prix d'un bon repas par jour, il se fichait du reste.

Il gagnait encore assez pour s'acheter des chaussures (comme on use ses semelles, à faire ce métier-là !) et aller au cinéma deux fois par semaine avec Louise. Par ailleurs, ses goûts n'étaient pas fastueux. Ils se bornaient à quelques parfums, dont il faisait un usage immodéré, quelques cravates de couleurs criardes, des petits bâtons de rouge et des boîtes de poudre rose. Le fard ne convenait d'ailleurs point à son teint naturellement vif. Sous ses joues vermillonnées, il paraissait parfaitement ridicule.

Louise, ironique, lui ayant dit en passant : — Tu n'finis plus d'rougir, pauv' Chou, il le supprima.

Le seul luxe de Chouchou, c'était sa générosité… Il donnait ou partageait tout ce qu'il possédait. Parmi les petits malheureux du boulevard Rochechouart, les réprouvés du boulevard Barbès, d'aucuns vivaient presque à ses dépens. Certains mômes, qui n'avaient rien pour plaire et qui ne savaient guère s'y prendre, excitaient tout particulièrement sa pitié. Par les jours de grand froid, les nuits de gel, où la mouise est plus dure, et qu'il avait des sous, il les couchait à trois ou quatre dans une chambre du Poiss' d'Or, après leur avoir payé la soupe.

— C'est nuit de crèche, disait-il.

Il lui arrivait même de faire une « passe » de plus pour leur en partager le gain. Et un soir il fit monter chez lui un pauvre petit hère en guenilles qui grelottait, pour l'habiller confortablement d'un vieux complet que l'ami Maxwell lui avait donné.

Mais tout cela devait être fait en cachette, à cause de Julot et de Bijou. Celle-ci le grondait :

— T'est trop poire, mon garçon, disait-elle. La bonté ne te conduira à rien. La bonté aussi est un luxe, un luxe de riches ! Dans not'pauv' monde, tout luxe est inutile, méprisable même. Ceux que tu soulages s'ficheront de toi, et les autres te jalousent…

De jour en jour, Chouchou devenait plus triste, dépérissait davantage. Ses velléités de voyage lui revenaient, parfois. Il gardait la nostalgie de tout ce qu'il voulait vivre et qu'il était sûr maintenant de ne jamais connaître. Mais il conservait, dans le vertige qui l'emportait, sur la pente fatale qui l'entraînait, toute sa lucidité.

Il ne se faisait certes plus d'illusion sur lui-même. Le tour du monde, ç'avait été simplement pour lui le tour de la place Pigalle.

Là, ses espoirs étaient venus sombrer, là devait s'ébaucher et finir la folle aventure, le beau voyage dont il avait rêvé…

Et Chouchou commençait à comprendre — trop tard peut-être — que le voyage de la Chair est le seul dont on ne revienne pas.

⁂

L'hiver s'en fut. C'était déjà le printemps. Les arbres du boulevard eurent de jeunes feuilles et des pousses vertes. Et les pensées de Chouchou reverdirent aussi.

Le remords pourtant le traquait, mais il ne voulait pas en convenir, ni l'entendre, et le laissait traîner derrière lui, comme son ombre. Il y eut les beaux jours lumineux, après les temps gris et les frimas. Les grandes heures bleues, traversées de lumière, où l'on fait de si bons, de si gais déjeuners de soleil. Il y eut les nuits tièdes et parfumées, les nuits cloutées d'étoiles, les clairs de lune chers aux couples enlacés qui passent fièrement dans la foule, sans jamais se cacher, ivres de jeunesse, d'amour sain, d'amour pur, de cet éternel et divin amour qui chante et qui rayonne !

Il y avait la joie de vivre et de renaître dans les branches qui bourgeonnent, dans les fleurs qui éclatent comme du bonheur… Il y avait sur le fleuve de grandes péniches qui s'en allaient comme de lourds cercueils tout chargés encore des rêves morts de l'hiver…

Et Chouchou pense à Louise qu'il va chercher à l'atelier. Elle est surprise de cette visite inattendue, car d'habitude c'est elle qui le relance au Poiss' d'Or. Elle s'inquiète : serait-il malade ? Car « son » gosse maigrit, il est pâle et il tousse.

Ses joues se creusent lentement, et c'est Louise qui, maintenant, doit saisir le bâtonnet de rouge, lui « refaire une beauté » sur les deux petites lunes roses qu'il a de chaque côté. Sa toux est sèche et rend un mauvais son. Louise hoche la tête :

— Nous retournerons consulter Sœur Angèle, dit-elle, qui t'avait pourtant bien recommandé de ne plus fumer.

Chouchou jette son mégot.

— Je commence à pourrir : après l'âme, le corps, fit-il en souriant.

Le gosse essayait de paraître un homme, le singeait sans y parvenir, prenait une allure crâne et un ton canaille.

Pourtant, cette claire matinée lui mettait un peu de soleil dans l'âme. Il se sentait devenir meilleur, en appétit de bonnes résolutions. On eût dit que les mois de débauche dévalaient avec les péniches, fuyaient pour ne plus revenir, à la dérive. Le passé marchait bien derrière eux, mais il ne tournait pas la tête.

Àcette heure, il n'y avait plus que Louise, une femme, à ses côtés. N'arrivant pas à l'aimer sexuellement, il s'appliquait à la chérir tendrement, d'un amour inquiet et puéril. Ce passe-temps lui refaisait une virginité, une santé morale. Comme les autres garçons de son âge, il était fier de se promener ainsi au bras d'une femme bien à lui et de se donner un petit air d'amoureux plein de fatuité.

Il disait à Louise :

— J'fais pas de différence entre « tézigue » et une frangine.

Il parlait « poisse », d'un accent affecté qui amusait Louise.

De les voir se tenir par la taille, les passants se retournaient gaiement sur ce couple charmant qui fleurait si bon le printemps.

Ils eurent faim :

— Si nous mangions, proposait Louise. Plus loin, ils s'attablèrent à la terrasse d'un marchand de vin, quai de Javel.

On leur servit une mauvaise friture de goujon et du vin blanc.

Louise mangeait d'excellent appétit, montrait ses dents blanches et ses gencives roses.

Chouchou ne toucha sa fourchette que du bout des lèvres, mais en revanche il fumait sans répit. Le vouvray le grisa. Ils chantaient tous deux à tue-tête, et de rire à pleines dents.

Non loin, un pêcheur tirait sa ligne : une brême luisante frétillait un instant au soleil. Deux belles filles accortes séchaient du linge sur la berge. Un papillon fou voltigeait dans l'air où rôdait un frais parfum de lilas.

Le lendemain, Julot dit tout à coup d'un ton suffisant :

— Ça n'gaze plus. J'en ai marre, l'père Biche aussi. Tu n'veux plus rien foutre. Y m'a dit com' ça : « Si l'môme s'fait travailler ailleurs, y n'a qu'à s'cavaler. » J'lui ai répondu que j'm'en chargeais.

— J'fais ce que j'peux, j'suis malade, bredouillait Chouchou.

Mais le poisse :

— T'es claqué ? dit-le, alors : ousque t'as pigé ça ?

— J'nai pas encore la crève, mais ça viendra, dit le gosse.

Puis, brusquement, il devint blême, s'emporta :

— Qu'est-ce que ça pouvait bien lui foutre, à Julot ? Il restait absolument maître de ses actes, s'pas ?

— De quoi, de quoi, des menaces ? ricanait le garnement ; il n'avait qu'un mot à dire pour le mettre à l'ombre, et Chouchou le

savait bien. Ça lui rafraîchirait la mémoire, peut-être.

Et, les yeux dans les yeux :

— Un bon conseil, dit-il : file en douce, mon p'tit, si tu n'veux point tâter autre chose.

Chouchou se taisait, mais le poisse ajouta, subitement ravisé :

— Nous irons ce soir faire un tour au Bois, si tu veux. Ya du « business », paraît-il, bien que l'froid dure encore…

Mais qui donc avait parlé ? Julot semblait à la page, pour menacer ainsi. Biquet n'avait peut-être pas tort de le soupçonner. Un garçon terrible, ce Julot ! Fallait, certes, éviter de le contrarier.

Vers 8 heures du soir, ils prirent le métro pour la porte Dauphine.

Déjà, la foule d'après dîner arrivait par l'avenue du Bois, pas très dense, à cause de la température. Il brouillassait légèrement. Un peu de lumière dorait encore la cime des arbres. L'odeur sucrée des acacias mouillés commençait à poindre.

Sensuelle et troublante, elle énerve la chair. C'est un enchantement, un philtre qu'on respire. On tombe du mal d'amour. Nul n'échappe au maléfice.

Les groupes, les couples se dispersent, se perdent à travers bois. Les lumières du Pavillon Chinois, du Pré-Catelan, d'Armenonville, y sèment la perle et le rubis. La masse des arbres se décolore et la nuit devient verte. Chouchou s'extasie. Où est Louise ? Mais Louise n'est point là : il n'y a que Julot.

— Viens par ici, dit-il.

Ils pénètrent sous bois, gagnent les sentiers obscurs où des ombres se promènent lentement. Il n'y a plus que des corps sans visage, qui se jaugent au langage des lignes. Un fluide spécial se dégage d'eux, à la faveur duquel ils communiquent. Une manière de s'appeler, de s'offrir et de se demander qui est une dénonciation secrète de la chair. Leur désir rôde comme une bête famélique et cruelle, avec ses yeux de lynx et son odeur concupiscente. Toute une franc-maçonnerie de pas, de frôlements, d'attitudes…

Il y a les femmes qui espèrent sur les bancs, et les éphèbes dont le mégot s'allume au bec comme un ardent appel.

Les uns et les autres connaissent leurs amants. Voici d'abord les vieux bougres, dont la chair morte, parfois, frémit encore au contact du danger, que l'aiguillon de la peur désormais peut seul stimuler et qui offriraient volontiers leur vie en retour d'un spasme.

Il y a ceux dont la jouissance terrible évoque les mœurs tragiques des hyménoptères et qui viennent s'offrir dans du mystère et de la nuit. Et puis, ceux-ci, les plus nombreux, qui poursuivent sans fin le masque changeant de l'Aventure et qui attendent de pied ferme, aux carrefours, un adversaire toujours renouvelé.

Mais parmi tous, Julot et Chouchou distinguaient, du premier coup d'œil, leurs frères d'armes homosexuels. Bien que les ténèbres fussent épaisses autour d'eux, leur flair avait vite fait de les y dénicher à ce quelque chose d'étrange et de magnétique qui les caractérise. Julot, Chouchou et les « copains » s'entraînaient ainsi à découvrir leurs semblables, bien souvent sous le masque le plus impassible, le plus correct en apparence. Il leur suffisait

pour cela de filer un passant pendant quelques minutes, pour se pousser du coude et partager leurs impressions.

— Il « en » est l'mec, crois-tu pas ?

D'ailleurs, le Bois, aux yeux des connaisseurs et des exploiteurs de l'ombre, change d'aspect la nuit.

Ils en ont repéré les secrets, se sont transmis les traditions mystérieuses qui se conservent et que la police parvient rarement à déjouer.

Les allées, les grandes avenues, les petits sentiers, les sous-bois, les bosquets, ont tous leur mystère, leur spécialité, leurs coutumes, et comme la mission de défrayer, la nuit, sa majesté le Vice !

Chemin faisant, Julot expliquait à Chouchou comment il faut amorcer le client, l'aguicher en se retournant une ou plusieurs fois, le relancer, et, au besoin, lui faciliter l' « abordage », s'il est encore novice. Il lui désignait les petits jeunes gens élégants, maquillés et poudrés, qui ne fréquentent que les « boîtes » chic, les promenoirs en vogue, et dont il est prudent de se méfier. Mais Julot ajoutait que le miché du Bois donnait volontiers sa préférence au « poisse », pourvu qu'il fût de bonne mine, à certains endroits, ou de mauvaise, dans d'autres.

Il eut soin de lui indiquer les « bons coins », les taillis propices où l'on peut s'accroupir et se cacher à deux.

Enfin, il insistait beaucoup sur la tactique à suivre envers les autos, les taxis et leurs occupants.

— Vois-tu, disait-il, cette « bagnole » arrêtée, par exemple. Eh bien, l'mec qui la conduit « en est comme une reine », c'est sûr. Il attend l'gibier. Tout à l'heure, quand nous passerons devant, il va manœuvrer ses phares et nous éblouir pour mieux nous dévisager. C'est le signal : tu peux y aller… Il t'fera monter près de lui. C'est la pièce de vingt balles, quoi !

Chouchou connut ainsi les caresses pressées, les caresses furtives, d'inconnus qui pillaient sa chair comme une fleur parfumée.

Il se familiarisait bientôt avec les différentes allées, les mauvais lieux, et sut se diriger tout seul vers les amants de l'ombre. En quelques nuits, il apprit à se promener à heure fixe, aux endroits favorables, dont le rendement est sûr à condition d'arriver à point.

Par sa grâce et sa fraîcheur, il sut plaire aux « michetons » sérieux, aux messieurs âgés, aux gros bourgeois, qui ne lui refusaient point un supplément de prix pour sa peine…

Grande fut sa surprise, lorsqu'il ramassait, une nuit, sur la banquette d'un taxi où il gambillait depuis longtemps, le bristol d'une carte de visite. Sorti de là, il lut à la lueur d'une allumette le nom d'un personnage, suivi des mots : prince de X…

Il la mit en poche, puis se ravisa, la déchirait en petits morceaux. C'était plus sage, pensait-il, « rapport à Julot et au vieux Biche qui pourraient l'embarquer dans une sale histoire ».

Un soir, des « clients » l'emmenèrent dans leur auto, vers minuit, à Auteuil, où, près du turf, au lieudit « la rampe », se réunissait un « clan » secret, le groupe des « Voyeurs du Bois ».

P'tit Pierre en avait entendu parler, lors d'un scandale récent éclaté dans une rafle nocturne.

Mais, en outre, un de ses camarades d'école, à Saint-Germain, lui avait raconté que traversant une fois à vélo le Bois de Boulogne pour rentrer chez lui, la nuit, il fut accosté sur la route par un vieux « type » qui lui barrait le passage et lui promit de l'argent s'il consentait à le suivre. Alléché par la somme (une cinquantaine de francs), le gamin se trouva bientôt dans un cercle de gens bien mis, au milieu duquel une « gonzesse », disait-il, manipulait un autre jeune garçon de son âge. Et qu'alors, comprenant ce que l'on attendait de lui-même, il aurait « mis les voiles » en vitesse, en cavalant sa bécane…

Chouchou ne s'étonna donc de rien. Au milieu de gens de toutes sortes, il vit, par terre, une femme dont la jupe relevée semblait apprivoiser un éphèbe, un jeune ouvrier, qui, penché sur sa besogne, froissait l'herbe à genoux sans paraître se soucier beaucoup de l'entourage.

Tour à tour, des sentinelles bénévoles se détachaient du groupe, allaient faire le guet aux alentours, prêtes à donner l'alarme à la moindre alerte, tandis que d'autres reprenaient leur place dans le rang.

— Je vous amène du poulet, murmurait alentour un de ses compagnons.

Mais le gosse refusa de se livrer au petit jeu.

— D'abord, cette « poule » ne lui disait rien du tout.

Alors, quelqu'un, lui proposa de faire l'inverse. Sans répondre, il voulut fuir. Mais trop tard : le voyou qu'il venait de voir à

l'œuvre le terrassait déjà sous lui, l'obligeait à se dévêtir, le serrant à lui faire mal…

Et comme des figures, haletantes de désir, se penchaient sur leur couple chevauché, p'tit Pierre, en relevant la tête pour se dégager de l'étreinte, vit briller par l'entre-bâillement des paletots déboutonnés le ruban rouge à des revers…

Cependant, les orgies du Bois l'épuisaient. Plus rémunératrices que les « passes » de Montmartre, mais plus dangereuses aussi ! Les journaux parlaient à mots couverts de ces « libertinages licencieux renouvelés des pires décadences et dont les femmes n'étaient pas toujours l'enjeu ».

Puis, un beau matin, un industriel mourut dans d'atroces douleurs, en rentrant chez lui, au petit jour. Le médecin légiste constatait aussitôt sur son corps une horrible mutilation : son sexe venait d'être tranché net, quelques heures auparavant, à coups de dents.

Or, étrange coïncidence, des gardes-champêtres découvraient le même jour, dans un fourré du Bois, le cadavre refroidi d'une femme étranglée (une fille de joie, croyait-on), dont les dents mordaient encore un paquet de chairs sanguinolentes. L'opinion publique s'en émue. On parlait déjà d'organiser des battues nocturnes, puisque les rafles ne suffisaient plus.

Les nouvelles, bien entendu, arrivaient travesties place Pigalle.

Au Clair-de-Lune, les poisses et le menu fretin colportaient des racontars, des « bobards » énormes et frelatés. Le Bois n'était plus qu'un « clac » en plein air où se célébraient des messes

noires, des « partouzes », des sabbats du diable, auxquels prenaient part quelques personnalités des plus en vue. Des noms d'hommes célèbres, gens de robe ou d'église, étaient mis en cause.

Nénesse affirmait avoir aperçu une fois « le tragédien qui tous les soirs distribuait des sous aux gigolos de l'Étoile », et Bouboule jurait à qui voulait l'entendre qu'il y accompagna souvent, en auto, « ce gros homme à face bouffie, ventripotent et replet, l'air d'un curé de campagne dessalé, d'un défroqué, mais que l'on disait être un artiste, quelque chose comme un pianiste ».

Intrigués, les peintres descendaient de la Butte, quittèrent parfois leur tour d'ivoire, se risquèrent au Clair-de-Lune et jusqu'au Dédé-Bar.

Quelques figures, quelques silhouettes des milieux interlopes, furent à la mode. Chouchou, très flatté, se sentit, plus d'une fois, au Clair-de-Lune ou dans les bars environnants, devenir le point de mire d'un crayon indiscret qui le croquait à la dérobée. Il rougissait d'aise, avec complaisance.

Dans un album secret, qui circulait sous le manteau, p'tit Pierre figurait une manière de saint-Sébastien inverti, au milieu d'un paysage excentrique d'arbres à formes sexuelles, monstrueuses, de plantes et de fougères arborescentes, aux longues tiges phalliques.

Un soir, Maxwell se promenait au Bois en compagnie d'un monsieur mis avec une extrême recherche, lorsqu'il rencontra Chouchou.

— Un de mes amis, dit-il, un écrivain qui désire te connaître.

Le môme suivit l'inconnu docilement.

L'autre l'emmenait, le couchait déshabillé sur un divan, bien en vue de sa table de travail, et, sans plus le toucher, tout en le caressant des yeux, se mettait à écrire.

Le gosse, pour se distraire, regardait les vitrines, les étagères où s'entassaient des livres aux reliures précieuses, parmi les bibelots et les porcelaines.

La seconde fois qu'ils se virent, il l'assit à sa table, sur une chaise, près de lui, et le caressait d'une main tandis qu'il travaillait de l'autre…

Ou bien, il le rencontrait au Bois, et, toujours silencieux, l'entraînait dans une allée déserte, s'arrêtait sur un banc avec Chouchou sur ses genoux, posait son front sur son épaule et récitait alors à mi-voix des choses que l'enfant ne comprenait pas.

Mais de ces randonnées nocturnes, p'tit Pierre rentrait le plus souvent à l'aube, les membres brisés, la tête vide et le cœur triste.

Au petit jour, le long des avenues de l'Étoile, dans la brume matinale, on pouvait le voir marcher tête basse sous sa casquette, comme un gosse pris en faute, entrer chez le premier bistrot ouvert et demander « un lait chaud ».

Ce matin-là, il était plus sombre, plus pâle que de coutume. Avant de retourner au Poiss' d'Or, il dut se passer un peu de rouge sur les joues et les lèvres pour ne pas attirer l'attention des voisins qui le verraient rentrer.

Il monta précipitamment dans sa chambre, fut pris d'une quinte de toux inextinguible, de vomissements, et, dans un ho-

quet, remplit de sang tiède la cuvette.

Riquet, affolé, courut chercher M. Biche. Celui-ci fixa longtemps la cuvette, les deux serviettes maculées de sang, regarda Chouchou, finit par dire :

— Les serviettes sont perdues. Mais on ne t'en comptera qu'une : l'autre était trop vieille.

## V

Willy Maxwell peignait dans son atelier. Debout sur l'estrade, Chouchou posait pour lui. Le peintre avait tenu parole. Il trouvait ainsi le moyen de venir en aide au garçon, de travailler à son Éros et de passer, en outre, des heures agréables.

Pour Chouchou, c'était une veine. Car sœur Angèle et le médecin prescrirent à Louise qui l'accompagnait le repos absolu. Ils parlèrent très bas de poumon attaqué, de dispositions congénitales, d'atavisme, et dirent qu'il n'était que temps de se soigner. Mis au courant de la situation, Maxwell se montra bon prince. Il offrit à M. Biche de payer la pension de Chouchou pendant trois mois. Tout était donc pour le mieux. Le gosse promit de ne plus fumer et de prendre régulièrement la potion du médecin. Charitable, le peintre lui procura de plus quelques bouteilles d'un vieux vin, auquel Bijou, chaque soir, rendait hommage volontiers.

P'tit Pierre n'osait rien lui dire et les petits verres se succédaient assez tard dans la nuit. La première hémoptysie ne s'étant

pas renouvelée, Chouchou recouvrait peu à peu sa bonne mine et sa vivacité.

Tout en travaillant, le peintre s'amusait à pénétrer plus avant dans l'intimité de son protégé.

Passionné d'art et de psychanalyse, cet « amateur d'âmes », ce curieux de toute dépravation et de toute névrose, se délectait à l'étude du vice comme à celle de la beauté pure. Ou plutôt il finissait par les confondre. Il cherchait à saisir, puis à extraire, à isoler, ce qu'il peut y avoir de laid dans un beau corps et de beau dans une âme laide. Il aspirait surtout à ce point de fusion, de contact, où le beau et le laid perdent leur sens propre, où toute notion du bien et du mal s'obscurcit dans le grand mystère de la Vie.

Ses amis ne s'étonnaient donc pas de le voir travailler des semaines entières sur des modèles contrefaits, des enfants rachitiques, ou des femmes déformées par la grossesse.

C'est qu'en réalité, Maxwell visait à peindre l'âme à travers les corps qui lui servaient seulement de prétextes. Si ses portraits, assez rares, parurent souvent étranges, ce fut bien moins sa faute que celle de ses modèles. Il n'exprimait que le « sujet ».

Ses paysages et ses natures mortes trahissaient le même esprit. Une de ses toiles célèbres représentait un plat de champignons vénéneux, cryptogames aux formes torturées, aux teintes morbides et violacées, caillés dans l'ocre et le carmin, sous lesquels se devinait à peine le rictus d'une tête de mort.

Il peignait pour se délasser des cactus monstrueux et des peaux de serpent.

L'œil exercé retrouvait aisément, à vrai dire, dans cette peinture, tous les indices et les stigmates de l'homosexualité.

Homosexuel, Maxwell l'était devenu sans y prendre garde, par ce besoin instinctif chez lui de rejoindre l'Androgyne. Il disait fréquemment : « Le sexe n'est qu'un accident de l'individu », ou encore : « fuyons les apparences ».

Dans un de ses albums, il s'était complu à des études très poussées des sexes. Tout un dossier de documents pouvant servir au procès éternel de la chair. Fleurs écloses au soleil des sens, fruits mûris à la flamme d'Éros, les deux sexes formaient entre eux des arabesques redoutables, s'épanouissaient tour à tour en un jardin paradoxal, aux parterres sataniques, chantaient ensemble l'hymne cruel et sublime de l'Amour !

Le peintre appelait ces compositions suggestives des paysages sexuels.

Chouchou l'avait intéressé. Il découvrait en lui beaucoup de ce qu'il recherchait. C'était un « sujet » de qualité, une pièce de choix. Les gosses de la place Pigalle l'avaient tous rebuté. Les gigolos de la rue de Lappe et du faubourg Saint-Denis aussi. P'tit Pierre fut donc pour lui une révélation. L'objet de ses études et de ses prévisions existait. Il ne s'était point trompé. Ce qui le passionnait surtout dans la poursuite de son idéal, c'était l'état précaire de l'Androgyne, son existence éphémère, ce passage de l'adolescence à la virilité, de la fleur qui s'ouvre au fruit qui se noue, et que l'artiste comparaît mentalement à une chrysalide.

Parfois, pour reposer Chouchou et se distraire lui-même, il allumait une cigarette anglaise. Dans un nuage odorant, il rêvait tout haut :

— Tu es l'Éphèbe, disait-il, l'Androgyne de feu mon ami Péladan. Le mariage des deux sexes… Tu es l'être total, l'hybride et le parfait ! Et puis je t'aime ainsi parce que tu passeras vite, trop vite, peut-être, fugace comme le nuage, rapide et vain comme l'onde. Je n'assisterai pas à ta déchéance. Ce qui nous afflige dans la femme, c'est la certitude de sa décrépitude. Mais toi, tu ne connaîtras pas la vieillesse…

Pendant ce temps, le gosse faisait semblant de dormir. Ou bien il passait dans le cabinet de toilette. Et le peintre constatait souvent plus tard la disparition de quelque flacon d'odeur, de quelque fume-cigarette ou d'une cravate. Mais il ne s'en formalisait pas. Il s'appliquait, au contraire, à supputer les vilenies dont Chouchou pouvait être capable. Et leur constatation le ravissait comme une victoire, car il n'aimait pas se tromper.

Cherchait-il à se convaincre lui-même ? alors il ajoutait :

— Il faut se délivrer d'un sexe par l'autre, afin de rester libre.

La pédérastie n'était pour lui que du dilettantisme, un divertissement des sens aussi bien qu'une étude d'âme. Celle de l'éphèbe lui paraissait plus complexe, plus subtile que l'âme de l'adulte ou de la femme.

Il croyait au troisième sexe, comme à un tiers état physique et moral. Les œuvres de ses contemporains achevaient d'ailleurs de l'édifier lentement. La perversion raisonnée le séduisait comme un souverain bien, la sagesse même. La révélation de Chouchou le charmait tout autant que celle d'un chef-d'œuvre.

Une seule chose l'inquiétait, depuis sa découverte : que le gosse eût le temps de se réaliser tout entier, dans la voie de sa

destinée. Si des amitiés, des protections, apitoyées, s'interposaient, cherchaient à lui être utiles, voulaient lui trouver du travail, un métier, une occupation quelconque, un gagne-pain, aussitôt sa mauvaise humeur se manifestait.

— De quoi se mêlent-ils ? N'en fais rien, conseillait-il ; je subviendrai à tous tes besoins.

Ainsi, Chouchou se laissait vivre, inconscient des sympathies qu'il éveillait autour de lui, mais toujours avide d'en profiter.

Maintenant, il partageait son temps entre les séances de Maxwell et les visites que Louise lui rendait régulièrement. La générosité de son bienfaiteur lui épargnait dorénavant les contacts épuisants des nuits aventureuses. Il n'avait plus besoin d'une « passe » nocturne pour apaiser les exigences terribles de M. Biche et de Julot.

Parfois, quand l'envie le prenait, il rentrait se coucher avec un « p'tit ami » et calmait alors sa chair ardente. Les nuits d'amour avec Louise devinrent aussi plus fréquentes.

P'tit Pierre s'efforçait de bien jouer, de prendre au sérieux le rôle du mâle, bien que Louise prétendît de son côté s'en charger toute seule. Dépité, Chouchou, pour se donner une attitude, voulait crâner, risquait des plaisanteries.

— Ben quoi, et après, t'as pas fini d'faire l'jockey ?

Souvent, le lendemain, il se confessait de ces amours à Maxwell qui riait aux éclats. Il lui racontait même, en posant, les « nouvelles » de la veille. On avait encore raflé la nuit dernière, de Clichy à Barbès. Les « clochards » trinquaient, décidément, plus souvent qu'à leur tour sous le régime du nouveau préfet de

police, et les camarades n'étaient pas contents. On les traquait partout.

— Vous savez, disait-il au peintre, Henri, le p'tit blond aux yeux gris, a été encore poissé en train d'faire un mec dans un' « théière ». On l'a passé à tabac. Qu'est-ce qu'il a pris… Ça gaze ; l'préfet a la main dure et les « mœurs » aussi.

— Tant mieux. Apprenez à faire les choses plus proprement.

Un jour, le peintre vit le gamin qui se rhabillait sortir de sa poche une boîte minuscule, saisir une pincée de poudre blanche, entre le pouce et l'index, et l'aspirer longuement.

— Alors, tu prises maintenant ? s'écriait-il étonné.

— Faut bien, dame, pour tuer l'cafard.

Le peintre eut un vague sourire. Ses yeux brillèrent.

— Donne-moi ça, dit-il impérieusement.

Déjà, sa main tenait la boîte. Il fit même le geste de la jeter dans la cheminée.

Mais il se ravisait :

— À quoi bon, murmura-t-il, tu recommenceras…

Il l'avait dit : Chouchou avait le cafard. Il s'ennuyait profondément. Un ennui de gosse désœuvré, qui n'a jamais connu la joie et la consolation du travail quotidien. Cet ennui des petits qui ne font rien et qui ne savent rien faire ; l'ennui des enfants riches et des enfants malades. Chouchou se morfondait surtout à cause de cette clameur intérieure qui, maintenant, l'inquiétait de nouveau.

Il évitait de rester seul, parce qu'alors, malgré tout, il faisait un retour involontaire sur lui-même et qu'il avait peur du silence.

Lorsqu'il se regardait dans la glace de sa chambre, il ne se reconnaissait plus du tout. Qu'il était loin du petit garçon en culottes courtes ! Il avait démesurément grandi. Ses yeux s'étaient creusés jusqu'à paraître moins larges, avec, dans le regard, une lueur équivoque et trouble, une flamme de proie aux aguets.

Il n'osait plus se souvenir des beaux soleils de Saint-Germain et de la rue Au Pain où il jouait avec ses camarades.

Quelle différence d'avec ceux de Pigalle… Leur pensée le rafraîchissait comme une bouffée d'air pur.

Il revoyait aussi le visage délicat de Roumir, si joli sous son béret de potache : « Bonjour, p'tit Pierre. — Bonjour, m'sieur. »

Mais p'tit Pierre était mort, il n'y avait plus que Chouchou, un môme de Pigalle. Dieu, que tout cela était loin !

Puis, soudain, comme jadis, il se répétait la phrase de M. Pascal : « L'homme est un roseau pensant. » Au fait, qu'était donc devenu le petit livre de Roumir ? Il n'en savait trop rien. Mais voici que les arbres de la forêt se mettaient encore à courir derrière lui ; le tiroir du comptoir était ouvert et sa main fébrile fouillait, fouillait, tandis que ses parents dormaient dans l'arrière-boutique, une nuit de Noël. Alors, il quittait sa chambre précipitamment, dégringolait l'escalier et sans voir M. Biche qui levait des yeux blancs par-dessus ses lunettes, il sortait dans la rue.

Ce jour-là, sur le coup de midi, il entra au Clair-de-Lune. Il salua Bijou qui lisait sa vieille Bible et demandait un vermouth.

Le garçon n'était pas content. Cela se voyait à sa mine. La veille encore, une dispute entre gigolos avait bientôt dégénéré en vraie bagarre. Les agents durent intervenir, emmener tout ce monde au poste.

Chouchou n'ignorait plus les rivalités, trop souvent haineuses, qui couvent au fond de ces « jeunots ». Ils couchent avec les mecs, pensait-il, mais la plupart ont une poule qui travaille pour eux. Et s'ils ne la touchent guère, ils risqueront bien leur peau pour la défendre. Des ménages semblables forment même la clientèle habituelle des hôtels d'alentour. C'est Marthe et Julot, Dédé avec la grosse Margot, Paulette et le môme Gaby dit Bouche d'Amour, c'est Firmin et sa Lucette, la fille Maryse et l'italien Pépé.

On y comptait maintenant Louise et Chouchou…

Sur sa chaise, Mme Clémentine, la patronne, s'indignait :

— J'en ai marre, j'en ai marre ! que j'vous dis, gémissait-elle à un habitué du zinc. On n'peut plus travailler. Toutes ces mochetés s'ront la cause qu'on bouclera ma boîte. C'est dégueulasse. J'en ai marre, marre !

— Tu parles, confiait Bijou à Chouchou. Pige bien, qu'c'est rapport au Dédé-Bar qui vient d's'ouvrir aux Abbesses. Les mômes y veulent tous foutre l'camp d'ici. Chacun emmène son chacun ou sa chacune. Le Dédé n'est pas loin. Mais la patronne a ses chevaliers. Hier soir, y-z-ont poussé les autres dehors, et crénom quel raffut ! Les flics sont entrés, y-z-ont tout raflé. J'ai failli y passer. Mais, moi, c'est une autre histoire…

Chouchou n'écoutait plus. Il pensait à Louise et s'étonnait de ne pas l'avoir revue depuis quelques jours. Vers la fin de la journée, n'y tenant plus, il courut chez elle. Son cœur battait.

— Où allez-vous ? lui cria la concierge.

— Chez mon amie, Mlle Louise, Madame, — Louise, mais elle n'est plus là ; elle a déménagé avant-hier, sans laisser d'adresse.

Le môme reçut un choc au cœur. « La pipelette se paye-t-elle ma tête ? » se demandait-il. Que signifiait cette bizarrerie de Louise ?

Interloqué, il en était à s'interroger sur ce qui pouvait bien lui être arrivé, lorsqu'il fut accosté par Marthe dans la rue.

— Je passais, dit-elle. Qu'as-tu ? T'as l'air empoisonné.

Il s'expliqua. Le cœur gros, il éprouvait le besoin de s'épancher. Cette Marthe n'était pas une mauvaise fille, après tout. Dans la douceur du crépuscule, ils marchèrent côte à côte : lui, comme un gosse qui a de la peine ; elle, comme une grande sœur attendrie « qui sait ce que c'est ».

N'était-elle pas habituée aux confidences ? N'ayant jamais eu, pour sa part, que de petits « béguins » sans importance, que de fois ne dut-elle pas subir les jérémiades des camarades éconduits.

Elle colportait ainsi des paroles naïves et tendres ou, plus souvent, des menaces à ses compagnes. Car, comme lui disait un soir Julot : « Un poisse, vois-tu, ma belle, ça joue plus facilement du surin que du violon. »

C'était au tour de Chouchou, mais, certes, le petit ne rimait guère avec ces grands mots.

Non, ce corps de demoiselle, cette bouche appétissante et jolie comme une fraise, ces fossettes et ces yeux de pistache grillée, n'avaient rien d'un « aminche ». Pour sa douceur et sa tendresse, son caractère enjoué, il méritait bien, ce gosse, les sobriquets de « tout en sucre » et de « bébé rose » qu'on lui avait donnés. Il eût voulu pleurer tout bonnement dans les bras de cette fille, raconter son chagrin, sa misère, être bercé, consolé, peut-être…

Mais les mots tendres, les mots vrais fondirent sur ses lèvres.

Parce qu'il était faible, il voulut être dur, et parce qu'il y avait les camarades, il essaya de crâner :

— Tu diras à cet' putain de Louise, hein, qu'c'est un' vache !

Sa voix s'étranglait. Pour le calmer, Marthe insinua :

— Tu exagères. Mais que t'a-t-elle fait ?

— Elle a déménagé à la cloche de bois, sans crier gare.

— C'est son droit, s'pas. Surtout depuis…

— Depuis quoi ? Parle.

— Comment, tu n'te doutes de rien ?

— Non, parle, finis-en.

Elle entrait avec lui chez Dupont, à Barbès. Ils s'assirent à la terrasse, demandèrent des bocks.

— Écoute, dit-elle bientôt, t'es plus un gosse, t'es un homme, un affranchi, s'pas. Eh bien, faut savoir t'faire une raison.

— Achève, murmurait-il, très pâle.

— Tu n'le devines donc pas ? T'es pas bien malin, mon pauv' Chou : Louise a quelqu'un, na.

— Ah ! soupira p'tit Pierre simplement.

Puis elle parla sans plus se gêner. Chouchou aurait dû comprendre que Louise cachait son jeu, feignait d'être sage.

— En somme, conclut-elle, cette garce ne vaut pas mieux qu' nous et ça veut nous la faire à l'oseille, ça r'fusait d'venir habiter au Poiss' d'Or… Crois-tu, hein, qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

Elle distillait son venin de pierreuse qui s'est crue bafouée et qui se venge, d'un air indifférent, mais sûre d'elle-même. Indigné, désireux surtout de paraître un homme aux yeux de Marthe, Chouchou crispait les poings :

— Je les tuerai, dit-il…

Elle se leva, satisfaite.

— Tu sais, on les rencontre tous les soirs à la Liégeoise, fit-elle en le quittant.

Sans croire encore tout à fait aux paroles de cette fille, Chouchou se sentait ébranlé. Il comprit enfin combien Louise lui était chère. Une sorte de terreur le gagnait à l'idée qu'elle pût un jour le quitter. Il cherchait en elle beaucoup plus un soutien qu'une passion, une amie qu'une amante. Louise était devenue son bon génie, son ange gardien ; il l'appelait sa « frangine ».

Mais il éprouvait, en retour, le besoin réciproque de protéger un être plus faible que lui. Pure illusion d'ailleurs. Car, en réalité, c'était elle qui le dominait, il le savait bien. Le caractère viril de

Louise, sa nature mâle (habituée qu'elle fut de bonne heure à lutter pour gagner son pain) trouvait aisément en ce frêle garçon de quoi satisfaire son instinct maternel.

Quoi qu'il fît, p'tit Pierre n'était pour elle qu'un enfant.

Pas à pas, il arpenta la rue des Martyrs jusqu'à la taverne Liégeoise. Il y entrait machinalement, découvrait Louise aussitôt, dans le fond, assise avec ce Luc.

C'était un gars de Bretagne, croyait-on, grand, fort, trapu et bien râblé, taillé dans le roc, à coups de serpe. Louise en avait parlé vaguement un soir avec lui :

— Tu sais, j'ai r'vu ce grand garçon qui s'appelle Luc. J'crois qu'il me fait la cour Paraît qu'il est ferronnier d'art, comme il dit.

Chouchou le reconnut sans peine, bien que ne l'ayant jamais vu.

Ainsi, Marthe disait vrai : c'est pour ce Luc que Louise le plaquait. Il ne paradait plus. Ses velléités criminelles en fuite, il ne lui restait qu'une grande tristesse et quelques larmes qui lui remplirent les yeux.

Pour les cacher, il s'en alla. Comme il s'en retournait, en face du Clair-de-Lune, sur la chaussée, il aperçut un groupe de gosses débraillés au milieu desquels pérorait et gesticulait un hirsute personnage barbu et poilu comme un bouc. Chouchou reconnut Barbenzinc, ainsi que les mômes et les poisses le dénommaient.

Ce diable d'homme, mince et grêle comme une sauterelle, toujours vêtu d'une lévite usée qui lui grimpait jusqu'au menton où l'arrêtait un soupçon de cravate et coiffé d'un mirifique gibus

veuf de tout reflet, ingénument posé sur son crâne comme une plaisanterie, avec un faux air de mauvais magister, leur prêchait invariablement la morale, à ces méchants moineaux, et souvent emmenait chez lui les jeunes « clochards » sans gîte et sans manger.

On le rencontrait, la nuit, aussi bien place Pigalle qu'à la Madeleine ou sur les grands boulevards. Chacun de ses discours se terminait ainsi :

— C'est au bagne que la rue vous conduira, p'tits polissons, au bagne ! Voulez-vous bien vous sauver ?

Ils se sauvaient, en effet, en lui faisant des pieds-de-nez et lui tirant la langue.

D'autres soirs, il leur distribuait des sous et du chocolat.

Et le vieux avait déjà sa légende. Les garnements prétendaient qu'on le voyait partout à la fois. Il avait son double.

Sa présence était signalée rue de Lappe en même temps qu'au métro Barbès et à la porte du Clair-de-Lune.

Chouchou se souvint comment lui-même, un soir, l'avait suivi par curiosité. Le vieux, à deux ou trois, les conduisit chez lui. Il habitait une manière de taudis, au fond d'une cour, quai de la Villette.

Il leur offrit à boire, à manger de mauvais restes, leur parla de Dieu, du diable et de l'enfer. Puis, les ayant couchés sur deux galetas pleins de puces, il voulut faire comme les autres…

Cette fois, Pierre évitait le groupe, passait outre. Les naïvetés d'hier, il en souriait déjà. Son expérience mûrissait de jour en

jour. En quelques mois, comme on vieillit sur les trottoirs…

Il revit Louise, toute seule, dès le lendemain, à la même heure, à la Liégeoise, et l'obligeait à parler. Il voulut tout savoir. Elle ne se fit pas prier et dit comme ça :

— Pourquoi qu't'es barré hier soir. T'as eu la trouille ? Luc n'est pas méchant, va. Il ne te veut pas d'mal.

— Possible, répondit le gosse, mais je n'veux pas l'voir. Oh ! c'est pas qu'il m'fait peur, j'suis verni, tu sais…

En vérité, toute sa colère était tombée. Le moindre effort lui paraissait pénible à suivre jusqu'au bout. Il préférait plier devant Luc, comme il avait plié devant Julot. Et puisque Louise voulait rompre, autant celui-ci qu'un autre.

Cependant, il somma la jeune fille de s'expliquer.

— Que veux-tu, dit-elle, d'une voix un peu lasse où perçait de la pitié : tu ne seras jamais un homme… Il m'faut bien quelqu'un, maintenant, qui m'défende. Je suis seule au monde, moi. Toi, t'as une mère. Mais n't'en fais pas ; on s'arrangera pour s'voir, s'pas ?

Chouchou baissait les yeux. Elle ajouta d'un air veule :

— Pauv' gosse !

Ils remontaient la rue de Stinkerque, vers le Sacré-Cœur. Le crépuscule pâle tombait lentement. Au loin, la grande basilique se dressait, majestueuse, dans un ciel d'apothéose.

Ils se tenaient par leurs frêles épaules, sur qui pesait déjà la vie, comme deux amoureux tendrement enlacés.

Sur le seuil d'une échoppe, un aveugle jouait de l'accordéon et sa chanson leur fut si triste qu'ils jetèrent chacun deux sous dans la casquette.

Ils gravirent les marches sans parler. Malgré tout ce qui pouvait encore les unir, ils se savaient arrivés à ce point où leur chemin de vie allait brusquement bifurquer.

Place du Tertre, des enfants jouaient aux billes. Et Chouchou se revit comme eux, le cœur en paix et la chair pure.

Ah ! comme il sentait déjà le dégoût de sa chair…

Un bambin en habits flamboyants de première communion, le brassard blanc au bras, passa, tenant en main son livre d'heures.

Plus tard, Chouchou disait à Louise, en s'en revenant rue Lepic :

— Eh bien ! vous allez vous marier, à quand la noce ?

— Regarde, fit-elle simplement.

Elle portait au doigt la bague de fiançailles que Luc lui avait donnée : un trèfle en or à quatre feuilles. Au bout de la rue, ils se quittèrent. Là-haut, l'angélus tintait dans la grande pureté du soir. « Oh ! les vaches, songeait le gosse en s'en allant. »

⁂

Vers la Mi-Carême, Willy dit un jour au garçon :

— Mon tableau se termine, petit. Je donnerai bientôt une fête costumée pour le montrer.

— Chouette, s'écria-t-il joyeusement, on va rigoler.

— Oui, continuait le peintre en souriant, tu pourras même inviter quelques-uns de tes petits camarades, à condition qu'ils soient jolis et convenables.

— Pourquoi faire ? interrogea Chouchou.

— Pour le défilé.

Inquiet, il se demandait si cette fin de carême ne lui réserverait rien de nouveau. La générosité de l'Anglais n'était peut-être pas inépuisable et si désintéressée qu'il la croyait, après tout.

Que deviendrait-il à présent, sans ce subside ? Il se mit à tousser volontairement pour exciter la pitié du peintre. Mais ce dernier, occupé à peindre, n'y prêta nulle attention.

Que deviendrait-il vraiment si Maxwell se récusait un jour ? Voilà que l'Éros tirait à sa fin. Travailler, il n'y songeait même plus, se sachant parfaitement incapable de faire assidûment n'importe quoi.

Parfois, il se reprenait à espérer que le goût du travail lui viendrait, comme à tout le monde. Mais de ces velléités, il ne lui restait guère le lendemain qu'un vague souvenir. Parfois aussi, ses idées de voyage autour du monde le reprenaient avec une nouvelle insistance. Un désir plus fort l'empoignait à la nuque qu'il se promettait vainement d'assouvir. Puis, toute flamme s'éteignait encore ; pendant longtemps, il n'y pensait plus.

Pourtant, les marins en goguette, « des marins d'aquarium », comme disait Bijou, n'étaient point rares à Pigalle.

Un capitaine au long cours, dont Chouchou fit un soir connaissance, lui offrit même de l'embarquer sur son cargo.

Toute la nuit, pendant que l'homme ronflait, le gosse rêva de pays ignorés, de voyages, d'aventures. Soudain, pieds nus, il fut debout ; décidé, il ramassait de pauvres hardes.

Mais le matin, comme l'inconnu se rhabillait, il vit briller dans sa poche le manche d'un couteau à cran d'arrêt.

Alors, il prit peur, défit son baluchon, promit d'y réfléchir et congédia son hôte.

Depuis que Maxwell terminait son Éros, Chouchou vivait dans l'incertitude et regrettait souvent cet acte de pusillanimité.

Que deviendrait-il, mon Dieu, si l'on cessait tout à coup de s'occuper de lui ? Il crachait le sang misérablement, malgré les fortifiants de l'ami et la potion du médecin. Continuer à poser ? Sans doute. Mais encore fallait-il se faire une clientèle nombreuse. Et puis, les heures de pose, à vrai dire, lui paraissaient insupportables.

Il se cramponna donc au peintre de toutes ses forces.

Or, Maxwell était frivole, instable, incapable, même par charité, de se fixer longtemps sur un « sujet ». Chouchou savait cela.

Parlant de lui, son ami Pépère, le romancier, dit un jour :

— Le malheureux, l'enfer le brûle. Il passe de l'un à l'autre, possédé qu'il est d'un désir panique.

Ces paroles énigmatiques, le gosse ne les comprit point clairement. Cependant, à la longue, il se persuadait lui-même que son protecteur n'était pas un ami très fidèle…

Sur ces entrefaites, le peintre pria Chouchou de l'aider à transformer l'atelier selon ses plans.

La date fixée pour le bal masqué approchait. Il avait choisi la nuit du samedi saint, selon une vieille coutume d'outre-Manche qui veut que le retour des cloches soit célébré par des réjouissances.

L'atelier du peintre se trouvait dans l'annexe du petit hôtel que prolongeait, sur cour, un jardinet à la française.

Par la grande baie vitrée où le soleil donnait, on voyait une pelouse d'herbe folle, un peu de lierre sur un vieux mur, quelques ifs au milieu desquels fusait un jet-d'eau minuscule dans sa fontaine de marbre.

— Tu sais, Chouchou, dit Maxwell en rangeant des toiles, j'ai même invité Bijou et quelques mômes du Clair-de-Lune, hier soir.

— Ah ! et Julot aussi ? demandait-il.

— Non, pas ce poisse. Il serait capable de mettre en l'air tout le monde ici. Ce serait du propre.

Le gosse se taisait. Une question lui brûlait les lèvres.

— Monsieur Maxwell, dit-il enfin, j'ose pas vous demander…

— Mais si, parle.

— M'sieur Maxwell, pourrais-je amener aussi ma p'tite amie ?

— Ton amie, laquelle ?

— Louise, murmura Chouchou qui rougissait.

— Tu as donc une amie ? Soit, répondait le peintre tout étonné et pensant à part lui : « Comme c'est drôle. »

Il ajouta même :

— Le bal sera montmartrois, il a pour titre : « À l'assaut du Moulin ».

— Mince alors, dit le gosse, en sautant de joie, on s'ra tous d'attaque, m'sieur Maxwell.

Il courut le soir même avertir Louise au Dupont de la station Barbès, où ils se retrouvaient maintenant en cachette, quand Louise était libre.

Ce fut une fête, ils se pressaient les mains, en se regardant dans les yeux.

Louise dit tout à coup :

— J'peux bien, p't-être, inviter Luc ?

Son regard se voila :

— Oh ! non, j't'en prie… J'ai dit à Maxwell qu't'es ma copine.

Ses yeux la suppliaient.

— Compris, gosse, nous s'rons seuls, « mézigue et tézigue », rassurait-elle.

On convint des costumes : elle, en gigolette, lui, en gigolo. Et ils se rencontraient le lendemain, pour les emplettes. Elle s'était fait excuser à l'atelier.

— Je m'suis portée pâle, dit-elle en riant.

P'tit Pierre sentait sourdre en lui un sentiment nouveau. La pensée que Louise, si jolie et parée, apparaîtrait toute une nuit en public, parmi tant de beau monde, comme lui appartenant, comme étant sa « poule », le remplissait de fierté. Il était bien obligé de convenir pourtant que, malgré tout, ce n'était là qu'une fiction.

Leurs pauvres nuits d'amour, il se les rappelait avec amertume. Elle avait été son amant, bien plus que sa maîtresse…

Cet aveu le mortifiait, l'humiliait. Il était heureux de saisir cette occasion pour s'illusionner lui-même et prouver aux autres le contraire.

Àson bras, Louise ne serait plus que sa femme — la sienne !

Ces quelques heures d'oubli le paieraient peut-être des mauvaises caresses et du regret d'avoir su, par elle, qu'il ne serait jamais un homme. Mais si Louise avait été pour lui une si triste expérience, n'était-ce pas grâce à elle qu'il s'intéressait encore à la femme ?

Chouchou ne se rendait que très imparfaitement compte de tout cela. Ses pensées s'agitaient confusément dans sa tête. Elles se concrétaient sous cette seule forme : la présence de Louise et la conviction qu'elle lui était chère, lui permettaient d'espérer, de croire qu'il pourrait ainsi guérir un jour. L'affection, l'amour de Louise ferait ce miracle : son retour définitif et total à la femme. Du moins, voulait-il le souhaiter, de toute son âme.

Et voilà qu'il essayait de se croire jaloux de Luc…

Ils choisirent ensemble un coupon de soie noire dans lequel Louise allait se tailler une robe. Le reste servirait à la chemise de

Chouchou. Chez le fripier de la rue Lepic on se procura un complet-veston, à « falzar » bien évasé du bas. Deux foulards rouges, une fleur artificielle pour elle, une casquette et des espadrilles neuves, complétèrent cet équipement.

Puis Chouchou constatait qu'il ne lui restait plus grand'chose pour finir son mois.

« Si je demandais à Julot », songea-t-il. Mais Julot, pressenti, refusa les « cent balles ».

Il ne manquait pourtant point d'argent. Chouchou lui connaissait même des économies.

Mais le poisse n'était pas content. Depuis que Maxwell s'occupait de son « protégé », sa mauvaise humeur éclatait à tout propos.

— De quoi, s'emporta-t-il, t'as plus l'rond, alors ? Va l'dire à ton mec, suis pas ton père, moi.

Or, on entrait en semaine sainte. Le bal de Maxwell devait avoir lieu le samedi.

— On se réveillera aux cloches de Pâques, disait le peintre à ses invités.

De son côté, Bijou se préparait en silence. Elle avait simplement annoncé à Louise et à Chouchou son intention de paraître en « vieux Montmartre ».

Elle sortit de sa vieille malle toutes les défroques du temps passé, depuis une robe en popeline verte, damassée, jusqu'à l'énorme chapeau-cloche sur lequel éclatait encore une gerbe de

coquelicots du plus beau rouge, parmi des marguerites, des bleuets et des épis de blé.

— Tout l'bazar, quoi ! s'esclaffait Riquet à sa vue.

— Grosse bête, va ! lui cria Bijou.

Les manches du corsage à gigots se terminaient par une échancrure d'où s'échappait un flot de dentelles que la vieille montrait à Marthe le matin même :

— C'est des vraies, ma p'tite, et pas du toc, comme tout ce que vous portez maintenant, vous autres. C'est des vraies, qui viennent de ma mère-grand, pauv' femme, Dieu repose son âme ! C'est elle qui les a faites, cette sainte femme. Aujourd'hui, y a plus rien d'vrai : pas plus sur vous que dans vot' cœur, dit-elle sentencieusement.

Àl'étage au-dessous, Julot poussait la porte de p'tit Pierre.

Le gosse, assis sur le lit, balançait les jambes sans rien faire.

— Faut s'causer, dit Julot en entrant. Écoute, t'es fauché, spas ? Eh ben ! j'peux te r'garnir.

— Comment, s'enquit Chouchou.

— Rien d'plus simple : y a un coup à faire.

— Où ça ?

— Chez Maxwell. Les mecs sont alertés. Tu n'as qu'à leur montrer l'chemin. Y s'chargent du reste.

— Tu charries.

— Pourquoi ? Aucun danger, en plein bal, tous masqués com' les autres ! Tu vises la combine…

— Tu charries, répéta Chouchou.

— J'blague pas, j'm'explique.

— Maxwell, c'est sacré, vieux.

— Sacré.

— Oui, Maxwell est mon ami.

— C'est p't-être pour ça que j'suis pas d'la noce, moi ?

— Zut, répondit Chouchou, ça l'regarde.

— Minute. Tu parais oublier que j'tai ramassé mort de faim dans un' cage d'métro et qu'c'est encore grâce à Julot qu't'es ici à c't'heure, sans compter qu'il m'a fallu t'veiller à l'hosto et t'fermer le bec pour pas qu'on t'poisse ! hein !

— Tais-toi ; j'ai rien dit ; c'est pas vrai, s'emporta le petit.

— Voire, mon pote. Tu n'as rien dit, j'n'sais rien, c'est entendu, à condition d'filer en douce. À moins que tu n'préfères aller saluer d'ma part une vieille connaissance…

Puis, soudain radouci :

— Ça colle, gy ? proposa le poisse en le regardant de travers, sinon, gare.

— Y a rien d'fait, s'obstina Chouchou d'une voix calme.

⁂

Dans le taxi qui les emportait tous trois, Bijou faisait des réflexions. L'idée de reparaître en public et surtout « d'aller dans le monde » la rendait nerveuse, la tenait en haleine depuis le matin.

Elle s'était habillée, déshabillée et rhabillée plusieurs fois, avant de se déclarer satisfaite.

Elle chicanait Louise sur son travesti.

— Attention, on s'trompera pour sûr. Qui est la fille, qui est le fi ? On n'en sait rien. Vous vous ressemblez tellement, disait-elle.

Ils venaient de faire une halte au Clair-de-Lune, au milieu de l'hilarité générale.

Drapée dans la robe verte à volants et à gigots, coiffée du réjouissant chapeau-cloche ondoyant de plumes vertes, d'où s'échappaient des boucles outrageusement oxygénées, elle était si drôle dans son accoutrement que sa présence déchaînait aussitôt la gaieté :

— Eh va donc, palais du rire, gouaillèrent des polissons sur le seuil.

— Mascarade, mère cigogne !

— Vieille verdure.

— Plat d'épinards, vieux tableau, ripostèrent des voix à l'intérieur.

Plus d'un consommateur voulut payer la tournée. Jusqu'à la patronne, Mme Clémentine, qui lui offrit un « demi ».

Bijou, très fière de son succès, allait d'une table à l'autre, but un verre, puis deux, puis trois, tout ce qu'on voulait, si bien

qu'elle était presque saoule en chemin.

— Tu vas voir qu'elle fera des siennes, la vieille est déjà noire, confiait à voix basse Pierre à Louise, en montant le perron de Maxwell.

Les fenêtres du petit hôtel étaient illuminées et regardaient la rue comme des yeux ivres.

Par la haute baie vitrée de l'atelier, on distinguait des groupes d'invités qui paradaient, intriguaient, détaillaient les costumes, se perdaient dans la foule des danseurs. Les sons du jazz, assourdis, emplissaient la rue d'une joie triste et les passants, malgré eux, levaient les yeux. Une file d'autos élégantes étaient rangées le long du trottoir et Bijou dit comme ça :

— Merde, qui va nous ramener ?

Debout, sur le seuil du vestibule, grand, mince et glabre, ses cheveux argentés rejetés en arrière sur un front découvert, Maxwell faisait les honneurs et recevait ses invités.

— C'est gentil à vous de vous être dérangée, madame, dit-il, en baisant la grosse main à mitaine noire qui se dérobait.

Bijou, confondue, esquissait une révérence qui faillit lui coûter cher sur le parquet glissant.

Il y eut un mouvement de curiosité. Des invités, interloqués, se regardaient en souriant.

— Quel est ce numéro ? s'informait le baron de Lourdel auprès du petit vicomte de Chauvigny.

— Sans doute quelque nouvelle excentricité de Maxwell, insinuait le jeune homme, rose et blond comme une poupée de porcelaine.

Quelques femmes dans un groupe, écarquillèrent les yeux. Les unes amusées, regardaient d'un air narquois ; les autres scandalisées tournaient le dos.

Louise et Chouchou servirent heureusement de correctif. Leur joliesse rendait ce contraste plus piquant. Et le gosse, entraînant Louise, dévisageait aussitôt en dansant des « types » qu'il lui semblait bien, pour la plupart, avoir connus un soir, n'importe où…

Quelques-uns plastronnaient dans un frac impeccable, et Chouchou, malgré lui, sous leur raideur et leur morgue guindée, les revoyait en caleçon, demi-nus, obèses, obscènes, lamentables.

Deux de ces messieurs louchaient à son endroit. Une vieille douairière, en robe pailletée, ruisselante de diamants, et dont le cou apoplectique suait un gros collier de perles, affalée dans son fauteuil, couvait le jeune couple sous un face-à-main permanent.

Àla longue, le gosse se sentit gêné. Ces yeux braqués sur eux lui brûlaient la peau, le déshabillait et lentement le caressaient comme s'il était nu.

Louise semblait ravie et dansait de bon cœur. Cette profusion de lumières, de fleurs et de joyaux, la nouveauté des hommes en habit de couleur, fracs rouges, verts ou violets, les toilettes des femmes, évocatrices des temps passés et de pays lointains, fabuleux, ignorés, insoupçonnés d'elle, tout ce luxe et cette richesse lui tournait la tête comme une toupie.

Fox-trotts, tangos et shimmies, one-step, yale et charleston, se succédaient sans répit. Les musiciens se trémoussaient sur l'estrade, au fond de l'atelier, avec une fébrilité de singes.

Au milieu, un nègre gigantesque, aux lèvres vermillonnées sur un clavier d'ivoire, tenait la batterie et se démenait en diable, dans un vacarme de dancing.

De nouveaux groupes entrèrent en chahutant. Les invités arrivaient maintenant par gros tas et les costumes les plus pittoresques éclataient d'imprévu dans un bariolé chatoiement. On remarquait entre autres tout un essaim de Pierrots, de Colombines et de gentils Arlequins, travestis et fardés par Maxwell lui-même — c'étaient les petites connaissances de Pigalle et d'ailleurs. Tout ce jeune monde sautillant et joyeux entoura bientôt Bijou qui, lasse d'arpenter le parquet perfide de salle en salle, se réfugiait au jardin sous la tonnelle, où un véritable barman préparait à tout venant des cocktails derrière le zinc.

Perchée sur un haut tabouret, elle reconnut tout de suite Jack, ancien garçon du Rat-Mort qui avait travaillé au Pigall's-Folies et autres lieux. Elle entamait avec lui une conversation animée, égayée de rasades copieuses, tandis que ses grosses jambes tourellées balançaient en cadence leurs bases éléphantines.

Dans la salle à côté, parmi les nombreux retardataires, Chouchou aperçut tout à coup son ami Pépère. Il lâcha Louise au bras d'un grenadier de la Garde et courut à lui.

Surpris de le revoir, l'écrivain, portant très simplement l'habit fleuri d'un camélia, saluait beaucoup de monde et répondait au classique « cher maître » par un sourire aimable.

Le gosse avait relevé le masque pour se faire reconnaître.

— Baisse ton loup, lui dit Pépère, on gagne toujours à ne jamais se montrer tout entier.

Ils se perdirent dans la foule. Les trois salons du rez-de-chaussée et le vaste atelier du peintre regorgeaient. L'assistance était au complet. Un mélange bizarre, hétéroclite et disparate de gens de « la haute », d'hommes politiques, d'artistes, de financiers et du demi-monde des deux sexes.

Des comédiens, des auteurs, des comédiennes célèbres, des danseuses, des étoiles, des grandes vedettes qui sortaient à peine de scène, les yeux encore charbonnés de rimmel, côtoyaient de vrais mondains, quelques snobs millionnaires, des avocats ou des clubmen. Des hommes graves, assis aux tables de jeu, faisaient un bridge.

Mais les portes vitrées de la salle à manger restaient closes. Elles ne devaient s'ouvrir qu'après minuit, pour le souper, ainsi que Maxwell l'avait dit à Chouchou.

Dans l'atelier du peintre, les toiles tapissaient les murs, harmonieusement disposées du haut en bas de la cimaise. Et, bien en évidence, l'Éros, pour lequel p'tit Pierre languit si longtemps, s'imposait de suite aux yeux des connaisseurs comme une des œuvres les plus parfaites du maître.

Le sujet en était simple : un bel éphèbe malicieux essuie entre deux doigts une flèche toute dégouttante encore de sang vermeil, avant de la remettre dans son carquois.

D'un air important, un vieux monsieur l'examinait attentivement, confiait gravement à une dame très mûre, en cheveux

mauves et robe noire :

— C'est curieux, nous sortons décidément du cubisme, chère amie, c'est une renaissance.

— Que dit-il ? demanda Chouchou à l'écrivain en passant près d'eux.

— Des sottises, mon enfant. C'est un critique d'art réputé.

Le gosse ne chercha pas à comprendre. Bijou le préoccupait davantage. « Où peut-elle être passée », songeait-il pour l'instant.

Soudain, un gong retentissait, un carillon de cloches joyeuses. Un haut-parleur, invisible, lançait à toute volée le « Christ est ressuscité », de Berlioz, qu'une masse chorale chantait à l'autre bout de Paris.

Les portes de la salle à manger s'ouvrirent alors à deux battants.

Deux lustres, aux pendeloques de cristal, éblouissants, étincelaient de mille feux.

Et là-bas, tout au fond, par la porte du balcon, quelques marches de marbre, arrondies en perron, descendaient de l'autre côté du jardin. On y voyait, au bout, un petit moulin en papier rouge huilé, qui tournait, tournait drôlement, ses ailes lumineuses.

Dans une pièce d'eau centrale nageaient des poissons Chinois, étranges, polychromes, et des ampoules électriques, dissimulées tout autour, éclairaient par instants, sur un fond de miroir, leur voyage chimérique.

Les pierrots noirs et blancs, tout le menu fretin de Pigalle recruté par les soins de Maxwell, s'ébattaient bruyamment sur l'herbe rase des pelouses et faisaient dans leurs jeux crisser le sable des allées.

Bijou ne paraissait toujours pas. Chouchou commençait à s'inquiéter. Lorsque, tout à coup, il se fit un remue-ménage. Tout le monde se précipitait dans la salle à manger. C'était le signal du souper.

— Si nous faisions comme eux, dit l'écrivain.

Mais l'enfant avait honte de manger en public, assis à une petite table, en si fine compagnie. De toucher à des mets qu'il n'avait encore jamais vus et dont il ne saurait probablement point se servir.

Non pas, certes, qu'il fût habitué à manger avec les doigts !

Mais, vraiment, assurait-il, cette argenterie compliquée et variée l'impressionnait beaucoup. Et puis, toute cette verrerie aérienne, ces coupes, ces calices d'un mince cristal transparent auxquels le moindre frôlement arrachait une plainte musicale étaient tout autre chose que les bocks et les gobelets grossiers des bistrots.

Il préférait donc rester seul et se contenter des morceaux que son ami voudrait bien lui passer.

— Ôtez votre masque, maintenant, rétorquait l'écrivain. Quand on est beau comme vous l'êtes ce soir, Pierre, on a décidément droit au respect et à l'admiration de tous ces imbéciles.

— Venez avec moi.

Il le démasqua de force, l'obligeait à le suivre.

La vieille baronne de Candoll qui n'attendait qu'une occasion, profita de celle-ci pour prier le « cher maître et son mignon » à sa table. Aussitôt, elle trouva « le gosse » tout à fait « délicieux ».

Lui se sentait rougir. Des tas de gens le dévisageaient. On venait de reconnaître enfin le bel Éros de Maxwell ! Et ils se retournaient pour le voir.

Des face-à-mains se braquaient avec impertinence dans leur direction et plus d'un murmure flatteur parvint à ses oreilles.

— Il est bien beau, chuchotait la vieille baronne au romancier.

— N'est-ce pas, chère amie, répondait l'écrivain d'un air détaché.

— Mais je ne vois plus Maxwell, pour le féliciter de son « choix », dit-elle ironique.

Justement, le maître venait à passer, s'occupant avec sollicitude et correction de tous ses invités, svelte, élégant, le sourire glacial.

La vieille dame se pencha de nouveau.

— Quelle est cette créature qui l'accompagne ? demandait-elle, désignant un jeune homme brun, tout reluisant de fixine, bien pris dans un frac de bonne coupe.

— C'est un chasseur.

— D'Afrique ? s'informait la brave dame.

— Non, de Montmartre, rectifia l'écrivain.

Chouchou regarda ce rival et tressaillit : « J'suis vert », se dit-il, en perdant le peu d'assurance que quelques coupes de champagne venaient de lui donner. Un brouhaha interrompit la baronne qui, déjà, l'interrogeait sur sa famille :

— Ainsi, vous avez été élevé à Saint-Germain, mon cher petit ?

Àcalifourchon sur un ânon des Tuileries, Bijou fit soudain son apparition au bas du perron, dans le jardin. Un pierrot bénévole traînait la bête par son licol, tandis qu'un long éclat de rire et des applaudissements saluaient cette surprise.

Juchée sur sa monture, la matrone, fort excitée, de ses mains boudinées puisait des fleurs et des œufs de Pâques dans une grande corbeille, qu'elle lançait ensuite aux convives d'un air de gaillardise. L'ancienne fille de joie s'était subitement réveillée. Elle revivait à cette heure tout son passé, se revoyait dansant la gigue et le cancan à Bullier, au Moulin-Rouge, à Tabarin, à Bataclan, dans un envol de pantalons à dentelles, de fanfreluches et de falbalas.

Elle n'attendait même pas que le jazz cessât pour évoquer son « vieux Montmartre ». Quand la corbeille fut vide, œufs et fleurs saisis au vol par des mains tendues, ses vieilles jambes tourellées s'enhardirent toutes seules, la soulevèrent tout entière pour cette fameuse « chaloupée » qui faisait jadis son triomphe — la gloire de Bijou ! Alors le jazz se tut. Le pianiste improvisant, vint seul à la rescousse de l'énorme danseuse qu'un jeune apache, sorti des rangs, saisissait aussitôt par la taille.

Lui, souple et maigre ; elle, grotesque et décrépite. Couple curieux et fantasque : le passé s'agrippant au présent.

Des dîneurs s'étaient levés, faisaient cercle autour d'eux. Ils dansaient sur le perron et, par la large baie ouverte, tout le fond du jardin prenait ainsi les proportions d'un décor. L'illusion était complète. Les plus vieux se souvenaient d'elle dans son beau temps, évoquaient entre eux des anecdotes. Eh oui, Bijou avait eu son heure de célébrité. Un Vieil homme d'état ne l'avait-il pas aimée ? Quelques-uns l'assuraient de bonne foi.

Mais d'autres ne semblaient avoir d'yeux que pour son « gigolo », en qui Pierre reconnut sans peine, sous le déguisement, un apprenti boucher de la rue des Martyrs.

Le romancier, narquois, toujours à l'affût, scrutait Pierre à la dérobée.

On eût dit qu'il lisait au fur et à mesure ses moindres impressions.

Non content de les deviner, il s'amusait même à les stimuler. Très mondain, aristocrate né, il essayait de l'intéresser à ses propres réflexions.

— Comme la belle madame d'Avranches était pâle ce soir… Le marquis de Soubyse venait sans doute de la délaisser pour cette jeune Américaine qui flirtait avec lui, costumée en gitane, une rose rouge sur l'oreille. Le petit Nélusko faisait sa cour à la belle Claude, la grande comédienne, l'amie de Maxwell. C'est le prince roumain, ce long malgré, là-bas, qui devait s'embêter. La liaison des deux hommes était connue de tout Paris. Ils ne craignaient d'ailleurs pas de s'afficher dans le monde et n'y allaient jamais l'un sans l'autre…

L'écrivain goûtait un malin plaisir à étaler ainsi cyniquement aux yeux du jeune homme les tares et les turpitudes de ce grand monde qui l'éblouissait tant.

Il le croyait du moins. Car Chouchou songeait plutôt à la chair appétissante de cette belle Claude qui, la première, lui avait révélé l'amour…

Et Claude passa bientôt près d'eux, au bras de son brillant cavalier, sans même daigner jeter les yeux sur lui.

Il en fut mortifié et chercha Louise. La « môme » n'avait pas l'air de s'ennuyer non plus. Elle ne cessait de danser depuis le début de la soirée, avec un tas de gens qui ne savaient pas qui elle était. Chouchou voulut la rejoindre, mais son Mentor le retint.

— Ne reconnaissait-il pas cet homme ?

Mais oui, certainement, p'tit Pierre le reconnaissait bien, pour l'avoir mainte fois aperçu dans le Bois, la nuit, avec les autres…

— Eh bien, c'est lui, disait le romancier, qui est le roi des pédérastes, c'est-à-dire « la reine des reines », comme il le déclare lui-même. Imagine-toi, mignon, qu'il possède un calepin sur lequel il inscrit au jour le jour le nom, l'adresse et la mensuration exacte de ses nouveaux amants. Il va fort, hein ? Mais c'est un grand artiste !

Le gosse souriait sans répondre. Toujours les mêmes, songeait-il. Ici, comme au Bois, comme partout, ça ne pense qu'à « ça ». Que diable ont-ils donc dans la peau ?

La voix de Maxwell cria :

— Le concert va commencer. Rassemblez-vous.

On se tassa comme on put dans l'atelier et le grand salon dont les portes communiquaient.

Au fond de l'atelier, un velum de velours noir s'écartait déjà sur l'estrade qui supportait le piano. Un homme gravit les deux marches, au milieu d'une ovation générale, « Pas d'erreur, songeait Chouchou, c'est bien lui. » C'était le gros monsieur que son cavalier venait de lui désigner tout à l'heure.

Ah çà ! mais ils « en étaient » donc tous ? L'assistance ne lui sembla plus qu'une vaste confrérie, une franc-maçonnerie puissante, aux ramifications innombrables.

L'homme replet et dodu s'assit. Le jazz s'était tu et les musiciens se mêlaient aux auditeurs. Un lourd silence plana.

— Chopin, Chopin, clamait-on.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea le gosse.

— C'est le nom du compositeur, lui expliquait à voix basse l'inséparable.

« Chopin, Chopin, se répétait Chouchou machinalement, j'connais ça… Nous disons bien, faire un chopin… »

Les lustres s'éteignirent. Les lumières du jardin brillaient seules, éclairant la salle d'une lueur indécise.

Alors, dans la nuit, les premières notes d'un nocturne s'égrenèrent, larmes cristallines, sous les doigts de l'artiste. Un monde inconnu de Chouchou naissait par enchantement.

« Chopin, Chopin », ce mot, quelle transfiguration, graduellement, le transformait en lui, à ses yeux et ses oreilles, le rendait

magique, jusqu'à le graver bientôt dans son âme, profondément ?

Des têtes s'inclinaient, des yeux se fermaient, pleins de rêve…

Les morceaux se succédaient maintenant dans un recueillement religieux, comme les offices d'une messe. Et par la toute-puissance de son art, l'homme assis au piano se transfigurait aussi.

L'enfant de joie ne se souvenait plus de l'avoir vu mainte fois, obscène et débraillé, se vautrer avec les « autres » dans les orgies du bois de Boulogne.

Il était grand, il était pur, il était beau ! Quand il se leva dans un accord triomphal, il parut à Chouchou auréolé d'un nimbe, comme un visage glorieux…

Ses yeux étaient noyés de larmes, sans qu'il pût dire pourquoi. Les rythmes qu'il venait d'entendre lui remplissaient l'âme d'un bouillonnement confus où les voix de la nuit et le chant des oiseaux se confondaient aux accents d'une marche funèbre (qui d'ailleurs éveillait en lui de vagues souvenirs d'enterrements militaires), aux sonneries des clairons, au fracas des chevaux dans une charge du quatorze juillet.

Il semblait que son cœur battît à l'unisson de ces vagues sonores qui venaient à peine de mourir. Et c'était cet homme, jadis si méprisé de lui, qui le plongeait dans une telle extase ?

Cette grande pitié, cette douceur infinie, après la tempête qui faisait vibrer l'instrument comme un orgue d'église, il devait tout au même homme qui l'avait jadis à jamais dégoûté ?

Était-il donc possible d'être tout ensemble si grand et si abject…

Chouchou regardait d'un œil morne et bête toutes ces femmes élégantes, à demi pâmées, tous ces hommes puissants, se presser, troupeau bêlant, autour du virtuose, le féliciter d'une voix émue, serrer ces mains qui lui semblaient encore toutes ruisselantes d'harmonies et le désir lui vint, impérieux, d'aller le remercier aussi.

Mais il n'osait pas… Que pouvait-il dire à l'homme qui, sans doute, à cette heure, n'était plus qu'un dieu ?

Ce ne fut que plus tard, au jardin, qu'il eut l'audace de s'approcher, de lui dire en baissant les yeux :

— Merci, m'sieur Chopin… C'était bien beau.

— Ah ! c'est toi, Chouchou, dit l'artiste en souriant de ses lèvres plates et fardées, Chouchou de Pigalle ? Je te connais. Mais tu sais, entre nous, mon mignon, je ne m'appelle pas Chopin.

P'tit Pierre, surpris, bégaya :

— Pardon, m'sieur, j'croyais, on m'avait dit…

Il se déroba. Comment, ce n'était donc pas lui, Chopin ?

Déjà l'homme lui sembla moins beau, moins grand — le satyre du Bois reparaissait.

Il songea confus :

— C'est dommage…

⁂

Fatigué, le gosse se mit à la recherche de Louise et ne la trouva point.

Par contre, il aperçut Bijou criant et gesticulant au fond du jardin, indignée, jurant ses grands dieux que quelqu'un avait osé, disait-elle, lui pincer les fesses.

— Crois-tu, hein, le salaud, avoir touché mon vieux der ! Quelle privauté !

Chouchou essayait en vain de la calmer. La matrone, complètement ivre, persista dans ses accusations, alla jusqu'à se mettre en colère.

Cette main sacrilège l'avait tirée du rêve où elle se trouvait, elle aussi, plongée en écoutant la musique, toute seule, appuyée à la balustrade du perron. Une figure jadis aimée, l'ami tombé à la guerre, refluait du passé, se détachant quelques instants, estompée de brouillard. La « marche funèbre », évocatrice, pour Chouchou, d'enterrements militaires suivis en bande de gamins, remua longtemps en elle on ne sait quels troubles souvenirs de piste (n'avait-elle, entre autres, été dans sa folle jeunesse écuyère de cirque ?).

Elle cuvait son vin tout à son aise, paissant dans le vague, lorsqu'une main anonyme vint rompre le charme. La réaction fut si brusque qu'elle se traduisait maintenant par ce flot d'injures que P'tit Pierre avait du mal à réprimer.

Elle en voulait à tout le monde et prenait à partie l'assistance déjà très clairsemée, le poing brandi convulsivement.

— C'est vous, les rupins, qui pourrissez les pauvres, hurla-t-elle. Tas de…

Le jazz couvrit sa voix rauque. Ce fut le signal : les salons se vidèrent en quelques minutes. On se précipitait au vestiaire. Des femmes, ahuries, protestaient :

— C'est dégoûtant, quelle ordure !

D'aucunes remercièrent au contraire le peintre de cet impromptu. Un feu d'artifice fut tiré, pour finir, dans le jardin où montaient enfin les premières lueurs de l'aube.

Tout au fond, le petit moulin rouge achevait de se consumer lentement, tombait en cendres.

Chouchou vit Louise qui pleurait…

— Partons, dit-elle, partons.

Mais toutes les issues étaient fermées. Il ne restait plus que les « intimes », des gigolos et quelques amies du peintre. Le gosse devina ce qui allait se passer.

Vautrée sur un sopha, Bijou récupérait déjà sa bonne humeur.

— Viens, susurrait-elle au petit Nélusko.

Il se prêta de bonne grâce. Et les autres regardaient avec des yeux fous, sans bouger, tandis que la belle Claude attirait Pierre.

— Que voulez-vous, madame ? dit-il en s'esquivant.

Enfin, les pierrots se démasquèrent sur un signe de Maxwell. Ils avaient, par son ordre, gardé l'incognito jusqu'au bout. Seul, l'un d'eux, plus capricieux, prétendit conserver son loup de velours.

Chouchou ne le connaissait pas. La plupart achevèrent de se griser en vidant le champagne qui restait dans les coupes.

Les plus ivres se dévêtirent, s'offrirent sans marchander.

Deux filles s'embrassaient à pleines lèvres. Le peintre et son joli « chasseur » disparurent à l'étage supérieur.

Profitant du désarroi, le pierrot toujours masqué tendit à Chouchou quelque chose, d'une main négligente. Il vit le geste, comprit et s'en saisit sans rien dire. Complaisamment, le pierrot mystérieux allait de l'un à l'autre.

Sur les sophas, dans les fauteuils, ils furent plusieurs à humer la drogue malfaisante ou à la porter à la bouche, d'un mouvement rapide. Peu à peu, cette fée les apaisa, finit par les détendre.

Sur le perron, tournant le dos à l'orgie, le gosse et son mentor se rejoignirent. Ils contemplaient le jardin mouillé, plein d'aurore, où la belle Claude promenait Louise.

Le poète fumait en silence, les yeux ailleurs…

Chouchou percevait de nouveau, jusqu'à l'angoisse, l'inexprimable murmure.

Longtemps après, en y songeant, il croyait entendre encore les cloches de ce dimanche de Pâques qui traversaient le ciel splendide et rajeuni.

⁂

Chouchou dormait à poings fermés, lorsqu'on frappa violemment à sa porte. Il se trouvait nez à nez avec deux inspecteurs de la Sûreté.

— Qui demandez-vous ? dit-il, la bouche pâteuse.

— Pierre Durand, répondait celui que Chouchou reconnut aussitôt pour l'avoir accompagné la première fois rue Au Pain.

— C'est moi, entrez.

— Je sais, fit l'homme, sommes-nous pas de vieilles connaissances ? Seulement, tu as grandi, petit. Dame, et ton casier judiciaire aussi. Montre-nous tes papiers.

Le gosse fouilla la poche d'un vieux veston et tendit son fameux passeport.

— Il est faux, tu le sais bien. T'auras à répondre en outre d'un vol de deux mille francs commis au préjudice de tes parents à Saint-Germain. Nie donc pas, c'est inutile.

— C'est pas vrai, qui vous l'a dit, c'est Julot ? Eh bien, c'est une lope, cria Pierre effrontément.

— Ça va, ricanait l'autre qui, rapidement, avisa sur la chaise son déguisement de la veille, mais quel usage fais-tu de ça ? dit-il en brandissant d'un air de menace des petits sachets blancs. Vaut mieux te taire, hein ? P'tit vaurien. Nous disons donc : faux papiers, vol et trafic de stupéfiants, par-dessus le marché.

— Allez, ouste ! Habille-toi et suis-nous, ordonnait le second. Cette fois-ci, il n'y couperait plus, le sale môme : il était bon comme la romaine !

Chouchou, la tête bourdonnante, regardait maintenant sans trop comprendre les petits paquets qu'une main criminelle avait, sans doute, subrepticement, quelques heures auparavant, glissés dans sa poche. Il se souvint vaguement d'un masque noir, se rap-

pelait aussi deux visages aimés, revit celui de sa maman, parmi des mâts et des navires qui semblaient fuir, comme en rêve sur une mer lointaine, et sentit enfin l'inanité de tout…

Machinalement, il enfilait ses vêtements, sans même se donner la peine de boutonner sa braguette. Il jetait un dernier regard sur ce lit défait et taché où tant de mâles s'étaient partagé son corps, puis suivit les deux hommes en silence.

Dans l'escalier, une forte odeur de choux-fleur les prit au nez et Mélie, la nouvelle petite locataire du troisième, qui remontait chez elle, leur dit au passage en riant :

— Ça schlingue la merde.

Sous le portrait des maréchaux, M. Biche, dans sa loge, fumait toujours sa pipe et lisait le journal. Maxwell avait payé, peu importait le reste.

Là-haut, on entendit Bijou, qui, n'ayant pas fini de cuver son vin, chantait à tue-tête, d'une voix cassée :

L'amour est menteur,
Garde ton cœur…

## SECONDE PARTIE · VI

Leur chambre était coquette.

Un pot de capucines fleurissait la croisée près de laquelle Louise cousait la plus grande partie de la journée.

Ils s'étaient mis en ménage, dans « leurs bois », et l'avaient meublée comme ils pouvaient, c'est-à-dire de peu de choses.

Ces meubles de pauvres, dirait-on pas qu'ils ont une âme. Ceux qui vivent seuls, dans leur intimité, finissent toujours par le croire.

Il y a la table, où l'on mange et l'on travaille, il y a la chaise où l'on attend, il y a le lit où l'on dort, où l'on s'aime, où l'on meurt. Il y a la lampe…

Luc ne rentrait que le soir, son travail terminé. Il montait alors les marches du Sacré-Cœur, aspirait à la paix de là-haut, gravissait la colline qui s'érige au milieu des hommes comme une citadelle capable de défendre encore le bonheur des siens.

Louise, de leur fenêtre, le voyait venir d'un pas pesant au fond du crépuscule, calme et sûr de lui, plein de confiance, de force et de santé.

Elle attendait cette heure comme une récompense. Car les journées, parfois, lui semblaient dures et longues de rester seule à la maison.

Luc essayait de lui refaire une vie. Elle s'accrochait à lui, de toute son énergie. Leur rencontre fut si simple. Julot dit un jour :

— Connaissez-vous pas ? C'est le grand Luc.

Ils s'étaient vus chez un patron où Julot s'embauchait à l'occasion comme manœuvre, lorsque, faute d'expédients, il se trouvait bel et bien obligé de bricoler de ses dix doigts.

Pourtant les deux garçons ne devaient se fréquenter que rarement.

Luc n'était pas de son bord. Ce rude gars, bien râblé, d'une chair ferme et robuste, tout en muscles, vierge encore à vingt ans, n'était point d'un naturel facile.

Il ne s'était, jusqu'ici, lié avec personne. On ne lui connaissait pas d'amis. Et les copains d'atelier plaisantaient volontiers sur son compte. Ils le jalousaient aussi à cause de son habileté, de son intelligence au travail.

Entre eux, pour s'en moquer, ils l'appelaient « l'assisté ».

Eh bien ! oui : Luc n'était qu'un enfant trouvé, un pupille de l'Assistance Publique ! Il n'en parlait jamais, mais ne s'en défendait pas au besoin.

Certes, les caresses d'une mère, il les avait ignorées, des joies de la famille sevré depuis toujours et son nom même, Luc Dancourt, n'était qu'un nom d'emprunt, un nom de rue…

Qu'importe, il ne blaguait pas, ce Luc ! On le respectait, parce qu'on le craignait et qu'il était fort — mais on l'estimait au fond, parce qu'il était juste.

Il devina tout de suite en Louise un être souffrant, une âme tendre, et se prit à l'aimer.

Le lendemain, ils se revirent, puis tous les jours. Au sortir de l'atelier, Luc allait chez Louise. Elle était assise dans sa chambre, en train de coudre.

Dès cette époque, elle vit Chouchou beaucoup moins.

Pour commencer, le sachant malade et sensible, elle ne lui refusa ni ses soins ni sa présence auprès de lui. Lorsqu'il se porta

mieux, elle suspendit peu à peu ses visites au Poiss' d'Or, voilà tout.

Elle s'était entièrement confiée à Luc et sollicitait de lui affection, aide, appui. Fallait-il rompre, rejeter sans pitié, sans remords, ce pauvre petit miné par un mal incurable, un dévoyé par-dessus le marché, un malheureux presque irresponsable de ses actes ? Ou bien, convenait-il de biaiser sans brusquer les choses, jusqu'au moment fatal ? Luc le pensait ainsi. Louise fut de son avis.

— Il n'en reviendra pas, disait-elle.

Ce qu'elle ne lui dit point, se mentant à elle-même, ce fut son morbide amour qui, lui, ne voulait pas mourir.

Ce qu'elle taisait jalousement à Luc, en marge de sa tendresse, c'était la perverse passion dont elle brûlait encore pour cette poupée de chair. Elle feignit au contraire de s'en désintéresser.

En vérité, elle essayait simplement de s'en affranchir et se cramponnait à Luc comme à une planche de salut, consciente elle-même du danger.

Maintenant, le passé ne serait plus qu'un mauvais rêve : Chouchou n'était plus là ! Depuis le bal de Maxwell, comme le temps marchait vite… Que tout cela était loin.

Son ouvrage, parfois, lui glissait des mains. Louise penchait la tête et songeait à ce triste lendemain. Elle n'avait appris l'arrestation de Pierre que le lundi de Pâques. Marthe la guetta pour le lui dire. En annonçant la mauvaise nouvelle, la fille braquait sur Louise ses yeux haineux :

— C'est ben fait, dit-elle. Ce p'tit mec f'sait sa poire. Y voulait péter plus haut qu'son cul. Chouchou était pourri d'orgueil. D'ailleurs, toutes ces tapettes n'étaient que des dégoûtants qui leur gâchaient l'métier, spas ?

Louise haussa les épaules, en signe de compassion.

Et quand la Marthe fut partie : « Après tout, songeait-elle, cette fille est encore moins mauvaise que ses fameux camarades et ses semblables. Ce sont eux qui l'ont déchiré à belles dents, ce pauv' gosse… »

Leur perfidie, leur duplicité, leur mensonge, leur paresse, Louise les connaissait bien. Elle se surprit à les détester beaucoup moins pour leurs vices que pour leur vilenie, leur bassesse. Celle-ci ne s'était jamais moins clairement démentie que le jour de l'audience.

Ah ! toute la séquelle de jeunes hommes-femmes, minaudeurs et maquillés, à casquettes plates et voyantes, à pantalons bouffants et à vestons cintrés, quelle pitié !

Parmi eux, d'aucuns portaient encore des effets que Chouchou leur avait donnés ; c'étaient les plus malheureux — peut-être les meilleurs. Ceux-là voulaient parler, mais ils durent « la rentrer », retenir leur langue, rapport à Julot et, qui sait, peut-être au vieux Biche…

De quel ogre ou de quelle goule, étaient-ils donc les pourvoyeurs sinistres ? Les autres, les rupins de la Petite-Chaumière ou du Récamier, les jolies « snobinettes » du métier d'amour, qui prisaient jusque dans la rue, à la barbe des pisteurs, l'accablèrent comme ils purent.

Ils étaient là, répondant à l'appel, prêts à toute concession déloyale, toute louche complaisance, pour ne point se compromettre et tirer proprement leur épingle du jeu. Du témoignage de Maxwell, il ne pouvait être question. (Quelle Éminence grise se cachait encore derrière cet homme…)

Mais un jeune chasseur de la rue Pigalle s'acharna : Chouchou ne fréquentait les boîtes de nuit que pour vendre la « drogue » aux clients. C'était la Petite-Roquette. Le gosse fut condamné. Et tout cela dans l'atmosphère du huis-clos d'un tribunal d'enfants ; Louise attendait dehors, le jour du jugement…

Elle reverrait longtemps la figure ravagée du petit résigné que la maladie et la passion, la misère et les privations, éclairaient étrangement d'une lueur trouble.

Elle entendrait toujours sa voix tremblante lui dire en passant entre les gardes, d'un air mal assuré :

— Surtout frappe-toi pas, Louison…

D'autres gens étaient là, car on jugeait beaucoup d'enfants, attendant aussi la sortie des petits prévenus : des parents ou des « amis ». Parmi ceux-ci, Louise crut reconnaître quelques-uns. Des types qu'elle avait remarqués souvent à Montmartre et ailleurs, lorsqu'avec Chouchou elle se promenait dans Paris. « Toujours les mêmes, songeait-elle. Ceux qui les cueillent à leurs débuts les suivent encore des yeux sur le chemin de la prison. »

⁂

Elle essuya une larme, du bout de son mouchoir. Un aveugle jouait de l'accordéon place du Tertre, entouré des mioches de la Butte.

Louise se rappela celui qu'ils rencontrèrent un jour ensemble rue Lepic (c'était peut-être le même), et lui jeta deux sous. Elle alla tirer du fond d'un tiroir une mauvaise photo qu'il avait faite à la foire des Batignolles. Il portait son petit béret basque qui le rendait si joli et qu'elle aimait tant…

Non, Luc ne serait jamais rien de pareil. Il avait beau la défendre contre elle-même et ses instincts, contre une rechute possible, il n'empêcherait jamais qu'avant de devenir la « maîtresse » elle n'eût été « l'amant » !

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de notre chair…

Mais le retour de Luc la rassurait bientôt. Comme tous les soirs, depuis des mois que ça durait, elle le vit revenir de ce même pas ferme et pesant, elle sentit battre sous son chandail ce cœur tendre et fruste.

C'était ça, l'amour normal et sain qu'elle s'efforçait de partager. C'était tout ce qu'il lui fût permis d'aimer, ce grand Luc — « son homme… »

Comme tous les soirs aussi elle prépara la soupe sur leur petit réchaud à gaz. Comme tous les soirs, ils s'assirent à la même place, l'un en face de l'autre, firent les mêmes gestes, répétèrent les mêmes choses. Luc la regardait de ce même regard indéfinissable qui se prolongeait profondément en elle, comme une sonde.

Il lui contait les menus faits de la journée d'une voix calme et grave. Elle l'écoutait parler. Cette voix familière la réconfortait, berçait ses souvenirs.

Il ne disait que des paroles très simples.

« Le patron était de mauvaise humeur aujourd'hui. » Ou bien : « La soupe est meilleure qu'hier. Veux-tu que nous allions faire un tour sur la Butte après dîner ? »

Car Louise ne sortait que pour aller aux provisions. Il lui défendait toute course inutile hors du logis. Elle se pliait, obéissante, à ces exigences, ayant besoin de se sentir protégée. Son cœur à peine convalescent lui faisait peur. La pauvre fille s'alanguissait au bras de Luc, comme une malade qui s'abandonne au guérisseur. Il semblait qu'elle soulageât ainsi sa chair souffrante et tiède encore du péché.

⁂

Ce Luc était un croyant.

Tout enfant, il allait au catéchisme. Les bonnes sœurs l'aimaient et s'occupèrent de sa première communion. Plus tard, il gardait cet élan mystique, cette flamme intérieure, la joie de son cœur. Maintenant, il faisait partie des Veilleurs du Sacré-Cœur et passait parfois la nuit entière avec les autres, au pied du Saint-Sacrement.

Les nuits de ferveur et de piété, perdu dans la nef immense, parmi la foule des fidèles en prière, sous la lumière raréfiée des ampoules, l'ardent buisson des cires le ravissaient infiniment.

Un caprice d'encens volait dans l'air et le grisait. Le murmure des litanies montait et fléchissait comme une vague confuse.

Et Luc priait pour l'âme de Louise, conquise de haute lutte. Il priait aussi pour « celle » qui lui avait donné le jour et qui l'avait abandonné. Les yeux fermés, il s'appliqua de bonne heure à reconstruire, à retrouver trait par trait le cher visage inconnu…

D'avoir longtemps médité sur sa faute, son cœur se remplit de pitié, de miséricorde et de pardon. À la révolte des premiers scrupules, succédait à présent cette douce sérénité, cette paix de l'âme à la faveur de laquelle il évoquait sa mère avec indulgence.

Coupable ? Qu'en savait-il… Qui pouvait dire au prix de quels tourments la malheureuse ne dut-elle consentir au suprême sacrifice. N'était-ce pas elle, plutôt, la victime. Aurait-elle fait en silence le sacrifice de sa propre vie pour mieux assurer la sienne, ou bien vivait-elle encore…

Àtoutes ces questions, sa conscience répondait par un : peut-être. Mais depuis longtemps Luc avait pris le parti de ne plus penser à sa mère que comme à une sainte. Son cœur filial ne le trompait point : sa mère avait souffert, elle s'était immolée par abnégation, ce n'était pas une criminelle !

Une seule chose importait désormais : son innocence.

Ah ! cette conviction, il devait lui-même l'acquérir au prix de quels efforts. Le doute le tortura si longtemps, qu'il en gardait encore au cœur l'horrible stigmate. Enfin, il eut la foi. Il crut en sa mère, comme il croyait en Dieu !

C'était sans doute un effet de la grâce, et non des moindres, que ce calme et cette conviction.

Le vrai pardon lui vint naturellement aux lèvres avec les premiers mots d'amour qu'il dit à Louise. Le plus cher souci, le plus doux soin de l'amour, n'est-il point de pardonner… Parce qu'il aimait vraiment une femme, Luc absolvait en lui-même. Et de ce pardon naquit la certitude et ce réveil d'un sentiment filial qu'il cultivait avec piété. Mais en silence, il s'efforce, ce grand Luc, à

reconstruire et à retrouver le visage de l'inconnue. Après le pardon, il veut la connaître, la toucher et la voir. Il matérialise son rêve… Et voici qu'un jour, à l'aube, après toute une nuit de prière, d'angoisse et d'exaltation, il a pour récompense la très nette vision de l'image maternelle.

Comme il fixait de préférence le visage glorieux des jeunes saintes (sa mère, il ne pouvait la concevoir autrement que jeune et belle et se voulait lui-même un fruit de l'amour), il crut la voir se détacher d'un vitrail et traverser la nef dans un nimbe doré.

Il la regarda longtemps, longtemps, finit par s'assoupir contre un pilier, en murmurant : maman…

⁂

C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Louise. Luc songea qu'elle ressemblait un peu à la sainte du vitrail, sa mère, et se sentit attiré irrésistiblement vers la jeune fille. Cette analogie mystique le troublait.

Au début, son amour ne fut qu'un sentiment pieux et candide. Mais Louise était jolie et Luc avait vingt ans.

Honnête et fort, il résista longtemps. Elle préféra tout lui dire, en déguisant l'essentiel. Alors, il n'eut plus qu'un vœu : le salut de la pauvre fille. Il pensait qu'en la rachetant, la ramenant au bien, il réhabilitait sa mère…

Louise l'aimait-elle ?

Elle se le demandait, dut se convaincre bientôt que non, mais le sentant supérieur et plus fort, elle finit par le subir.

Quelque temps avant le bal de Maxwell, Luc eut beau jeu : Louise fut sa chose. Un soir, il lui dit :

— Louise, voudriez-vous ? et lui passait une bague au doigt.

Le dénouement rapide de Chouchou, sa condamnation, brusqua leur vie. Louise était sincèrement prostrée…

Ils décidèrent de se réfugier sur la Butte. La jeune fille pensait que Luc se déciderait un jour ou l'autre à parler mariage, à se déclarer.

Surprise de son silence, elle dit pendant leur aménagement :

— Faut peut-être, Luc, que j'm'occupe de mon certificat de naissance, spas ?…

— Pourquoi faire ?

— Mais pour nous marier, j'pense.

— On a bien l'temps, répondit-il.

Le jour même, un dimanche, ils entraient au Sacré-Cœur.

L'air y était encore tout remué de la tempête des orgues. Dans le brasillement des cierges, des vieillards agenouillés, des femmes en prière, se prosternaient.

Et Luc pensait tout bas les mots qu'il n'osait dire : « Mon Dieu, Vous êtes tout amour. Ceux-là sont lâches qui ont peur de Vous ! »

Louise admirait en silence tant de ferveur. Quoique orpheline, elle non plus n'avait manqué de religion. Sortie à quinze ans du dispensaire d'où la retira trop tôt la courte sollicitude d'un oncle

qu'elle vit à peine une fois dans sa vie, Louise retrouva les bases d'une hérédité solide. Honnête petite bourgeoise, elle disposait sans le savoir de ressources morales accumulées.

Elle crut en Dieu, parce qu'il faut bien se confier à un vieil ami quand on est seule au monde.

Et puis un jour elle se donnait au premier venu, avec indifférence. Jusque-là, ses menstrues s'épanchaient comme un flux régulier. Mais elle eut tôt fait de se ressaisir après la faute. L'homme parti, elle se dégoûta vite du mâle et de l'amour.

Ses flancs étroits, sa poitrine effacée, ses bras musclés, sa lèvre duvetée, sa nuque virile et brune sous les cheveux coupés, dénotaient déjà certaines nuances masculines.

Plus tard, Chouchou devait seul l'aider à réaliser que sa nature était tout autre. La grâce fluette du garçon, sa joliesse et sa gracilité déterminèrent enfin ses véritables instincts et déclenchèrent son vrai désir…

Devant ce faible, elle se sentit forte ; devant ce passif, elle comprit obscurément l'ambiguïté de son propre sexe.

Son excès de santé la desservait. Une chaleur animale épanouit sa chair ardente.

Il se trouva qu'au fond d'elle-même des morts se réveillaient qu'elle ne soupçonnait pas. Dans ce corps de femme, un mâle ressuscitait !

Pourtant, grâce à sa maîtrise, elle lutta contre sa chair, essaya de se reprendre. La venue de Luc marqua pour elle cette nouvelle étape.

Fort et entêté, mâle complet et superbe, il ne tardait pas à la dominer. Et Louise put croire qu'elle avait enfin trouvé son maître. Elle se donna tout entière.

Pour la première fois, elle goûta le mâle, l'étreinte complète, la possession totale. « Ça y est, songeait-elle, je redeviens moi-même. » Louise se trompait. Elle n'était plus elle-même…

Cela ne dura pas. Le réveil fut terrible. Et la dissimulation commença.

Mais ses transes, ses feintes, Luc les ignorait. Assis maintenant côte à côte, un monde les sépare. Louise souffre, elle a honte, elle a peur, et ne sait pas prier.

Tandis que Luc se recueille, elle songe au passé et redoute l'avenir. Ces voix d'enfants, voix blanches et célestes, qui tombent de si haut comme des lis, lui rappelle celle, jadis familière, de p'tit Pierre. Elle se souvient aussi de maints détails racontés par lui au sujet des paroisses et des enfants de chœur. La débauche, la promiscuité de certaines maîtrises, Louise y pense en frissonnant !…

Ces voix pures, ô Seigneur, le sont-elles ? Ou bien l'offrande équivoque n'est plus qu'un sacrilège. La candeur des cires ardentes lui parut plus certaine, lorsqu'elle s'agenouilla pour recevoir l'hostie.

Leurs noces mystiques accomplies, ils sortirent, marchaient en se donnant le bras. Il la serra contre lui. Elle le craignait, comme on craint les forts, les justes qui crèvent de santé — et c'était mieux ainsi, car elle ne répondait point d'elle-même.

De quel bronze ou de quel marbre cet homme était-il fait ?

Il lui dit :

— Je t'aime, Louise. Nous serons heureux (comme si cela ne dépendait que de lui).

Et sa voix grave vibrait comme un instrument bien accordé.

Ce soir, ils s'assirent à la terrasse d'un restaurant. On leur servit d'une savoureuse langouste-mayonnaise. Ils burent dans le même verre d'un petit vin rosé qui leur moussait aux lèvres.

Joyeux, ils riaient d'un rien. Louise s'efforçait d'être heureuse. Des taxis arrivaient pleins d'étudiants et de lorettes. Toute une jeunesse exubérante et saine, dont le rire sonnait juste.

Mais plus tard, parut une bande « d'amis » que Louise reconnut. Elle se rappelait, à les voir, le nom de certains, les sobriquets mièvres des autres, comme des choses vénéneuses. Leur âme de mensonge, d'hypocrisie, de lâcheté, qui, dans ces yeux cruels et lascifs, flotte comme un nénuphar sur un étang bourbeux…

Ce long, maigre et sec, qui leur parlait à l'oreille, glissait de son côté des regards ironiques. Le Don Juan du Dédé-Bar, qui se flattait de les avoir tous.

En réalité, un homme-femme, ce Pépé, de la pire espèce ; le type le plus vil de l'homosexuel, une manière d'entremetteur, de proxénète, dont la chambre d'hôtel tenait lieu de repaire et de maison de rendez-vous.

Son propre trouble, ses aberrations, le souvenir du bal chez Maxwell, achevaient d'épouvanter Louise. « Pauvres de nous, songeait-elle. »

Ces petits messieurs, mal à l'aise dans ce milieu, au bout de peu de temps, se levèrent pour partir.

— Bon débarras, prononça Luc, provocant et sévère.

Eux minaudaient, en s'en allant, d'un air mignard :

— Oh ! ma chère… Adieu, chochotte !

Les gens renseignés détournaient la tête avec dégoût. Le timbre de ces voix hybrides est à lui seul une révélation. Des voix d'enfants qui ne peuvent plus grandir.

Àla nuit close, Luc entraînait Louise. Ils aimaient, le dimanche, prolonger leur promenade au delà du dîner.

Ils s'en allaient enlacés, par les quelques vieilles rues et les venelles où la pioche des démolisseurs n'a pas encore pénétré.

— Quand tout déménagerait, suggérait Luc, il restera toujours assez de terre pour dominer Paname.

Dans son idée, la Butte demeurait l'îlot, la roche, le manoir intangible. À ses pieds, Paris, le grand Paris, venait mourir chaque soir. Impuissant, il montait sans répit à l'assaut de la tour. Un cri monstre, une barbare clameur, s'échappait de son antre et des cercles de feu, par milliers, criblaient cette fourmilière humaine.

Puis, de tout cet océan traversé de passions, de crimes et d'immenses désirs qui fusent et brillent comme d'orageux éclairs, il ne reste plus, à l'aube, qu'une écume d'or à l'horizon…

Du haut des marches, Luc fixait la Ville d'un regard farouche. C'est là, parmi les lumières délirantes, dans l'une de ces rues de

joie, que celle qui le porta dans ses flancs l'avait un soir abandonné.

Où serait-il, sans les mains charitables d'un chiffonnier. Qu'était-elle devenue ? Qui sait, si quelque part, là-bas, dans ce Montmartre…

Il préféra n'y plus penser.

Ses yeux sévères fouillaient l'ombre ardente, complice de tant de maux.

— Viens, dit-il simplement à Louise, pour l'arracher à cette fascination.

Vaguement, Luc tremblait de la perdre.

Elle écoutait la sourde et lointaine rumeur qui montait jusqu'à eux. Les fumées que la Ville crachait encore aux nues, Louise les humait dans la brise, tel un encens. Toute la nostalgie de son modeste passé, ce grain de mil, tenait dans ce cadre magnifique.

Les forces malignes qui faillirent la perdre, comme elle les regrettait !

Tandis que, de plus en plus, s'épaississaient les ténèbres qui s'enflaient à leurs pieds en vagues tumultueuses, que Paris avec ses mâts de lumière, ses agrès innombrables, s'enfonçait lentement, comme une proue, dans la nuit…

Louise se serrait à Luc de plus près, prise de vertige.

— Viens, répéta-t-il, viens.

Mais l'attraction était si forte qu'ils se sentaient médusés.

Ils durent faire un effort pour échapper à l'emprise, s'agripper à leurs pas et fuir pour tout de bon la grande voix des sirènes qui battaient les remparts de la Cité charnelle.

## VII

— Pas d'erreur, c'est p'tit Pierre, s'écria la bistrote en posant sa bouteille.

— Mais oui, mère Moreau. Comment qu'ça va ?

— Oh, je n'te reconnaissais plus.

— Suis donc ben changé, hein ? C'est marrant.

— C'est p't'être point tant qu't'es changé, mais t'as grandi, fit-elle.

Chouchou devait paraître bien étrange, en effet, aux yeux de ceux qui avaient connu p'tit Pierre. Il s'était démesurément allongé, jusqu'à rendre son vieux costume trop court.

Sa taille se voûtait, ses épaules s'étriquaient et ses joues si pleines s'émaciaient à présent, ponctuées de deux petites lunes roses. Une toux sèche et saccadée lui coupait souvent la parole. Il tenait sa casquette à la main et la roulait comme autrefois. Ses cheveux repoussaient à peine sur sa tête rase et son front se barrait d'une ride précoce.

— Pour du nouveau, y a eu du nouveau, depuis tes histoires, mon pauv' gars, reprit la vieille.

— J'sais pouic, repartit Pierre. J'vois ben que les vieux ont déménagé. Y z'ont sans doute vendu l'fonds, pisque la boutique a changé d'nom.

— C'est-à-dire que Balard a vendu l'fonds, oui, cet homme, et avec un gros bénef encore pour sûr, bafouilla la mère Moreau. Mais quant au reste, dit-elle en hésitant, tu n'sais donc rien d'rien ?

— Ma foi non… dit Pierre.

La bistrote se taisait, remuait des bouteilles d'un air gêné.

— Ou plutôt j'crois bien que j'commence à comprendre, ajouta le jeune homme, en baissant le ton. Est-ce que des fois… cet' pauv' mère…

La Moreau se taisait toujours, droite et digne. Elle plongea des verres brusquement dans sa bassine, en toussotant, pour se donner une contenance.

Pierre s'approcha du comptoir et dit alors simplement :

— Depuis quand, madame…

— Ça f'ra six mois bientôt, mon Dieu ! Elle a eu les sangs tournés, cette pauv' dame… Ça s'comprend.

— Ah ! fit Pierre en pâlissant, six mois déjà…

Il s'affalait sur une chaise, la tête entre les mains.

La vieille remplit un verre de vin à plein bord.

— Bois un coup, ça t'remettra, mon gars, fit-elle, apitoyée. Prends courage, la vie n'est pas rose.

— Oh non, alors, murmurait-il.

Elle ouvrit un placard, en tirait un paquet bien ficelé qu'elle tendit au jeune homme.

— Tiens, ça c'est pour toi. Avant d'quitter l'fonds, le vieux m'la confié en disant com' ça :« Mère Moreau, vous qu'êtes une brav'-femme, vous le lui remettrez si jamais il r'venait, l'môme. »

Sans rien dire, Pierre prit le paquet.

— C'est pas tout, continuait la vieille avec un clignement d'yeux. Y m'a laissé encore ce billet d'cent francs, a dit com' ça qu'c'étaient les dernières volontés d'la défunte qu'on t'le remette à ta sortie. V'là donc tout ton héritage, prononça-t-elle solennellement, en le lui tendant.

— C'est pas d'refus, j'ai point mangé d'puis trois jours… Merci à vous, mère Moreau, d'm'avoir gardé ma fortune et vot' bon souvenir.

Des ouvriers entrèrent bruyamment. Pierre s'apprêtait à partir. La vieille le rappela :

— Balard m'a ben recommandé de t'faire signer c'papier, dit-elle encore ; rapport à la loi. C'est régulier.

— Si vous voulez, répondit Pierre en signant sans rien lire.

Sur le seuil du débit, il regardait maintenant longuement la boutique d'en face. Sa façade était toujours pareille, pourtant…

Seul le nom du pâtissier avait changé.

Comme il considérait ces choses d'un œil morne, il distingua dans un angle de gouttière un avis bordé de noir collé encore à

même le mur. Il traversa la chaussée. Au milieu du faire-part le nom de

FRANCINE BALARD

s'étalait en grosses lettres. Les noms des parents suivaient par ordre. Après celui de son beau-père, Pierre vit le sien…

Longtemps ses yeux demeurèrent fixés sur cette feuille jaunie qui faisait de lui un orphelin. Il était à jamais seul sur la terre.

Tout à coup, là, devant cette vitrine où il jouait enfant, plongeant ses regards à l'intérieur, il eut un brusque sursaut. Le souvenir de sa faute lui cingla l'esprit. Un remords tardif, mais terrible, l'envahit soudain. La voix familière se fit entendre.

Àtravers la vitre, il crut voir, comme jadis, la mère Francine assise à la caisse. Le tiroir était béant et sa main fouillait, fouillait rageusement, tandis qu'elle levait sur lui, bien en face, des yeux pleins de reproches…

Puis, sur la chaussée, comme il tournait la tête, il lui sembla qu'un corbillard de troisième classe s'ébranlait très lentement, avec quelques fleurs dessus, et que derrière marchaient Balard, tante Berthe et les cousines.

C'était maman qui s'en allait…

« Je l'ai tuée », songeait-il en partant comme un fou. Et tout en courant, il buvait ses larmes.

Avec son paquet, il traversa le parc et finit par s'asseoir sur un banc. De sa poche, il sortit un quignon de pain et se mit à le grignoter. Il tâtait le billet de cent francs et sa peine parut s'alléger.

Il mangerait le soir même à sa faim. Puis, il voulut défaire le baluchon. Ses doigts amaigris le déficelaient soigneusement, vérifiaient son contenu.

Du vieux linge, un chandail, quelques paires de chaussettes trop petites désormais, la photo de son père, son polo de potache, une mèche grisonnante des cheveux maternels dans du papier de soie.

En repliant le tout, il découvrit aussi dans une poche du chandail le petit livre que Roumir avait perdu : Pensées de Pascal.

« Ah, se dit-il, le voici… » Il se souvenait. Aussitôt il eut l'idée d'aller le porter à son possesseur. C'était pour lui l'occasion de revoir Roumir.

Que de choses évoquait ce nom, que de souvenirs se réveillaient à le prononcer ainsi, du bout des lèvres. Roumir…

Toute son enfance, si pure malgré tout, tenait, semblait-il, dans ces deux syllabes. Des parties ignorées, refoulées, de son être se mettaient à vibrer de nouveau. Des parcelles de son âme, restées vierges, immaculées, se sensibilisaient à l'évocation du bel adolescent qui le troublait naguère.

Cette pensée le fortifiait, le purifiait. Il se sentit soudain meilleur. Mais il mesurait d'autant plus sa déchéance et tout l'abîme qui le séparait du passé.

De tristes larmes lui obscurcirent cette claire matinée de printemps. Il sanglota quelques instants, la tête sur son baluchon. Et M. le curé Bourdin, qui passait par hasard, en lisant son bréviaire, ne sembla même pas reconnaître son ancien enfant de chœur…

Résolument, Pierre sécha ses yeux, mit en poche le petit livre et prit le chemin du Collège.

Mais que dirait-il à Roumir ? Voudrait-il seulement le revoir maintenant ? Sans doute, lui rendre un livre qui lui avait appartenu, était une bonne action. Pouvait-il cependant, lui, un petit vaurien, se permettre de le déranger pour si peu ?

Son cœur battait bien fort en entrant chez le portier.

— J'voudrais remettre ce p'tit bouquin à l'élève Roumir, c'est écrit dessus, dit-il. J'lai ramassé dans la forêt, il y a quelque temps déjà.

— Fallait le lui rapporter tout de suite, mon garçon, l'élève Roumir n'est plus là. Il a passé le bachot l'année dernière et mène actuellement la vie d'étudiant à Paris, répondit la concierge. Donnez-le moi, si vous voulez. M. le Proviseur se chargera de le lui faire parvenir.

Pierre hésitait :

— Pas la peine, dit-il enfin. Je le retrouverai ben moi-même un jour, p'têtre… J'vous r'mercie, madame.

Machinalement, il remit en poche l'opuscule et s'en alla.

Cette nouvelle le désemparait. Tout à l'heure encore, il voulait espérer que Roumir lui tendrait la main, lui dirait les paroles réconfortantes. Il avait pu croire qu'avec son aide il eût pris enfin une résolution suprême, devant la tombe de sa mère.

Mais c'était fini… Roumir n'était plus là. Que faire ?

Il lui restait bien la visite chez tante Berthe à risquer. Quoique cela ne lui sourît guère, il s'y décida.

Peut-être lui serait-elle de quelque secours. Un impérieux besoin le poussait en outre à revoir les visages de jadis.

Tante Berthe habitait à Chatou un petit pavillon, en bordure de la Seine. Pierre se rappelait ses jeux d'enfant avec ses cousines, alors qu'il faisait déjà l'école buissonnière, par les jours de beau temps, de grand soleil, le long des berges lumineuses. Comme alors, le parfum des seringas se répandait avec violence. Des oiseaux strillaient la nue d'une aile paresseuse.

Sa main tremblait quand il sonna. La vieille tante vint ouvrir. Très pâle et vieillie, elle se figeait aussitôt sur le seuil, puis, toute émue, se jeta dans ses bras.

— Pierre, mon enfant, tu as dû bien souffrir, balbutiait-elle en le regardant.

Àpeine entré, Pierre s'assit et se cacha la figure. Près de lui, la vieille dame répétait machinalement en lui prenant les mains :

— Pauvre petit, pauvre petit…

— Pardon ma tante, dit Pierre tout à coup et comme gêné, mais j'ai si faim, si faim…

Tante Berthe courut à la cuisine. Elle revint poser sur la table les restes du déjeuner. Pierre, affamé, se jeta dessus gloutonnement.

— Quelle pitié, si ta pauv' mère était là, déplora-t-elle.

— Elle m'aurait sans doute foutu dehors.

— Que non, elle t'aimait tant.

— Ben vrai, ma tante ? interrogeait Pierre, en posant sa fourchette.

— J'te l'dis.

— Oui, mais Balard m'aurait envoyé bouler.

— Dame, lui, j'ne dis pas.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il a vendu son fonds et parle déjà de se remarier.

— Elle ...a souffert ?

— Beaucoup.

— Enfin, d'quoi s'en est allée ma pauv'mère, dit Pierre avec appréhension.

— Mais... du joli cadeau que lui avait fait ton père en l'épousant, j'pense, dit-elle.

— J'ne comprends pas, ma tante, expliquez-vous.

— Comment, tu n'as donc jamais su qu'elle était malade, bien malade, depuis quelque temps ?

— Non, non, j'vous l'jure, répondit-il stupéfait.

— Pas possible... Eh bien, mais elle était vérolée, cette pauv'-femme, rapport à ton joli coco d'père.

— Oh, fit Pierre, dans une quinte de toux.

— Mais oui, reprit la tante. Tu étais d'ailleurs trop jeune pour t'en rendre compte. Je n'savais rien de bien précis non plus. On l'avait soignée, y a d'ça quelques années. On lui fit des piqûres. Elle s'croyait guérie, cette pauv'sœur… Le mal a r'paru brusquement. Elle était perdue… Mais comme tu tousses, faudra soigner ça, maintenant qu't'es libre.

La quinte de Pierre s'apaisa. Pendant quelques instants on n'entendit plus que le claquement de ses mâchoires. Il buvait sec.

— Toujours bon, vot'pinard, ma tante. Mais où sont mes cousines, demandait-il quand il eut fini. J'ose à peine vous poser c't'question, ma tante, ajouta-t-il, car, p't'être, ne veulent-elles plus m'revoir ?

— Tu exagères, Pierre, répondait tante Berthe avec un sourire forcé. L'aînée s'est mariée, y a pas bien longtemps, et vit à Paris. Ta cousine Maud travaille au bureau de poste du Vésinet et ne rentre que le soir.

Pierre avait fini son repas et jouait sur la table avec le couteau. Il sentit la gêne de sa tante et rompit le silence.

— Y a pas d'tabac ? fit-il.

— Ma foi, non. Personne ne fume à la maison. Tu sais bien.

Ils se turent de nouveau. Rassasié, les idées de Pierre se précisaient davantage. Son amertume lui remplit la bouche. Il se leva :

— Alors, c'est donc pas vrai, qu'elle s'rait morte pour moi ?

— On n'peut vraiment pas dire ça, répliqua la vieille dame. Tu t'fais des idées.

— C'est bon, j'vous remercie, ma tante. J'm'en vais. J'reviendrai voir mes cousines un autr'jour, j'vous le promets.

Il prit son baluchon, sa casquette. Sur le seuil, Pierre dit simplement :

— Voyez, tante Berthe, ce paquet s'rait paraît-il tout mon héritage. C'est la mère Moreau qui m'l'a remis. D'la part du vieux Balard, ben sûr. Est-ce que, des fois, il ne vous aurait rien confié aussi ? J'vous dis ça pour savoir, hein…

La brave femme eut une seconde d'angoisse et regarda sévèrement son neveu.

— Non, dit-elle, rien, absolument, j't' l'jure. Et même que ta pauv'mère n'a pas laissé grand'chose, tu sais. Le père Balard a emporté le reste. Faudra travailler, mon p'tit.

— Je n'vous demande rien, murmura Pierre en la quittant.

« Bon débarras », pensait la vieille en refermant son huis.

Il se dirigea vers la gare. Sa main tâtait toujours dans sa poche le billet de cent francs. Fatigué d'avoir fait le voyage à pieds, il allait pouvoir rentrer à Paris par le train, puisqu'il venait d'économiser largement le prix d'un bon dîner. Chemin faisant, Pierre regardait autour de lui, satisfait et presque heureux de constater qu'on ne le reconnaissait plus du tout.

« Comme les gens ont tôt fait de vous oublier », songeait-il.

De jeunes ouvriers, sac au dos, sortaient précisément de la gare. Il dévisagea quelques-uns de ses anciens camarades — ceux-là mêmes à qui jadis il racontait sa première escapade — mais ils passèrent sans le remarquer.

Au moment de prendre son ticket, le flot de six heures se pressait vers l'issue. Il se retourna… Une jeune fille se hâtait toute seule, l'air d'une petite demoiselle bien élevée. « Tins, on dirait Maud qui rentre du Vésinet », se dit Pierre. Il eut envie de la rejoindre, mais se ravisait aussitôt. À quoi bon ? Son air grave et comme il faut eut tôt fait de l'en dissuader.

Il lui tourna prestement le dos et s'en fut acheter enfin dix sous de « bleues », les premières depuis sa sortie de prison.

« La Moreau n'est qu'une intrigante », rabâchait-il peu après, en grillant avidement une cigarette, dans le train qui l'emportait.

Ainsi, sa mère n'était donc point morte de chagrin ? Elle n'en avait pas eu « les sangs tournés » ?

Tant pis …Il lui en voulait presque, vraiment, de n'être plus décédée par sa faute. Il lui semblait que son deuil fût moindre.

Surtout que de mourir « vérolée » lui parut la plus infamante des manières. Comment sa mère, une honnête femme pourtant, qui n'avait jamais fait la noce, pouvait-elle être morte vérolée ? Sa mémoire lui sembla moins respectable, dès l'instant que tante Berthe lui eut appris la vérité.

Mais il y avait son père, ce poilu au képi de travers dont il venait d'hériter la photo. C'était à lui, certes, que revenait tout l'opprobre d'une telle mort.

Méprisant, avec indulgence, il se mit à siffloter. Puis il fut pris d'une nouvelle quinte de toux et cracha du sang par la portière.

⁂

Deux nuits plus tard Pierre errait de nouveau place Pigalle. Son premier geste avait été de chercher à s'engager dans la Marine. Il avait la veille signé sa demande et attendait maintenant le grand jour.

Sa marotte le tenait ferme.

Enfin, il allait pouvoir voyager, et faire — qui sait — le tour du monde…

Mais il ne gardait plus beaucoup d'espoir, à cause de son état.

Qu'adviendrait-il ? Son billet de cent francs tirait à sa fin. Il lui restait tout juste de quoi manger deux jours encore. Et après ?

Se réhabiliter par le travail, cette velléité l'abandonna presque aussitôt. À quoi bon, puisque sa mère n'était point morte pour lui.

Il se voyait déjà moins coupable et se sentait moins avide d'expiation. Ses dernières illusions évanouies, tout lui semblait égal, indifférent et vain.

Pendant une heure, il se morfondit en face du Clair-de-Lune, sans se décider à y entrer. Une force mystérieuse le ramenait là contre, comme les papillons de nuit autour de la lampe qui leur brûle les ailes. Il hésita longtemps et cédait peu à peu, de guerre lasse.

Qu'importait, désormais, le hasard était seul maître. Le long du boulevard de Clichy il ne reconnaissait personne. La plupart des « camarades » avaient disparu.

Et Pierre songea qu'il avait sans doute aussi tellement changé qu'il ne devait plus être tout à fait le même. Il ne se sentait plus à

la page. « Chouchou » était bien mort…

De nouvelles recrues lui succédaient déjà sur le trottoir où il régnait en maître. Ils faisaient le « quart », comme il avait fait le « tapin ».

— Pauvres de nous, sourit-il amèrement, ça ne dure pas une paye.

Par-ci, par-là, il se rappelait quelques noms, relevait quelques physionomies.

Àles revoir, fanés, flétris, vieillis avant l'heure, Pierre se refusait à croire que ce fussent ces mêmes visages qu'il avait connus deux ans auparavant si jeunes, si frais, si jolis. Quel air las, quelles mines ravagées…

Il alla vers l'un d'eux, la main tendue.

— Tu n'me reconnais plus ? Chouchou.

— Possible, dit l'autre, mais où t'ai-je vu ?

— Ici même, y a deux ans, on travaillait ensemble, Bouboule.

— P't'être, ça s'peut… C'est qu'il a passé beaucoup d'eau sous l'pont, tu sais.

« Y m'laissent tomber, réfléchit Pierre. Mais pourquoi leur en vouloir ? Maxwell m'a bien envoyé bouler et foutu à la porte, hier, par son gigolo. J'ai grandi, j'fais plus leur affaire. Y a rien d'étonnant, hein, mon vieux. »

Encore une fois, ses regards allèrent aux « nouveaux », aux novices, à ceux qui vont se laisser prendre et qui viennent s'offrir.

— Eh ben, j'ferai comme y m'ont fait. J'vais m'en appuyer un, bien balancé, que j'f'rai marcher, hein. Suis pas encore si moche qu'ça, tout de même, décidait-il, assis sur un banc.

Il songeait à Julot et aux autres. Mais la pensée de Louise, sa « p'tite femme », le hantait par-dessus tout, depuis sa mise en liberté.

Elle ne lui donnait plus signe de vie. Lui, ne l'avait jamais tout à fait oubliée. S'il errait ainsi, c'était surtout dans l'espoir de la rencontrer.

Ce fut Bijou qui l'aperçut la première, par la vitre du Clair-de-Lune.

— Oh ! fit-elle en sortant précipitamment derrière Pierre qui s'éloignait.

Elle le rattrapait bientôt et lui sautait au cou :

— Te v'là, dit-elle, en l'écrasant contre ses nichons. Elle le ramenait de force à l'établissement.

— T'en fais pas, ya personne, dit-elle. Et t'as changé tellement que Julot lui-même s'rait plus fichu de t'reconnaître. Ya qu'moi.

Il lui fallut à voix basse faire le récit de sa vie, sa misérable vie de prison, son calvaire de jeune détenu, en dégustant, comme autrefois, un cassis à l'eau.

Bijou l'écoutait. Sous la casquette sale et fripée, elle distinguait les cheveux de Chouchou, les beaux cheveux soyeux et caressés jadis sous ses mitaines blanches, qui repoussaient drus comme une herbe tondue.

Pierre vit son regard et rougit. Une question lui brûlait les lèvres, mais il n'osait la poser.

— Comment va Marthe, dit-il.

— Marthe allait bien, « comme toutes les catins qui n's'en font pas » ; et Julot aussi, « comme tous les barbeaux qui vivent à leurs crocs ». Mais c'était le vieux Biche qui tirait la jambe… Tu sais, ajouta-t-elle, qu'y a eu descente au Poiss', voilà six mois. Quelle histoire ! On n'a jamais su pourquoi, car, entre nous, hein, le vieux père est un ancien sergent d'ville. On croit qu'c'est l'Julot qu'a vendu la mèche. C'est p't'être des bobards. Mais l'vieux l'a f'tu à la porte tout d'même, avec la Marthe, et parle déjà d'vendre la boîte. Pour du nouveau, c'est du nouveau, hein ?

— Et Louise, risqua Pierre, enfin, d'une voix timide.

— Louise ? Mais Louise et Luc vivent ensemble. Même qu'on dit qu'y sont mariés. Nul n'sait où qu'y sont, par exemple. C'est égal, Louise a bien tourné. On peut pas dire, s'pas.

Non, on ne pouvait rien dire et Pierre ne disait rien…

Il savourait son paquet de « bleues ». Elles lui parurent n'avoir jamais été si bonnes. Le goût du tabac lui sembla meilleur. Mais l'idée que Louise fût à un autre le torturait.

Il éprouvait un sentiment de révolte : l'exacte notion qu'il venait de perdre un an de sa vie ! Le désir le prit soudain de se venger n'importe comment sur les autres. Il eut un mauvais rire :

— Alors, c'est-y vrai, l'Julot s'est d'biné du Poiss' avec son entôleuse ?

— Comme j'te l'dis, confirmait Bijou. À preuve qu'les agents ont dû v'nir et les conduire au bloc pour discuter l'coup. Il a même m'nacé l'vieux de d'baller tout c'qu'y savait. L'mec a dit com' ça : « Tu peux toujours y aller, fumier, tu verras c'qu'ça coûte d's'mettre le père Biche à dos. »

— Et qu'est-ce qu'il a fait, l'Julot ?

— Y s'est dégonflé, tiens.

— Ah ! la vache, c'est marrant, conclut Pierre en riant.

Il regardait autour d'eux des visages d'anciens « clients ».

« Toujours les mêmes, ces lopes, quoique plus vieilles aussi, pensait-il. » Certains, réveillaient encore en lui d'étranges souvenirs…

Il fut bien obligé d'admettre, malgré tout, qu'à présent il ne tentait plus personne et que sa silhouette passait complètement inaperçue aux yeux de ses anciens admirateurs. Il songeait, désabusé : « J'ne pourrai plus rien foutre. Faut voir à m'dérouiller. »

Bijou taquinait ses verroteries. Elle promenait de l'un à l'autre ses grands yeux de bête rousse, gluants de rimmel, et quand elles les dépliait, ses paupières flétries et charbonnées se ridaient comme des coques de noix.

On eût dit qu'elle cherchait quelqu'un. À côté, des voisins de table lisaient les journaux du soir. Un crime venait d'être commis, quelques jours plus tôt, dans un garnis de Montmartre, et la police recherchait le ou les coupables dans les milieux invertis, sur lesquels pesaient de graves présomptions.

Des gens discutaient à mi-voix, avec défiance. Un homme entra et commandait un bock sur le zinc.

De loin, il lança un regard imperceptible. Bijou se levant aussitôt, montait au premier, où sont les water. L'homme la suivit deux minutes après.

Plongé dans l'Intran, Pierre n'avait rien vu.

Lorsqu'elle revint près de lui, il lisait toujours.

— C'est pas tout, ça, reprit-elle, avec un hochement de tête qui dérangeait la cargaison de son chapeau. Que f'ras-tu maint'nant ?

— J'n'en sais rien.

— Où perches-tu ?

— J'suis d'la cloche.

Elle fit une pause.

— Tu pourrais toujours v'nir t'pieuter chez moi, tout à l'heure, c'est p't'être plus prudent, tu sais, à cause d'l' « épuration »... L'-père Biche s'ra content de t'revoir. Et d'main tu r'prendras pied dans la piaule 13, hein ? J'm'en charge.

Cela fit rire Pierre.

— Et qui les lâchera pour moi, la vieille ?

— Il t'fera sans doute crédit de quelqu'jours, insinuait-elle.

— Alors, ça colle, répondit-il, un peu surpris de l'aubaine.

Il dut encore commander deux « panachés » et changer un billet de dix francs. Pierre se rappela que la matrone

« s'appuyait » en outre dans les deux litres tous les soirs, au dire de Riquet.

— J'oubliais Riquet… Comment va-t-il ? interrogea-t-il brusquement.

— Mais il est r'tourné dans son patelin. Il en avait marre, qu'y disait. Y préfère sa cambrousse, c'ballot.

— Pas si bête, murmura Pierre, rêveur.

Les derniers groupes se levèrent pour partir. Un ou deux « couples » s'étaient formés au hasard de la dernière minute.

Quelques jeunots regardaient d'un œil d'envie leurs camarades qui allaient pouvoir dormir, — dormir dans un vrai lit, et gagner de quoi manger le lendemain…

En brinquebalant sa vaisselle, Robert, le nouveau barman, dit à l'un d'eux, d'une voix narquoise et méchante :

— T'as donc pas trouvé à t'chausser, beau gosse ? Va t'faire « travailler », p'tit paresseux, si tu veux bouffer.

Pierre tressaillit. D'un bond, il eut envie de le souffleter. Mais il se contint… Bijou vit sa mine bouleversée.

— Partons, dit-elle, v'là la flotte.

Dehors, la pluie ruisselait. L'air frais et humide leur piqua les joues. Pierre tombait de fatigue.

La perspective de roupiller enfin dans un page (fût-ce celui de Bijou), après neuf mois de cellule et trois nuits blanches, lui parut un sort digne d'envie.

L'idée qu'il coucherait près de la vieille lui répugnait cependant. « Bah ! j'aurai seulement pas l'temps d'm'en faire », songea-t-il pour se consoler. Il aurait bien dormi debout.

Dans sa loge, le père Biche sommeillait au milieu de quelques habitués — des membres, comme il disait — qui s'entretenaient à voix basse.

Bijou décrocha sa clef, salua, et sortit sans rien dire.

Par-dessus ses besicles, le vieux vit peut-être l'homme, mais ne le reconnut point… Dans l'escalier, Pierre sentait déjà cette carcasse de chair exhaler une odeur faisandée de fauve. Il en eut la nausée et voulut rebrousser chemin, fuir…

Mais la fatigue le terrassait : il monta.

⁂

Cette chambre de Bijou, un véritable capharnaüm, un vrai laboratoire. Tout un arsenal de fioles, de pots de pharmacie, de flacons et de vases de toute espèce s'entassaient, pêle-mêle, sur des rayons.

Elle préparait en cachette des pâtes, des crèmes de beauté, du baume, un aphrodisiaque et des pilules d'Hercule qu'elle vendait elle-même, à vil prix, dans les boîtes de nuit.

Mais Pierre fut surtout surpris de trouver sous le lit un régiment de bouteilles vides.

— Y en a bien pour cinquante balles, s'étonnait-il en riant.

— Tu les touch'ras demain chez l'bistrot, si tu veux.

Elle se déshabilla derrière un petit paravent japonais de bric-à-brac. Un « boc » était accroché au mur et laissait pendre sa canule d'ébonite. Le chapeau monumental posé sur la table érigeait comiquement son panache mirliflore, et ses mitaines gisaient quelque part comme des mains vides.

Pierre, à moitié dévêtu, s'était glissé sous les draps maculés par endroits de taches vineuses.

Il sommeillait déjà lorsqu'il entendit la chute métallique d'un dentier dans un verre d'eau.

Puis ce fut l'obscurité.

Àgenoux près du lit, Bijou récitait faiblement son chapelet, comme au chevet d'un mort.

Il l'entendait à peine. Sa voix cassée, avinée, voilée d'ombre, s'éteignit peu à peu en un murmure confus…

Dans son rêve passaient maintenant les visions d'hier et d'aujourd'hui. Bernard, le geôlier, lui tendait sa pitance… La Moreau criait d'un ton de mégère : « Elle est morte, ta mère, elle est morte ! » « L'écoute donc pas, ricanait Balard du fond de son pétrin, c'est une vieille taupe… »

Un corbillard s'ébranlait. Sur le ruban d'une couronne il lut : « À ma pauvre maman que j'ai tuée. » Louise, c'était bien Louise qui tendait ses lèvres rouges à Luc, ce beau gars, plein de sève, qu'il convoitait aussi.

Et Pierre aurait voulu leur faire du mal, les tuer tous les deux. Mais Louise se détournait et lui donnait sa bouche. Il semblait même que Luc poussât plus loin la complaisance et qu'à eux trois

ils ne fissent qu'un seul corps. Il perdit bientôt toute notion de sexe et courut longtemps à la recherche du sien…

Enfin, comme il remuait, il sentit se couler contre lui une chose visqueuse. Un crâne ovale et dénudé s'incrustait entre ses cuisses. Il eut la sensation qu'une muqueuse chaude, gluante et baveuse, le couvrait de pustules, tandis que mille ventouses suçaient, buvaient, aspiraient la pulpe de sa chair offerte à ce baiser.

Un spasme horrible tordit son être. Il parut crier…

Mais une voix rauque, très doucement, murmurait dans son rêve : « T'éveille pas, mon p'tit… »

Et Pierre dormit jusqu'au matin.

## VIII

Comme il rentrait ce jour-là, Luc aperçut Marthe qui s'en allait. Il ne se souciait guère de lui parler et fit demi-tour.

D'où pouvait-elle sortir ? Peut-être de chez lui. Une telle pensée le troubla. Il croyait Louise à l'abri de ses vieilles fréquentations.

Cette rencontre l'inquiétait. Marthe n'était pas de bon augure…

Pour conjurer le mauvais sort, autant que pour obéir à ses chères habitudes, il monta au Sacré-Cœur.

Ce bruit de pas perdus dans l'immense nef, ce rythme monotone d'une foule en branle, on dirait la rumeur de la mer dans une grotte.

Des touristes, par bandes curieuses, satisfaits de tout voir et de ne rien sentir, traînent sur les dalles leurs semelles cloutées. Un prêtre psalmodie au pied d'une chapelle, entouré de fidèles ; d'une voix internationale, le guide polyglotte détaille l'édifice à des races diverses tandis qu'un Suisse, pendant la quête, fait sonner les gros sous dans sa tirelire.

Luc gagna sa place, toujours la même, derrière un pilier. Il plongea la tête dans ses mains.

Priait-il ? C'était le geste quotidien, avant son retour à la maison. Il demandait à Dieu la paix de l'âme avant le repos du corps. Puis il levait les yeux sur le vitrail où ce glorieux visage de sainte, en qui s'identifiait sa mère, lui rappelait vaguement les traits de Louise…

Chaque soir, il l'évoquait ainsi. Et c'était une prière autant qu'un pardon.

Il redescendit les marches, plus tranquille et plus fort.

Àtable, il ne soufflait mot de sa surprise, attendit que Louise parlât. Mais la jeune femme gardait le silence. Sur son visage fermé Luc épiait en vain le moindre signe. Louise restait impénétrable.

— N'as-tu vu personne aujourd'hui ? demanda-t-il enfin.

— Non, personne, répondait-elle avec assurance. Qui veux-tu que je voie ?

Luc devina le mensonge et se tut. Il comprit la lutte qui se livrait en elle et respecta son secret. Mais il lui savait gré de cet aveu sous-entendu, souligné d'une voix lasse, dans la paix du soir qui tombait doucement.

Pour se taire, c'est que Louise, une fois encore, avait triomphé d'elle.

Progressivement, le démon lâchait prise. Telle était sa conviction.

Apaisé, Luc prend en mains ses outils et se met à les fourbir.

Cette besogne lui est chère. Il semble qu'en les manipulant, il palpe tout l'effort de la journée, qu'il récapitule en secret les sueurs et la fatigue qu'elle lui a coûtées. À ce contact, ses doigts nerveux et rudes se ressouviennent de leur labeur et tressaillent d'aise, prêts à recommencer demain.

Sa vaisselle rangée, Louise se remit au travail. Par la fenêtre ouverte, elle regardait la rue.

Le crépuscule d'été s'attardait volontiers autour des vieilles gens assis devant leur porte, s'accrochait aux pierres vétustes des maisons basses, aux grises tuiles des toits…

Et puis ce fut dans cette pureté la Savoyarde, la grosse cloche du Sacré-Cœur, qui s'ébranla soudain, couvrant l'air bleu d'une chape sonore.

Place du Tertre, du monde prenait le frais. À la terrasse du café d'en face des oisifs s'attablaient. Les yeux de Louise, tout à coup, s'y fixèrent obstinément. Là-bas, bien en vue, parmi les

consommateurs, deux casquettes attiraient ses regards. L'une d'elle, Louise crut bien la reconnaître.

Sur la figure qu'elle cachait la pauvre fille hésitait encore à mettre le nom de Chouchou.

Mais cette casquette lui était jadis si familière qu'elle l'eût reconnue entre cent, à force de l'avoir vue et à cause de cette manière bien à lui de la rouler entre ses doigts et d'en porter constamment la visière à la bouche.

« Elle ne m'a point menti, cette fille, songea Louise, c'est bien lui… »

L'aiguille tremblait au bout de son dé. Un petit frisson lui courut l'échine.

⁂

— Tu t'rends compte, Bob ? j'parie qu'elle m'a vu.

— C'te blague.

— J'connais ses mirettes. À distance, j'devine leurs regards.

— T'as des visions ?

— Non, t'es pas dérouillé. Si t'en pinçais, hein, tu verrais double.

— Ça s'peut, pisque je n'm'en ressens pas, avoua Bob.

— Oui, mon vieux, quand j'étais en cage, hein, j'la voyais tout l'temps devant moi, comm' si qu'elle était là.

Ce « quand j'étais en cage » intriguait fortement le gamin. Et Pierre avait chaque fois une manière de le prononcer qui l'impressionnait beaucoup.

Quand il était en cage… Ainsi, son vrai pote, ce Pierre qu'il entendait aussi appeler Chouchou, sortait tout bonnement de prison ! Voilà qui le grandissait considérablement à ses yeux.

Depuis le soir où le barman du Clair-de-Lune lui dit : « Va t'faire travailler », Pierre et Bob ne se quittaient plus.

Ils devaient se revoir dès la nuit suivante, au moment de la fermeture. Très peu de monde au bar. L'orage grondait sur Paris.

Ils se regardèrent d'abord dans les yeux, comme deux jeunes bêtes traquées, puis se parlèrent pour la première fois. Bob dit en souriant :

— J'ai faim…

Sa voix tremblait. Pierre ne se méprit point à son accent. Il connaissait tous les trucs de ces gosses.

Il savait bien qu'il y a une façon de dire : « J'ai faim », qui est la vraie. (Sans préjudice, d'ailleurs, de celle qui ne l'est pas.)

— T'as pas becqueté, hein ?

— Nib. D'puis deux jours, j'n'ai que trois croissants dans l'bide.

Pierre fouillait ses poches :

— Vite une soupe au choux, mon vieux, dit-il au garçon qui déjà balayait la salle.

Il lui restait encore quelques francs de son « héritage » et du remboursement des litres vides que Bijou lui avait cédés.

Mais l'éternel problème du gîte nocturne ne tardait pas à se poser, impérieux, inéluctable.

Ah ! Seigneur, la sinistre échéance que celle du sommeil !

Comment la plupart de vos déshérités paieront-ils à leur corps si las le tribut de la nuit ?

Ils n'ont rien et il leur faut dormir… Hantise du lit tiède et des draps blancs quand un doigt de fer leur écrase lourdement les paupières. Heure terrible du remords et de l'expiation. Bien plus que la sentence des juges et le verdict des lois, elle sonne, impitoyable, chaque fois qu'il se fait tard et que se ferment partout les portes… Chaque fois qu'il faut, bon gré, mal gré, se remettre à marcher sans but, sans désir et sans joie, à se « décaniller » pour le seul devoir de satisfaire au règlement, dans des rues paisibles où des millions d'êtres sont endormis.

Marcher, marcher au hasard, sans même l'espoir d'autre aventure que celle d'être arrêté. Calter en misérable et en vagabond ; porter, traîner son propre corps comme un fardeau. Dormir, parfois, quelques minutes, dans l'encoignure d'une porte-cochère ou contre un réverbère et puis recommencer à errer jusqu'au petit jour, claquant de froid, crevant de faim, mort de fatigue. Tendre les doigts gelés aux soupiraux tièdes encore des haleines quotidiennes, ou bien se réchauffer le cul aux bouches de métro, encore tout imprégnées d'humanité grouillante.

N'avoir même plus le droit de s'affaler sur un banc, alors qu'ailleurs, loin des hommes, par les chemins, les bois, les monts,

on trouverait encore une pierre où reposer la tête…

Quoi donc, Seigneur, Vous conviez au sommeil vos créatures, pour que nous refusions au malheureux toute licence de repos ? Circulez…

Bob frissonnait. Il avala sa dernière cuillerée de soupe et mangea quelques bouchées de pain. Il pleuvait à verse, Trouverait-il le moindre abri cette nuit ? La veille, il avait pu dormir aux Halles, dans une poubelle.

Pierre réfléchit :

— Écoute, dit-il au gamin, qui le dévisageait en silence, d'un air minable et reconnaissant : je n'te connais pas, hein, mais t'as une bonne bouille. On sait c'qu'c'est, quoi, t'es d'la cloche… J'ai un plum' et un' tôle. Si tu veux roupiller, c'est régulier, hein, n'te gêne pas, mon vieux, pendant qu'il flotte…

Au fond, l'offre de Pierre n'était peut-être pas si généreuse que Bob parut le croire.

La certitude que sa mère n'était pas sa victime étouffait en lui toute idée de rédemption, dans une poussée et comme un triomphe de l'instinct.

Prêt à tout, il voulait l'être, à présent ! Un affranchi, pour de bon !

En se réveillant dans le lit de Bijou, il sentit sa défaite et mesura sa déchéance. Bah ! puisque le sort s'acharnait, pourquoi donc essayer de réagir ? Jusqu'à son engagement dans la marine qui devait rater ! On l'avait réformé pour faiblesse de constitution et maladie caractérisée.

Alors ? Il n'avait plus qu'à se laisser emporter, pauvre chose, épave à la dérive ; à faire comme les copains qui le chinaient jadis en rigolant :

— Eh va donc, philanthrope !

Puis le vieux Biche s'expliqua clairement :

— Je veux bien te faire crédit d'une quinzaine. Tu reprendras ta chambre à raison de deux cent cinquante francs par mois au lieu de deux cents, car la vie est plus chère et que tu rapportes dix fois moins qu'auparavant. Mais ne te trompe pas : tu es malade et tu t'esquinterais vite ce qui te reste de santé à ce métier-là. Fais plutôt la leçon… Tu comprends ? Réfléchis. Enfin, démerde-toi.

Réflexion faite, le rombier avait raison, il se débrouillerait — et se présentait le soir même avec Bob au Poiss' d'Or.

Par-dessus ses besicles, le vieux leur jeta un coup d'œil furtif sans mot dire, le nez dans son journal.

Là-haut, exténué, le gamin laissa choir ses quelques hardes, mais gardait sa chemise.

— Saque ta limace, lui dit Pierre, comme autrefois Julot.

Mais Bob n'osait pas :

— Occupe-toi pas d'ma bannière.

— C'est qu'il fait chaud à deux.

Le môme rougit sans répondre.

— Pourquoi, ça t'gêne ? insistait Pierre, intrigué.

Bob hésitait encore.

— Regarde, dit-il enfin, se couvrant par pudeur des deux mains la figure.

Pierre releva les pans du linge et reculait, épouvanté. L'enfant portait sur tout son pauvre corps chétif des traces évidentes de violences. Partout, sur le sein, les bras, les jambes, des ecchymoses horribles marbraient cette chair martyrisée.

— Oh ! qui t'a fait ça ?

— Belle-maman, balbutia Bob, les larmes aux yeux.

Pierre serrait les dents. Une flamme sombre brillait dans son regard et ses poings se crispèrent douloureusement. Il toussait et cracha dans le pot un peu de bave rouge.

Les membres grêles sous sa chemise, le petit Bob s'était endormi.

La tête sur l'oreiller, Pierre sentit un souffle tiède et léger effleurer ses lèvres… « Passe-lui pas la crève », songea-t-il. Il s'étendit par terre et s'assoupit sur le plancher.

⁂

Ils redescendaient vers Montmartre.

Pierre pensait à ces choses déjà passées et s'étonnait de son changement. Il appelait Bob « mon frangin » et lui parlait de Louise comme de sa « poule ».

Grâce à lui, le gamin s'était engagé au cirque Médrano, comme élève acrobate. Ça se fit bien drôlement. Un soir, Pierre rencontrait sur le boulevard une de ses vieilles connaissances, un de ceux qu'il suivait jadis pour rien, pour le plaisir… L'homme était

dompteur dans une ménagerie foraine. Il raconta ses tribulations.

— Que f'ras-tu ? dit l'homme apitoyé.

— J'sais pas.

— Cherche du boulot.

— Pas facile.

— As-tu jamais trimé ?

— Ma foi non.

— Si tu essayais ?

— Drôle d'idée.

— C'est souvent les idées les plus drôles qui réussissent le mieux. Écoute, j'ai pour copain un type de Médrano. L'autre soir, il me demandait si j'connaissais des jeunots qui voudraient p't-être se faire clowns. Dix francs par soir pour commencer. Tu lui plairais. T'es pas mal roulé, dit-il.

Le lendemain, Pierre et Bob se présentaient au Médrano et demandaient à s'embaucher. Mais on n'engagea que Bob. Pierre ne fut pas trouvé assez fort.

— Tu claqu'rais en dix jours, lui dit un vieux pitre, fais-toi plutôt masseur, mon mignon.

Cela valut à Pierre d'avoir sauvé son ami. Il s'en réjouit de bon cœur. Mis au courant, le père Biche acceptait de les laisser vivre ensemble, à condition de majorer encore de cinquante francs le prix de leur chambre.

Ils firent bourse commune. Levé tôt, Bob courait s'entraîner au Médrano, laissant Pierre dans son lit. Le gamin, passionné de sport, trouvait son métier le plus beau du monde ! Il s'en montrait déjà très fier, prenait un air entendu :

— Ça va gazer, disait-il, avec vanité.

La souplesse, la finesse de ses articulations, la pureté de ses lignes, lui valurent bientôt de petits succès. On augmenta son salaire de quelques sous et le régisseur s'occupa sérieusement de son éducation physique.

Pierre défendait à Bob de mettre les pieds au Clair-de-Lune.

Il l'attendait chaque soir à la sortie des « artistes » et rentrait avec lui à l'hôtel.

Ils cassaient la croûte ensemble. Lorsque Bob était couché, Pierre redescendait sur le boulevard et se débrouillait comme il pouvait…

Puis, un soir, Bob fit ses débuts officiels. Son nom figura sur l'affiche, avec ceux des frères Magrini, dans un numéro nouveau.

Pour la circonstance, Pierre reçut un billet de faveur. Quelle émotion ! Il était allé jadis au Médrano et se souvenait même d'y avoir un soir conduit Louise. Mais il ne pensait pas, alors, qu'il dût plus tard s'y intéresser autant.

Ces lumières crues, cette piste dorée, ces masques enfarinés, fendus jusqu'aux oreilles, tout lui semblait merveilleux.

Enfin, Bob parut avec les autres. Pierre le reconnut difficilement sous son joli costume noir et vert, le serre-tête enfoncé sur le front. Ses exercices au trapèze et ses sauts périlleux le rem-

plirent d'admiration. Il applaudit à tour de bras. Mais le souvenir du bal chez Maxwell le poursuivait. Il se revit lui-même travesti, les joues en feu, les lèvres trop rouges et Louise qui lui disait :

— Tu n'sauras jamais t'déguiser, mon Chou…

⁂

Pierre et Bob se quittèrent à la porte du Médrano. Resté seul, Pierre allumait une cigarette et tombait à pic sur Julot.

Patte-Folle, l'homme au faux-passeport, l'accompagnait.

— Tiens, te v'là, fit le poisse.

Le strambe les plantait là, s'en alla, traînant la jambe.

— Oui, me v'là, dit Pierre.

— T'as grandi com' une perche. On n'se porte pas plus mal à la sortie, s'pas ?

— T'en fais plus sur mon compte, dit Pierre sèchement.

— Marthe t'avait déjà vu et m'l'a dit. J'y pensais plus, moi. L'-temps passe plus vite dehors que d'dans, hein ?

— Dame…

— T'as l'air d'm'en vouloir, dis.

— Tu n'es qu'un sale « donneur », tu l'sais bien, hein ?

— Tu charries ; c'est Bijou qu'est ta « donneuse », c'est pas moi.

— Ça va, ça va ; c'est ton métier… Y a rien à dire, hein, c'est régulier.

— J'en ai d'autres, d'métiers… D'ce côté, j'suis tranquille, va.

— Ça t'regarde. Mais t'as beau dire, tu n'es qu'une « donneuse ». J'l'ai même crié à la tête des juges. J'me goure pas, moi !

— C'est-y moi qui t'ai r'fait chez l'Anglais, p't-être ?

— J'dis pas qu'c'est toi. Mais c'est toi qui l'dit… Qu'est-ce qu't'en sais, alors, si t'as pas fait l'coup ?

— Quel coup ?

— Celui d'la drogue, plein mes poches, pendant qu'j'étais gaz ! Hein, bourrique, t'es pour rien dans cet' combine, s'pas ?

Le poisse pâlit, mais se contint.

— C'est pas l'moment de discuter l'coup, dit-il. On causera un autre jour. J'paye l'apéro, viens.

Comme autrefois, ils burent sur le zinc du Clair-de-Lune et la patronne les regardait.

La colère de Pierre était tombée. Faibles velléités, ses rancunes, comme ses désirs, ne duraient pas longtemps. Impulsif, son moindre geste dépendait d'une cause fortuite. Il devenait alors capable de tout.

— Tu te débrouilles ? demanda Julot.

— Mal, mais faut bien.

— C'est qu't'es plus à la page, mon vieux.

— Pourquoi ça ?

— T'as plus rien à faire sur l'boul, tu n'tiens plus l'coup, hein, tu t'rends compte ? Mais fais autre chose. Mets-toi plutôt d'la flotte.

— Les bains de vapeur ?

— Ben oui, hein, j't'y ai jamais vu seulement.

C'était vrai. Pierre ne connaissait encore que les piscines.

— Écoute, reprit Julot, va voir d'ma part rue de…

Le poisse se penchait, murmurait l'adresse à l'oreille de Pierre, avec défiance. Au Clair-de-Lune les murs ont des oreilles.

En se séparant, il ajouta :

— Et pis, tu sais, y a moins d'risques, hein, c'est hygiénique et ça décrasse.

« Pourquoi pas, songeait Pierre, en s'en allant. Ça vaudrait toujours mieux que d'faire la r'tape. »

Ce soir-là, comme il décrochait sa clef dans la loge, il revit son vieil ami Pépère, le romancier, qui se tenait dans l'arrière-boutique, en joyeuse compagnie.

Mis en verve, le père Biche racontait des anecdotes, évoquait ses souvenirs de guerre, sous le portrait du maréchal dont le regard sévère le fusillait.

L'écrivain tendit au jeune homme une main soignée.

— Je suis tout heureux de vous revoir, Chouchou, dit-il.

Il ne le tutoyait plus. Pierre s'en aperçut et se vexa. Mais les yeux de son interlocuteur, pleins d'indulgence, semblaient déjà le rassurer avec sympathie. Et Pierre cru discerner que cet aristocrate ne s'abandonnait point facilement, reprenait ses distances, suivant le milieu.

Il s'assit aussi, et l'écouta parler. De sa voix flûtée, l'écrivain s'amusait maintenant à exciter leur imagination…

La bible de Bijou traînait par hasard sur la table. Il l'ouvrit et en lut tout haut quelques passages. Puis, les yeux mi-clos, comme s'il parlait tout seul, il se mit à les commenter, à disserter sur la notion du bien et du mal.

— Savez-vous ce qu'est la Beauté, mes petits amis ?…

Eux, l'écoutaient d'abord d'un air indifférent. Mais bientôt sa voix s'échauffa. Il leur semblait qu'un inconnu venait d'entrer et de prendre sa place. Était-ce le même homme ? Ses paroles étaient une musique.

Il dit les choses très simples auxquelles eux ne pensaient pas. Le geste du semeur, au grand jour, dans le soleil. L'heure douce et pastorale de l'angélus, à la campagne. La voix du vent et de la mer. La main, il magnifia la main, celle qui fait l'aumône aux pauvres et qui pétrit le pain et l'argile, la main qui tient l'outil et dirige les pinceaux ou la plume, la main qui tient l'archet, la main qui consacre l'hostie et qui bénit le monde…

Il élevait en l'air, sans ostentation, ses fines mains de patricien. Les autres baissaient la tête et regardaient les leurs, souillées de vice et crapuleuses.

Pierre pensait aux mains de Bob, déjà calleuses, mais qu'il savait être pures.

Au fond de leurs âmes une lueur très vague perçait la brume.

Dans son fauteuil, le vieux Biche ronflait.

⁂

Encore un coup, le poisse visa juste.

Décidément, comme il le croyait jadis, ce Julot ne manquait point de ressource. Pierre s'était mis garçon de bains.

L'établissement n'était pas luxueux, mais bien achalandé. Il eut vite fait de se mettre cette fois « à la page », ainsi que le lui déclarait Maurice, le patron, dès le troisième jour.

Le service ne le fatiguait pas. Nettoyer les baignoires à grande eau, les remplir, apporter les serviettes, s'occuper du linge. La question délicate restait celle de « soigner » le client. Les « soins du corps » variaient selon l'humeur et les « goûts » de chacun. Le massage, la friction et le reste. Pierre acquit ainsi une nouvelle expérience. « On apprend tous les jours, pensait-il. »

Ça le changeait du boulevard. Toute une catégorie de gens qu'il ne soupçonnait pas. Et puis, le boulevard, dès sa sortie de prison, lui parut déconcertant avec sa physionomie indéfiniment changeante et mobile. Les uns et les autres y passent trop vite, éphémères, dirait-on. Il ne retrouvait plus guère ses anciennes connaissances, ses vieilles amitiés, les copains d'un soir qu'il se prenait à regretter parfois, la nuit, lorsqu'il songeait à la joie de leur corps et qui avaient eux aussi disparu, absorbés, attirés, engloutis comme au fond d'un égout.

Chaque quartier de Paris n'est-il pas un autre pays ?

Ah ! les paroles de Barbenzinc : « Savez-vous où vous conduira la place Pigalle ? Sauvez-vous, p'tits polissons ! »

Ses nouveaux clients l'intéressaient bien davantage ; ils présentaient au moins l'attrait de la nouveauté. L'inconnu le fascinait toujours, irrésistiblement. Il guettait l'aventure comme un chasseur à l'affût…

Au surplus, c'étaient des gens propres et bien portants. Car, à ce point de vue, Pierre reconnaissait qu'il avait été jusque-là favorisé.

— T'as d'la veine, lui disait Bijou, comment fais-tu ? T'as l'cul en or ?

« Elle va m'foutre la poisse », ronchonnait-il en touchant du bois.

Il se lavait, s'ablutionnait dix fois par jour et pensait ainsi guérir sa toux.

Par contre, l'ambiance ne lui convenait pas.

Il étouffait, là-dedans. En cachette, il souffrait, ne disait rien, par crainte d'être mis à la porte et crachait ses poumons en vidant les baignoires.

Il comptait bientôt un certain nombre de clients sérieux.

Chose curieuse, Pierre remarquait, au fur et à mesure, qu'il ne tentait plus le même type d'hommes. « J'ai changé d'touche », songeait-il.

Lorsqu'il était encore imberbe, c'étaient les vieux ; depuis qu'il avait grandi, que son menton et ses joues se virilisaient, devenaient piquants, il tentait de préférence des gosses plus jeunes que lui.

On en voyait assez, le jeudi et le dimanche. Il en venait de toute espèce ; des fils de riches et de bourgeois, aussi bien que de simples ouvriers, des employés, des « calicots ».

Quelques-uns, plus cossus et pudiques, se payaient le luxe d'une cabine à part, avec bain russe et massage.

Pierre connut ainsi des sensations nouvelles, dans la vapeur d'eau qui saturait la chambre et la mousse de savon qui leur gluait les reins.

Àvivre ces heures dissolvantes, les cuisses sanglées d'une serviette, la chair offerte à tout venant, il goûtait bientôt une langueur étrange et voluptueuse.

Pour se distraire, quand la pratique venait à manquer, il pénétrait sous un prétexte quelconque dans la partie de l'établissement réservée aux bains de vapeur. On y respirait dès le seuil un air d'étuve, composé d'effluves humains, de tièdes haleines et d'une senteur de tilleul, subtile et balsamique.

C'était une grande salle, dallée de marbre, aux murs crépis de blanc où toute cette moiteur retombait en rosée, au milieu de laquelle s'étageaient des banquettes circulaires superposées en marches coniques.

Tout y semblait spongieux, les murs, les corps, les âmes ; tellement la vapeur imprégnait les choses, en noyait les contours dans un brouillard très dense.

Cette vision l'impressionnait beaucoup. Dans la brume du demi-jour tombant du plafond bas creusé de culs-de-bouteilles, toute une faune de corps nus grouillaient, s'étiraient, se contorsionnaient, esquissaient des mouvements rythmiques avec une lenteur spectrale, glissaient comme des ombres sur le pavement humide.

Le spectacle ne manquait pas de pittoresque. Les uns exhibaient des formes académiques, d'une plastique apollonienne. D'autres ressemblaient à des singes, à des satyres, à de vieux boucs velus.

En travers des banquettes, couchés ainsi que des cadavres, quelques-uns ruisselaient de sueur, haletaient d'extatique torpeur…

Un silence liquide suintait, coulait de partout. Parfois, la porte, une porte très basse de hammam turc, livrait passage à un nouveau venu et laissait arriver jusqu'à eux les sons discords d'un piano branlant, car le « séchoir », dans la pièce voisine, servait aussi de dancing.

Puis l'étuve retombait au silence. Il n'y avait là que des ombres sans voix et presque sans visage, puisque l'on se distinguait à peine à travers ce brouillard…

Amollie, aveulie, l'âme semblait s'être fondue et comme désagrégée avec la sueur qui détendait leurs nerfs ; toute personnalité, toute volonté abolie, volatilisée à la chaleur ambiante.

La noblesse, la bourgeoisie et la roture mêlées, s'y coudoyaient à l'aise. Un vieux marquis, un grand d'Espagne authentique (que Pierre avait entendu appeler « Monseigneur »), un millionnaire

exotique, des habitués impénitents, fraternisaient quelques heures, peut-être même à leur insu, avec des gens du commun, de tout poil et de toute condition, des individus de sac et de corde, des malandrins, des hommes de peine ou de maison.

Il n'y avait plus dans l'étuve que des larves anonymes. Un même désir, une même passion les réunissait à jour fixe, comme s'il s'agissait d'un sabbat, les groupait, poussait les uns contre les autres, sans distinction d'état civil.

Les plus gueux étaient souvent les plus beaux et dominaient le reste du troupeau. La chair rançonne, nivelle ainsi ses créatures…

Pierre discerna d'instinct que le vice et la dépravation règnent tout au long de l'échelle sociale. Que ceux-là mêmes qu'il soupçonnait le moins étaient parfois les plus contaminés.

Mais toute pudeur était morte. Ce n'était plus que des bêtes lascives, avides de luxure, ivres de turpitudes, de stupre et de prostitution.

Furtivement, dans les coins reculés de la salle, des ombres s'appelaient, s'attiraient, s'enlaçaient à la faveur de ce rideau liquide. Le rite immonde commençait.

Des formes s'accouplaient, bestiales, grotesques, horribles. D'autres les imitaient.

Il y avait des fois où ces couples monstrueux aspiraient à s'unir les uns dans les autres, finissaient même par rejoindre leurs tronçons, à la queue leuleu, jusqu'à former une chaîne infernale, une file indienne, véritable chenille humaine, animée d'une vie particulière, faite de soubresauts individuels, étrange et démoniaque !

On eût dit, au fond d'un cauchemar, une longue suite de côtes et de vertèbres, imbriquées, prolongées, multipliées à l'infini et follement agitées d'un mouvement frénétique. Leur rythme ondulait, s'enflait, comme une vague qui monte et qui descend. Pénétrés, voués les uns aux autres, certains de leurs couples offraient un spectacle affreux.

Quelque vieillard obèse et difforme, aux membres grêles et simiesques, précédait un éphèbe aux lignes pures. Ou bien c'était l'inverse…

Ils semblaient vouloir ainsi s'animaliser, se totaliser, atteindre à l'Espèce, au général, à l'Universel !

Comme ces polypes de madrépores agglomérant leurs colonies, ces atolls, dont les mille existences ne sont plus qu'un seul tout, ces corps de brutes, ces chairs confondues, rivés au même joug, ne formaient plus qu'un seul monstre, myriapode innombrable et fabuleux, qui tentait dans leur multiple étreinte la possession de l'Absolu !

En ce moment, Pierre les sentait capables, ces malheureux, de s'abstraire en quelque sorte, de sacrifier leur propre rut au profit de la collectivité, cette grappe humaine, ce sinistre attelage de damnés dont ils faisaient partie.

Ôsimulacre de charité !

Ils n'existaient plus qu'en fonction d'autrui…

Communion diabolique, un spasme contagieux se propageait soudain tout le long de la chiourme.

Un horrible frisson parcourait cette multiple échine comme une traînée de poudre. Un vol de stercoraires palpitait dans la vapeur. Tandis que des grands faunes impudiques, aux bras ballants, se détachaient enfin sans hâte les lombes arborescentes…

— Oh ! murmurait Pierre chaque fois avec dégoût, quel tas d'saligauds !

Et il refermait la porte de l'étuve comme s'il s'évadait de l'Enfer.

⁂

Tout bon garçon de bain a sa spécialité. Pierre eut bientôt la sienne : le fouet. Il venait un petit nombre de gens qu'il fallait rouer de coups.

Àtravers toutes les vicissitudes et malgré sa maladie, il avait gardé le bras robuste et le jarret solide. Les privations n'arrivaient pas à l'abattre.

Les fervents du knout n'hésitaient pas à le choisir pour « soigneur ». Les mazochistes se disputèrent ses faveurs.

Pour les bien satisfaire, Pierre n'eut qu'à ressasser les leçons du père Balard. Celles-ci, comme on voit, n'étaient pas perdues…

Il mit à contribution ses propres expériences. Les victimes criaient de joie sous sa férule.

Elle consistait en une cravache à lanières fines et nombreuses dont il leur cinglait les reins parfois jusqu'au sang. Il les voyait se tordre et se rouler à terre, les fesses zébrées de rouge comme un bifteck grillé.

Ils gémissaient, allaient jusqu'à l'implorer :

— Assez, assez, grâce !

Mais il avait, au préalable, reçu l'ordre formel de flageller sans pitié leur peau de léopard. Du pied, il les retournait, simplement, quand un côté était trop cuit.

La chambre de flagellation, à plafond bas et voûté, dessinait une espèce de cellule d'où les cris ne pouvaient parvenir. Un lit de planches garni d'une paillasse, un poteau de torture où d'aucuns préféraient se faire attacher, le fouet — arme d'élection — meublaient cette pièce.

Pour ceux du poteau, la correction se voulait plus savante et sévère. Pierre commençait par leur passer les mains derrière le dos dans une courroie de cuir, afin qu'ils ne pussent bouger. Le patient fermait les yeux, se livrait tout entier au plaisir du supplice.

Le fouet lui striait d'abord les épaules, la poitrine et le ventre, puis gagnait la ceinture et les cuisses.

Alors, Pierre les détachait, les mettait à rebours, les frottait d'huile, les garrottait de nouveau, et recommençait de plus belle. Il éprouvait lui-même une volupté sauvage, une joie cruelle, à leur faire du mal et à les voir souffrir. Parfois, quelque victime, plus blasée que les autres et de sens plus émoussés, devenait exigeante :

— Plus fort, râlait-elle, plus fort…

Et son bourreau redoublait d'ardeur avec un raffinement de cruauté. On eût dit, qu'en torturant les autres, il se vengeât de

tous ceux qui l'avaient fait souffrir malgré lui. Qu'il se vengeât du père Balard et de Julot et du vieux Biche et du geôlier Bernard, de Maxwell et de Luc ; qui sait, peut-être, du sort lui-même !

La fièvre lui brûlait les tempes, tendait son bras comme un arc.

La tête lui tournait et sa main frappait, frappait, se levait et s'abattait rythmiquement, acharnée comme une possédée.

— Tiens, ricanait-il d'une voix rauque, attrape, mon salaud, encaisse, vieille lope ! tends-moi tes fesses, bourrique ! Tiens, tiens… Encore une, et de deux, et de trois, et de…

— Plus fort, râlait la voix, plus fort !

Pierre ramassait alors ses dernières forces, se ruait furieusement, en forcené, sur sa victime pantelante et râlante, jusqu'à ce qu'un jet vivant allât gicler contre la muraille…

Les veines gonflées comme des cordes, son bras retombait inerte, paralysé, de tout son poids.

— J'en peux plus, murmurait-il en s'affaissant.

Il suait à grosses gouttes. On lui donnait vingt francs…

⁂

Tous les soirs, Pierre reprenait le chemin du Poiss' d'Or où, passé minuit, Bob venait le rejoindre, à la fin du spectacle. Il l'attendait parfois dans la loge, quand M. Biche lui faisait signe de venir saluer les « amis ».

Ils se réunissaient dans l'arrière-boutique entre gens du monde et même du demi-monde, à la bonne franquette. Le menu fretin du boulevard frayait avec les gigolos cossus qui les y relançaient. Albert, chien fidèle du romancier, et le fameux Pépé s'y montraient fréquemment.

Plus d'un soir, Pierre rencontra Willy et son inséparable qui venaient faire une « touche ».

En bavardant avec eux, il guettait la porte. Dès que Bob paraissait à l'entrée, il se glissait dehors et montait avec lui.

— Ça va, le ménage ? s'informait cyniquement le peintre. Et tous les autres de rigoler.

Là-haut, Pierre et Bob dînaient d'un peu de charcuterie. On déployait le lit-cage que Bob avait loué et tout en rafistolant son maillot déchiré, l'acrobate en herbe racontait à son compagnon les menus faits de la soirée :

— Tom, tu sais, Tom, l'p'tit ch'val bai, il s'est couronné c'matin à l'exercice. »

Ou bien :

— Ricardo, l'paillasse, hein, et l'homme serpent, l'vieux Philippe, hein, s'sont rentré dans l'chou. Tu parles d'une dégelée, et fadée, hein, tu peux m'croire.

Et encore :

— La môme Élise, hein, tu sais ? « l'éliquibriste », eh ben, ell' s'est foutue par terre tout à l'heure. Si l'public a protesté ? Tu parles d'une déveine.

Pierre l'écoutait avec ravissement. La vie du jouvenceau lui paraissait être une merveilleuse aventure, comparée à la sienne.

Et puis quel plaisir d'entendre sa voix fraîche… Comme ce timbre enjoué le lavait de l'ordure quotidienne. Près de l'enfant, sa propre chair le dégoûtait. Il en avait honte, se prenait à la détester et à la haïr. Ah ! comme il le voulait pur, lui, son frange… Gare à celui qui oserait toucher son petit Bob !

Grâce à lui, s'épanouissait encore une fois la fleur d'or que ses mains lubriques avaient flétrie.

Cette chère présence, tous les soirs, le tirait du mauvais rêve.

Mais il cachait à Bob soigneusement sa vie. Parce qu'il toussait beaucoup, il avait peur de se trahir et surmontait sa fatigue.

Très pâle, amaigri, émacié, fondu à la peine des heures chaudes et charnelles, on ne lui voyait plus guère que les os et la peau.

Et Bob s'amusait à lui toucher les côtes :

— Ta carcasse bientôt va t'crever l'cuir, mon pauv' vieux.

Puis, à la longue, le gamin finit par s'ennuyer. Il devint taciturne, rentra plus tard, boudait à tout propos. Le travail commençait à lui peser. Ce métier l'excédait. Car ses maîtres étaient durs, n'épargnaient pas les coups.

— Ça n'gaze plus, dit-il un soir, j'en ai marre, tu sais…

Pierre s'efforça de le rassurer, prit la chose à la rigolade.

— Bon sang, t'as l'cafard, ça s'comprend ! Mais c'est partout pareil, affirmait-il péremptoirement. Écoute : quand tu s'ras un

as, nous partirons pour l'Amérique. On gagnera du pèze, hein, tu verras… C'est l'filon.

— P't-être, songeait Bob, en fermant les yeux…

Un soir, Pierre l'attendit en vain dans la loge. Bob ne rentrait toujours pas. Enfin Bijou lui dit :

— Mais j'crois bien l'avoir vu r'descendre, ton p'tit mec, vers six heures, avec un paquet.

Affolé, Pierre se précipita là-haut. Sa chambre était vide, l'armoire aussi.

Ses trois chemises et son beau complet avaient disparu.

Il s'effondra.

— Bob, sanglotait-il, la tête sur l'oreiller, Bob, mon p'tit Bob…

## IX

Rue de Lappe… Ce vocable rend à lui seul on ne sait quel son fêlé de bouge et de mauvais lieu.

Par les nuits chaudes de septembre, ses bals-musettes sont bondés.

Une âme d'accordéon s'étire et rôde, nostalgique, d'un bout à l'autre de ce boyau.

Autrefois, au beau temps des apaches en foulard et des bandits masqués, tous ces modernes dancings étaient surtout des

bastringues et des guinguettes. On y servait du gros « rouge » dans les verres trapus et la chope de bière était pour rien.

Mais les temps sont changés. La mode s'en est mêlée. Aujourd'hui, la rue de Lappe jouit d'une manière de notoriété. Les consommations du Bousca — le plus riche de ces estaminets — sont au prix fort, et les « vrais de vrais » ont émigré vers des rues plus propices…

Les « boîtes » pas chères qui longent sa chaussée prospèrent également. De condition plus humble, elles conservent néanmoins leurs amis fidèles et leur clientèle spéciale.

Dans le brillant décor du Bousca ou sous les pauvres lampes de chez Marie, les couples tournent, tournent, chaque soir, mécaniquement.

Sur le trottoir d'en face, les flics font le guet d'un air bon enfant. On peut rafler d'une heure à l'autre. On ne sait jamais.

Mais ces rafles n'y sont plus de bonne prise. On n'y cueille guère que des métèques en défaut et quelques curieux avides d'émotions fortes ou d'alcools excitants. La police tombe le plus souvent sur « bec de gaz », comme on dit, et s'en tire gentiment avec le sourire et des excuses.

De leur côté, les curieux sont déçus… Ils n'ont rien vu et ne sauraient rien voir. Le Bousca est une « boîte » interlope comme tant d'autres établissements édifiants de la capitale. Plus calme et décente même, à cause de la vigilance de monsieur le Préfet.

On s'y tient sur ses gardes ; les danseurs rivalisent de tact et de tenue.

Si les affaires, parfois, prennent leur revanche, ce n'est qu'à force d'astuce et de diplomatie.

Et, certes, l'amateur ne manque pas, mais il se cache. La loi de l'offre et de la demande joue bien tous les soirs, mais avec mystère et discrétion. Il faut avoir déjà du flair, d'un côté comme de l'autre, pour dégoter sa contre-partie.

Ce genre d'opérations se traite d'ordinaire sans tambour ni trompette.

— Plaît-il, de la lumière ?

On fait briller une « craquante » et l'on devise gentiment. C'est l'a, b, c, du métier, mais « ils » y mettent de la délicatesse, un talent tout particulier.

Si les « aminches », petit à petit, se sont retirés de leur domaine comme d'une chasse mal gardée, par contre, toute autre espèce de gibier y foisonne librement. Les risques sont moins grands.

Les têtes brûlées et les mauvais garçons s'y donnent rancart. On les voit converger vers la Bastille des quatre coins de Paris.

Leur but, cependant, diffère suivant le cas. Il y a le chasseur à l'affût et il y a le gibier.

Si c'est pour s'offrir et tenter l'aventure, habillés, maquillés, rasés de frais, le « froc » à l'esbroufe et la « bâche » en bataille, ils attendent ou provoquent le miché qui va lâcher le pèze. C'est une question d'argent.

Mais quand, le gousset garni, ils viennent s'amuser pour leur compte, ils plantent là le fâcheux et courent au Trois-Colonnes.

Ces soirs-là, ils ont fait moins de frais. Leur mise est plus simple, leur langage aussi. Ils sont « nature ». On est entre copains, quoi ! On s'appelle, on se salue d'une table à l'autre, sans façons, sans minauderies, sans plus rien de ce cabotinage grivois qui leur donne un faux air de « p'tites femmes » libertines. Ils ont repris leur sexe…

Que parmi eux, un soir, quelque intrus se faufile, les yeux se tournent aussitôt, menaçants, soupçonneux et méfiants, avec une pointe de haine silencieuse.

Qui est-il ? D'où vient-il ? Que cherche-t-il ?

Il vient peut-être de très loin, lui. Ses poches sont pleines d'or. Et sur sa face, étrangement, erre le sourire de l'aventure…

Douleur en quête d'oubli, crime qui se cache, ou plus souvent la rousse qui moucharde ? Personne n'en sait rien. Lorsqu'il s'assied dans l'ombre, triste et seul, à la table d'un bal-musette, les couples se séparent, les plus prudents se taisent, la java languit.

Tel s'assit ce soir-là, dans un coin du Petit-Balcon, l'inconnu mystérieux.

« Encore un trouble-fête », songent-ils.

L'homme commandait du mousseux et bourrait sa pipe.

Mis correctement, il avait l'air abattu, s'effaçait autant que possible, s'efforçait de se faire oublier là-dedans, de passer inaperçu.

Attablés près de lui, trois jeunes gens se poussaient les coudes.

Soudain, l'homme, à la cantonade, les interrompit timidement :

— Êtes-vous acheteurs ? je l'donne.

Il tirait de sa poche un objet qu'il posa sur la table devant eux, enveloppé dans son mouchoir. L'éclair d'un browning brillait au travers.

— C'est pour rien ; si ça vous chante, dit-il à voix basse.

Deux d'entre eux, interloqués, regardèrent sans répondre, saluèrent leur compagnon et se retiraient avec une feinte indifférence.

Mais l'homme ne se déconcerta point. Il insistait auprès de l'autre.

— C'est pour rien, que j'vous dis… Profitez-en, j'suis fauché.

— Combien ?

— Lâche-moi c'que tu peux.

Le jeune homme réfléchit une seconde.

— J'n'ai qu'ça, dit-il, en jetant sur la table un billet de cent francs.

— Un match ? C'est donné, murmura l'homme en l'empochant fiévreusement. Mais qu'faire, adjugé… Prends mon feu.

Il paya la bouteille en changeant son billet, remercia son client de fortune et gagna la sortie.

Mais il revint sur ses pas :

— Méfiez-vous, conseillait-il, clignant de l'œil : il est chargé.

— Tant mieux, répondit Pierre, en éclatant de rire.

⁂

Puis, comme ils entraient au Trois-Colonnes, Albert et Pépé croisèrent Louise sur le seuil.

— Où est Pierre ? j'le cherche.

— On s'quitte à l'instant. Tu l'trouveras au Petit-Balcon.

Et lorsqu'elle les eut quittés :

— Elle a tout plaqué pour lui, cette pouffiasse, dit Pépé.

— Non, mais tu t'rends compte ?…

Pierre, lui, avait bien fini par s'en rendre compte. Et cette folie de Louise le fatiguait déjà. Il évoquait les jours si tristes qui suivirent la disparition de Bob. La visite brusquée de Louise dans sa chambre, tandis qu'il dormait encore pour ne pas tousser.

Elle tenait sa valise et lui dit en l'embrassant :

— J'viens d'plaquer Luc pour toi, mon Chou.

Et tout de suite, Pierre avait retrouvé son ancienne soumission, il abdiquait pour elle encore une fois.

Parce qu'il pleurait doucement, la tête sur son épaule, elle crut que c'était de joie ; mais lui pensait à ce Bob qui s'en était allé…

Elle recommença ses mêmes caresses et ses mêmes gestes et lui se laissait faire pour tâcher d'oublier l'autre.

— Il va finir par rappliquer, lui disait-elle parfois pour le consoler, en souhaitant bien ne jamais le voir revenir.

Mais il revint. Deux mois plus tard, malade, dépenaillé, comme un chien battu.

Pierre céda vite à ce retour d'enfant prodigue. Ils firent ménage à trois. Bob était sans travail. Et Pierre avait aussi quitté « la flotte à Maurice », depuis celui de Louise, à cause de sa santé. Il toussait, il étouffait, ne sortait plus tous les soirs.

Elle, par son aiguille, dut suffire à tous trois. Elle s'abîmait la vue, se tuait à la tâche, sans gagner beaucoup plus.

Bob dit un jour :

— C'est conasse de goupiller ainsi, ma vieille. Si tu faisais l'tapin comme les autres, ça rapporterait davantage et l'on s'réveillerait plus tard, hein ?

— Bob a raison, finit par opiner Pierre, qui ne voulait plus jamais le contredire, de peur de le perdre.

Louise refusait net.

— Tout, mais pas ça, leur dit-elle en pleurant.

Alors Bob menaça de s'en aller, et Pierre de la chasser.

— R'tourne ch'ton Luc, gueulait-il. Va-t'en, sale vache !

Puis un jour, à bout de patience, il saisit le fouet, qu'il avait clandestinement emporté en quittant l'établissement de bains, et la corrigea d'importance.

Bob regardait en souriant la scène qui se déroula, rapide, sans que Louise eût un cri.

Renversée sur le lit, jupes relevées, Pierre lui cinglait les cuisses, les reins, les fesses joufflues, de vingt coups de lanière.

— Tu vas fort, dit Bob, en l'arrêtant.

Pour toute réponse, elle leur lécha les mains et leur suça les lèvres.

— C'est convenu, fit-elle, résignée.

Le soir même elle commençait la retape sous la surveillance de Bob qui faisait le guet, en marge du trottoir.

Elle rapporta la somme à Pierre qui tenait la caisse.

Elle était encore fraîche, cette Louise, appétissante même, et tentait facilement le client avec son petit air novice et candide, ses grands yeux hystériques, ses lèvres rouges et son corps de garçon vicieux…

Elle fit des « passes » lucratives et nombreuses. Elle conduisait les clients à l'hôtel. On lui donnait la chambre n 10, à l'étage au-dessous.

Les affaires du trio prospéraient. Bob put se payer ainsi la certitude d'une vérole naissante et Pierre soigner un peu sa vieille toux par des libations copieuses, en faisant la bringue rue de Lappe.

Sur le seuil, Louise vit Pierre assis dans le fond et alla droit à lui.

Les javas se succédaient aux sons d'un banjo et d'un accordéon.

Femmes qui se trémoussent sur place aux bras d'un beau mec. Gigolos des deux sexes qui dansent ensemble en dandinant comme des lobes leurs grosses hanches d'invertis. Les mixtures vertes, jaunes, rouges, de toutes couleurs, les « diabolos », les « panachés », les simili-cocktails de toute sorte dans les verres grossiers.

Dans l'air quelques spirales de fumée bleue. Un patron en suif cramoisi au comptoir. Ça pue l'ail, la pipe et les pieds.

Pierre aperçut Louise et fourra vite l'arme en poche. Il l'enleva pour danser. Voilà qu'il dansait maintenant ! Très mal d'ailleurs.

Il avait tellement poussé à la Roquette qu'il pliait les genoux et s'accrochait à elle d'un mouvement gauche. Elle l'écoutait souffler péniblement et respirait sa mauvaise haleine.

— Tu sais, dit-elle en s'asseyant, Pépère est malade, très malade.

— Qui t'l'a dit ?

— L'Anglais, tout à l'heure, chez Bousca.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— J'sais pas. Il n'est pas bien solide.

— J'l'sais, pardi ! Il a la crève, comme moi…

— Va le voir.

— Oui, j'irai un jour. Y m'couchera p't'être sur son testament, après m'avoir couché dans son lit, hein ? Y a du fin chez lui. Des bouquins, des bibelots, des croûtes.

Mais Pierre était las et trouvait le temps lourd.

— Rentrons, fit-il, y s'fait tard.

— Si tu veux, dit-elle.

— T'as rien fait ce soir ?

— Rien, j'suis verdure, j'ai pas dérouillé.

— Bob va s'fâcher.

— J'peux pourtant pas vous inventer des clients, crénom !

— Où est-il, j'l'ai pas vu d'la soirée.

— Moi non plus, dit-elle, en haussant les épaules et le vouant à tous les diables.

Ils se levèrent. La rue entière vautrée comme une chienne chaude, avec son nom fêlé, ses pavés crapuleux et ses accordéons dont geigne et saigne en s'étirant la voix d'entrailles douloureuses…

Par les vitres du Bousca, Pierre découvrit Bob assis avec une femme.

— Ça y est, fit-il tourné vers Louise, rageur, les yeux mauvais, va lui dire qu'on l'attend et qu'y s'débine.

— Penses-tu pas, répondait-elle en lui prenant le bras, laisse-le donc, il viendra bien tout seul.

Non, Pierre veut que ce soit tout de suite. Il le veut. Il le faut. Avec qui est-il, ce Bob, dont il n'a pas voulu faire son amant ?

Quelle est cette drôlesse à tignasse rousse ? C'est elle qui lui a chipé son frange… Et il voulait à tout prix se débarrasser de Louise qui le tirait par la manche.

— Lâche-moi donc, putain ! Faut qu'y vienne, faut qu'y vienne, hurlait-il en trépignant.

Louise s'impatientait, voulait l'arracher aux curieux qui déjà s'arrêtaient.

Bob, indifférent, assistait de l'intérieur à cette scène, sans comprendre ce qui se passait.

Alors, exaspéré, fou de colère, Pierre voulut s'élancer, brandit le poing dans leur direction, hurla plus fort :

— As-tu fini de m'narguer, fumier !

Les flics s'approchaient. Soudain Pierre, tâtant sa cuisse, sentit le froid du browning qu'il venait d'acheter. Subitement calmé, il dit à Louise, tout bas :

— Viens, foutons l'camp…

Ils s'éloignèrent. Deux larmes lui mouillaient les joues, tandis que Louise, triomphante, glissait quinze francs dans sa main :

— Tiens, j'ai tout de même fait ça, dit-elle, mais garde-les pour toi.

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de notre chair…

⁂

Pierre fit comme il l'avait dit, il alla voir Pépère. C'était sur la rive gauche, une vieille bâtisse, au long des quais. La femme de ménage qui le soignait connaissait les habitudes du « maître », ses manies de célibataire, de vieil original, et qu'elle pouvait introduire sans crainte ces « garçons perdus » à qui il finissait toujours par faire un brin de morale.

Couché sur un divan, le buste soutenu par une pile d'oreillers, l'écrivain couvrait de sa fine écriture indéchiffrable et comme hiéroglyphique les feuillets blancs épars sur un pupitre anglais, posé sur ses genoux.

Dehors, il faisait grand jour, un beau soleil de fin d'été, et les premières feuilles d'automne imprégnaient l'air d'une senteur rousse.

Mais la chambre était obscure et les rideaux tirés. Un candélabre à cinq branches brûlait seul au chevet du malade et jetait une lueur rose sur la blancheur des draps.

Dans cette pénombre, sa figure prenait un air spectral de Christ émacié, purifié, sublimé par les mortifications, et semblable à celui qui saignait sur le mur, à la tête du lit. Mais des étagères, tout autour, lui mettaient au front une auréole de livres. Deux roses rouges dans un cristal. Une laque bleue de paravent chinois dont les dragons et les chimères criblaient d'or les ténèbres. Des Bouddhas bedonnants en vitrine et leur sexe subjugué par un petit Priape ironique au phallus triomphant…

Pépère releva lentement ses paupières sur des pupilles laiteuses ainsi que des opales.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, je vois à peine… Ah ! c'est toi, dit-il au bout d'un instant. Mets-toi là, mon petit, là, comme ça, près de moi.

Pierre sentit mourir à ses pieds un vieux tapis aux teintes usées, fanées comme des feuilles mortes.

— Comment allez-vous, s'enquérait-il d'une voix mal assurée, intimidé par le cadre (il n'était jamais entré dans sa chambre), on m'a dit que vous étiez malade.

— Oui, je ne suis pas bien brillant… Mais toi-même, ça va mieux ?

— Ça ne va pas, dit Pierre. J'ai l'âme pourrie, l'corps aussi.

L'écrivain eut un triste sourire et répondit d'une voix lasse :

— L'âme, c'est plus grave… Elle est d'ailleurs le véritable médecin du corps, (les autres nous aident seulement à mourir un peu plus tard). Mais causons de toi… Approchez-vous, Chouchou. (On t'appelle bien Chouchou ? Ma mémoire peut me trahir, je suis si faible…) Approche-toi. Je ne vois plus beaucoup. (Là, c'est très bien comme cela.)

Sa voix avait des inflexions étranges ; montait ou descendait, enveloppait les incidentes par un retour sur elle-même, détachait certains mots comme des majuscules, d'un ton âpre, volontaire et mordant.

— Tu disais donc, mon enfant, que ton âme est pourrie. Pourquoi s'est-elle corrompue et de quoi souffre-t-elle ? D'avoir été en prison. (Car tu sors de la Roquette ?) Mais elle y était déjà, puisque notre corps en est une (et des plus désagréables très

souvent, ma foi). Le mal, vois-tu, (je le crains) doit remonter un peu plus loin… (Ne va-t-il pas rejoindre tes origines et le secret de ta naissance ?)

« Je m'explique. Votre âme, sans doute, mon petit, n'aura point rencontré son véritable sexe (car les âmes aussi ont un sexe).

« Eh oui, les âmes aussi ont un sexe, qui n'est pas toujours nécessairement celui de leur corps (accident, lui, matériel et tout fortuit d'une nature aveugle qui se trompe).

« Oui, oui, je dis bien : qui se trompe… Tu comprends ? mon enfant.

— Pas tout à fait, dit Pierre au comble de l'étonnement.

— C'est juste. Tu n'as pas lu mes livres. Sans doute ne les liras-tu jamais. (La plupart d'ailleurs les ignorent encore.)

« Peu importe. Là n'est point la question. Mais par exemple, dans mes ouvrages, j'ai fait justice de quelques bévues et restitué à certaines âmes leur véritable sexe et leur vrai corps.

« C'est ainsi qu'un certain nombre de mes héroïnes, prises, étudiées, analysées d'une plume journalière au courant de ma vie, ne sont en réalité que des garçons.

« Je dis bien, des garçons… Les plus belles Vierges du grand Raphaël (c'était un peintre, mon enfant) ne furent peut-être aussi, à l'origine, que des jouvenceaux. On l'affirme. Je n'ose désavouer, (la chose est fort possible) ; sache seulement que le mal de ton âme et celui de ton corps ne font qu'un (je ne parle bien entendu point de la maladie qui désagrège toujours l'un au dé-

triment de l'autre, mais de ce malaise spécial et de l'aberration où nous plonge l'accident matériel et fortuit d'un sexe qui, certainement, ne doit pas être le nôtre !…) As-tu saisi ?

— Qu'dal et qu'pouic, murmura Pierre, ahuri.

— Ce n'est pas de ta faute, reprit l'écrivain. Mes lecteurs, pour la plupart, (ceux qui sont censés être des « normaux », comme si la norme expliquait le reste, comme si le nombre autorisait la loi), mes lecteurs s'y laisseront prendre un jour, je le présume, quand je ne serai plus de ce monde… Et ce sera très bien ainsi. Que leur importe de savoir que mes « femmes » sont en réalité des hommes, puisque ces « hommes » n'étaient en vérité que des femmes ?…

« Il est gaz », pensa Pierre qui l'écoutait comme un homme ivre.

Curieux, il ajouta :

— C'est d'moi qu'vous parlez, m'sieur ?

— De toi comme de moi, mon ami, et de tous les nôtres… De tous ceux dont l'âme s'est trompée de forme.

Pierre bondit, comme sous une injure :

— J'suis donc un' femme, moi ? s'écria-t-il, indigné.

Pépère éclatait alors d'un petit rire aigre qui le glaça jusqu'aux moelles.

— Ton sort te révolte ?… Allons, allons, bel enfant, calmez-vous, dit-il en le forçant à se rasseoir. Tenez, ouvrez la boîte de fruits confits que vous trouverez sur la table. Elle m'a été envoyée

ce matin par la toute belle madame de Chauvigny, (tu sais bien, la mère du petit vicomte qui se prélassait au bal de Maxwell en compagnie du baron de Lourdel).

« Les femmes me gâtent beaucoup trop. Elles raffolent de moi, sous prétexte que je les comprends mieux que tout autre. Étranges créatures… Ce sont elles, je pense, qui ne me comprennent pas.

— Vous parlez des vraies, cet' fois ? demandait Pierre.

— On ne sait jamais, mon petit, riposta l'écrivain.

Il se tut. Ce discours venait de l'épuiser. Sa tête reposait sur l'oreiller comme une fleur pâle.

Une pendulette ancienne, sur la cheminée où s'effondraient quelques bûches lentement, rythmait le silence de son cœur monotone. Pépère semblait dormir.

D'une voix sourde et lasse, il résolvait maintenant pour lui seul son monologue intérieur :

— « Elles émigrent, les âmes, songeait-il, elles volent toujours à la recherche de leur sexe, à la poursuite de leur moi que quelques-unes seules (les élues, les divines) finissent par identifier dans le temps retrouvé… Que m'importe de plonger dans l'obscurité, qu'au dehors le ciel bleu soit en fleur ? L'infini est en moi, j'habite l'infini ; je suis intoxiqué, sursaturé d'infini. »

Pierre se leva sur la pointe des pieds, laissant le poète à sa rêverie.

— J'm'en vais, dit-il.

Alors, la tête pâle rouvrit les yeux :

— Adieu, mon petit ami. Peut-être ne nous reverrons-nous jamais (car mes jours, mes heures, sont comptés, quoi qu'ils disent).

« Quelques pages encore à écrire et j'aurai clos, je pense, ce triste ouvrage de ma vie. La mort pour moi mettra le point final et signera mon œuvre…

« Sais-tu seulement qui je suis ? Sais-tu que je t'ai aimé, bel enfant ?… Si tu pouvais, si tu savais, tu te reconnaîtrais quelque part, là, dans ce fouillis, dit-il. Mais moi, je t'ai reconnu.

« Tu fus Narcisse, un jour, qui penché sur l'eau trouble de son âme la cherche en vain et ne sait pas la voir… (Approche-toi, une dernière fois, mon enfant. Là, comme cela…) Oui, tes formes sont toujours belles, mais tu n'es plus Narcisse. Tu ne contemples plus ton âme au fond du puits, ton âme qui s'est fondue, dissoute, corrompue, comme la lune.

« Car l'éphèbe n'est qu'une chrysalide en quête d'une âme. Il passe, il emporte son secret… Et l'homme lui survit, qui ne s'en souvient plus.

« Où est-il, celui que tu fus ? Allons, tu t'éloignes et je te dis adieu. Tiens, mange encore un fruit confit… Serrons-nous la main. »

« Faut-il qu'il déménage pour m'appeler Narcisse ! Sans blague, il est noir », se dit Pierre en retrouvant le soleil. C'est égal, il n'avait jamais entendu Pépère lui parler ainsi. Il ne l'avait jamais non plus vu dans un tel état.

Cette figure pâle, apaisée, irréelle… Ces doigts amaigris, fatigués d'écrire, d'écrire, comme s'ils ne dussent point avoir d'autre fonction. Oui, vraiment, Pépère est bien malade et Pierre se promet de retourner le voir.

Il eut envie, dans la rue, de se tâter pour constater qu'il était homme tout de même.

« Il est gaz », répétait-il en prenant le métro. « Mais s'il parlait franc, si j'suis pour d'bon un' poule ratée, c'est donc Louise qui s'rait l'homme ? »

⁂

Depuis qu'il se croit « femme », Pierre souffre plus volontiers le contact de Louise. Il ne se révolte ni ne se cabre devant ce qu'il pense être désormais l'évidence.

Il accepte son sort avec résignation. Les voluptés réprouvées, il ne les discute plus ; il s'y abandonne même avec indifférence dès lors que leur commerce s'avère moins coupable, ses désirs plus légitimes.

Il se souvient des jours passés et regrette sa jeunesse flétrie.

Si mystérieux qu'eussent été pour lui les propos de Pépère, une chose l'avait certainement touché : l'éloge de sa beauté !

Qu'il ne fût point Narcisse ? La belle affaire… « MM. Pascal et Narcisse, allez au diable ! J'connais un Narcisse, garçon coiffeur à Belleville, qui est un sinistre avorton. » Et bien qu'on l'ait réformé dans la marine pour faiblesse de constitution, que tout espoir de beaux voyages et d'aventures nouvelles lui soit définitivement refusé, il tient encore le coup, coquin de sort ! Louise l'adore tou-

jours. Et quand il veut s'en donner la peine, boulevard de Clichy ou ailleurs, il trouve facilement plus d'un mec qui le suit. Alors ?…

Mais voilà, il y a Bob. Ce Bob que l'on désire et dont on est jaloux. Bob qu'on ne voit plus comme avant. Qui devient de plus en plus chic et rupin et qui dédaigne les « autres » chaque jour davantage.

Bob qui s'amuse, Bob qui se fait entretenir par une gonzesse maous et qui déserte le Poiss' d'Or où il ne se montre plus qu'à de rares intervalles pour humilier — l'ingrat — sa mouise de pauvre bougre, Bob qui n'est plus fauché, qui montre son pognon et porte un complet neuf !

Entretenu… Ce mot sonne à ses oreilles comme une défaite.

Si bas qu'il soit tombé, un reste de lucidité luit au fond d'une conscience. Bob le dépasse, Bob va plus loin sur le chemin du Vice. Opprobre ou jalousie ? Pierre s'insurge, Pierre proteste et se révolte sourdement, douloureusement.

Entretenu… Une fille et des michetons, pouah ! Entretenu par les deux sexes, une arme d'amour à deux tranchants, chair de joie à double face.

« Ah ! que j'étais marrant de me refuser, quand c'est lui qui s'offrait… C'est lui qui ne veut plus, maintenant. Je le dégoûte. Il a peur de piger la crève, ben sûr… Ai-je été bête, bon sang ! »

L'autre jour, au conseil de revision, des types l'avaient encore reluqué d'un œil drôle.

« C'est donc que je ne suis pas encore assez moche. » Mais faut pas le connaître aussi, car dès qu'on l'entend tousser à fendre l'âme, rien ne va plus…

Et puis le Dédé-Bar, la nuit. Des gens cossus et des michés sérieux, là-dedans. Les bons petits gueuletons à vingt francs et le champagne à trente, tarif de nuit. Des poules huppées et des trancheurs gironds.

Bob, assis à une table, se lève et danse avec son mec, un costaud bien fringué. Et les « autres » tout autour. Et des yeux le regardent, qui le palpent et le déshabillent.

Des cocktails à une thune. Des fleurs sur les tables. Et ces petits messieurs-dames qui se tortillent entre eux, aux sons d'un piano, d'un violon et d'un faux nègre qui tape, ces pauvres petites « chochottes » en mal de charleston qui se disloquent, comme des marionnettes passionnées.

Pierre regardait ces choses par la porte vitrée. Des ordures lui montaient à la bouche, mais il les refoulait, comme du poison.

Il le voulait, il le lui fallait, ce Bob aux cheveux lisses, ondulés, couleur de marron fauve, aux yeux de braise ardente, aux lèvres bien moulées des beaux gars de Bordeaux — le seul jeune mâle qu'il eût aimé, le seul aussi qui l'eût « fusillé » depuis qu'on lui passait sur le corps !

Àceux qui le dévisageaient d'un air narquois, étonnés souvent de cette mine louche, de ses yeux troubles, de sa taille féline, il avait envie de crier : « Ben oui, j'suis une femme, moi aussi, une vraie femme, une catin ! Est-ce ma faute, dites, si la nature s'est trompée en me fabriquant ? »

Parmi eux, à la rigueur, quelques-uns, peut-être, eussent encore essayé de le comprendre, par pitié. Ces normaux, non affranchis, ces « comme tout le monde », ont, malgré tout, le cœur bien en place.

Mais les « autres », ses pareils…

Ah ! qu'il les connaissait bien, maintenant, tous ces invertis qui l'avaient d'abord ébloui !

La plupart, des ignobles et des méchants, des lascifs, des sadiques et des cruels : des tantes !

Le plaisir, rien que le plaisir, ou la vénalité, ces tantes ! Des marchands qui trafiquent de leur corps. Les tantes… Des assassins d'amour, des lâches qui ont peur de souffrir et qui désertent devant l'amour !

Les tantes… Leurs yeux pervers, truqués, peinturlurés, hallucinants et caves comme des trous vides, aux sourcils épilés et lisses comme des fougères. Les tantes… Leurs doigts vicieux, chargés de bagues, de gemmes borgnes et maléfiques. Les tantes… Leurs lèvres rouges et vénéneuses comme des grenades pourries. Leurs fesses dodues comme des mamelles. Et leurs caresses mortelles et leur haleine empestée. Ah ! les tantes !…

Avec rancœur, Pierre refoulait ses nausées, s'en allait retrouver Louise au Clair-de-Lune.

Celle-là, après tout, lui répugnait encore moins. Quoique même sa caresse ne fût qu'un simulacre, elle lui devenait de jour en jour plus nécessaire, à cause de sa solitude et de sa pauvreté.

Que deviendrait-il sans elle ? Il ne sortait plus tous les jours, passait des heures entières sur le lit, couché sur le dos, prostré, la bouche ouverte, haletante, à bout de souffle, et l'envie de dormir, dormir, sans plus jamais se réveiller.

Et Louise arrivait très doucement.

— Tu dormais, mon Chou ?

Et tout de suite c'était l'aumône d'amour, sa potion calmante dans du lait chaud. Une potion qui puait la créosote et qu'il n'avalait qu'en se bouchant le nez.

Elle le dorlotait, le massait, faisait avec lui des rêves, des projets d'avenir — puisqu'il en faut quand même pour continuer à vivre.

Mais parfois, elle aussi, semblait plus triste et plus découragée.

Alors, lui, se taisait, ne disait rien, se doutant que c'était à cause de Luc. Cependant, il finit par l'interroger, une fois :

— Louise, t'as quelq' chose, hein ?

Elle hésitait, bredouilla :

— Faudra bien te l'dire un jour, mon pauv' Chou.

Anxieux, il insista :

— Parle, dit-il, j't'en prie.

— Eh bien ! voilà, fit-elle en se faisant violence, j'pense que j'suis prise…

Pierre, sur le lit, eut un mouvement de stupéfaction qui le figea.

— Ah ! murmura-t-il simplement, tu crois ?

Ils se turent. Pierre rompit le silence :

— Et de qui, peux-tu savoir ?

— Comment veux-tu que je devine, mon Chou. Et pourquoi faire ? demandait-elle.

— Pour lui casser la gueule, prononça-t-il rageusement.

Louise sourit sans répondre.

Dès ce jour, elle ne se cacha plus. Elle se levait la nuit pour aller vomir au cabinet et Pierre la voyait revenir pâle, défaite, chancelante.

Elle ne descendit plus tous les soirs dans la rue. Les « passes » diminuèrent. L'argent aussi.

C'était la misère… Il vendit un à un les cadeaux de ses anciens amis. Ceux de Maxwell et ceux de Pépère, sans compter les menus « souvenirs » dont il avait lui-même soulagé ses amants d'un soir ou d'une heure, et qu'il conservait encore pêle-mêle, dans sa malle.

— Faut garder une poire à ta soif, lui avait conseillé jadis Bijou, qui d'ailleurs s'était chargée de veiller sur ses hardes tout le temps de sa détention.

Mais le produit de la vente chez les regrattiers de Montmartre fut maigre et s'épuisa vite.

Louise traînait quelques dettes criardes dans le quartier.

Le pharmacien et le crémier qui lui faisaient crédit réclamaient leur dû. Il fallut aussi payer une quinzaine d'avance au vieux Biche qui, mis en défiance, menaçait de les jeter dehors.

Elle eut une idée :

— Si tu demandais à Bob de nous prêter cent balles ? Ça me permettrait de me remettre, tu sais. Les premiers temps sont les plus durs.

— J'veux bien essayer, répondit Pierre en haussant les épaules, pour lui faire plaisir.

Le soir même, il aborda Bob qui descendait de taxi accompagné du costaud ayant l'air d'un boxeur. Julot se trouvait là comme par hasard et se joignit à eux.

Le trio gagnait les guichets du Moulin-Rouge.

— Faut que j'te cause, Bob.

— Qu'y a-t-il ? Dépêche-toi.

— Si des fois t'a couché avec Louise pendant mon absence, hein, t'es un fier salaud ! Elle est grosse, tu sais, et j'suis fauché. Prête-nous cent balles, en bon copain.

— Ça n'existeû pas, tes m'naces ! dit le gamin. Tu vois, hein, que j'suis pas seul. Ça n'existeû pas, mon p'tit. Mais si t'as faim, toi et la gonzesse, tiens, v'là dix balles, ajouta-t-il, en sortant son portefeuille, et fous-moi la paix !

Il lui tendait l'argent et s'éloignait, l'air important.

Pierre remarqua les doigts roses qui étaient si rudes et durcis par l'acrobatie (il n'y avait pas encore bien longtemps) et qui maintenant portaient une chevalière en or, des ongles polis et jolis comme des agates. Puis il regardait ses mains — les mains de Chouchou — jadis aimables aussi, mais si tristes, calleuses, crevassées par les sales besognes de la Roquette.

Les vieilles ficelles qu'il fallait nouer bout à bout, pour rien, pendant des heures ; les petits éventails qu'il dut apprendre à fabriquer et pour lesquels il toucha sept francs cinquante à sa sortie…

De tout cela, déjà si loin, que restait-il ? À peine un souvenir, au bout des doigts…

Ces profits, quoique maigres, leur permirent de ne pas mourir de faim pendant quelques jours.

Mais Pierre se rouillait à ne rien faire. Il passait de longues heures à dormir, dormir, comme s'il ne dût jamais se relever.

La maladie le minait lentement, le détruisait en silence, sans même le faire beaucoup souffrir.

Puis Louise alla mieux et redescendit la nuit… Elle rentrait fourbue, les lèvres blanches, les jambes molles, comme une bête lasse. Lorsqu'un soir elle fut à bout d'elle-même, elle tomba sur le lit au moment de sortir et dit :

— Tant pire, j'n'en peux plus, j'aime mieux crever…

Alors, résolument, il « descendit » à son tour. Il erra place Pigalle, comme autrefois, arpenta les boulevards jusqu'à Clichy.

De vieux types décatis se mirent à ses trousses. Il en « dégotait » un, l'allumait, l'aguichait longuement, avec coquetterie, puis se laissait finalement « lever ». L'homme le suivit au Poiss' d'Or, où le garçon leur ouvrit la chambre N 7, au-dessous de la sienne. Pierre coiffa la clef de sa casquette, à cause de la fameuse serrure.

Confiant, d'une naïveté puérile, l'individu répondait à ses avances. Non, il n'était pas de Paris. Il habitait une petite ville de province — son patelin. C'était un homme marié, un père de famille.

— Tiens, voici ma femme et mes enfants.

Il exhibait une carte postale qui le montrait au milieu de sa progéniture, digne et grave comme un patriarche.

« C'est une bonne poire », pensa Pierre.

— Tu comprends, avouait l'autre, ma femme n'en sait rien, naturellement. Je fais « ça » seulement quand je viens tout seul à Paris, tous les deux mois, pour mes affaires.

« Mensonge et hypocrisie, réfléchit Pierre… V'là un mec, hein, qu'sa femme croit p't'être le modèle des hommes et qui n'est qu'une lope com'nous ? Y fait « ça », qu'y dit, régulièrement, tous les deux mois (évidemment c'est pas beaucoup, mais c'est égal), depuis des années, sans qu'sa femme ni personne se soit jamais douté d'rien ? C'est marrant, hein, il va fort l'mec. À sa touche, hein, j'aurais pas cru ça… »

Il lui gardait presque rancune de sa conduite irréprochable seulement en apparence, de son hypocrisie, de sa femme trompée.

« Il dupe tout l'monde », songeait-il, couché, tandis que l'inconnu, derrière le paravent, remettait de l'ordre dans sa toilette.

Distraitement, ses yeux se portèrent sur les vêtements accrochés au mur, à portée de sa main…

Sous la doublure du veston le portefeuille aperçu fait une bosse tentatrice. Le client est naïf. Sans doute ne le cherchera-t-il plus avant son départ. Ne l'a-t-il point payé d'avance selon son désir ?

D'un geste irréfléchi, il allonge un bras, s'en empare, le cache sous le matelas, et attend patiemment que le type s'en aille.

L'autre tira sa montre :

— Déjà deux heures, dit-il. Je m'en vais. À la prochaine.

Resté seul, Pierre eut un sursaut, épia son pas dans l'escalier.

Comme autrefois, une sourde rumeur se fit en lui, il prit peur d'ameuter sa conscience.

Saint-Germain. Un corbillard… La mère Moreau : « Tu l'as tuée, ta mère, tu l'as tuée… »

En un clin d'œil il vit le drame, les dissensions que le vol d'un portefeuille, si bien garni, peut déclencher dans une famille paisible, quelque part, là-bas.

C'est pour le coup, bien sûr, qu'une femme soupçonnerait la vérité… Non, il ne faut pas.

D'un bond, il saisit l'objet et sans même la curiosité de l'ouvrir, à moitié nu, s'élance après lui.

Sur le seuil, près de la porte, l'autre se tâtait déjà.

— Vous avez oublié votre frick, là-haut.

— Il me semblait bien, répondit-il avec un vague sourire.

Minutieusement, il le feuilletait en tous sens, à la hâte, se rassurait enfin, en tirait quelque chose, et, avant de le remettre en poche :

— Tenez, disait-il à Pierre, prenez encore ceci en souvenir de moi…

Il lui tendit cent sous.

⁂

— C'est pas tout, ça : faut en finir ! déclarait Pierre quelques jours plus tard. Louise devenait inquiète, capricieuse, acariâtre. Excédé, il lui dit :

— Va t'le faire passer.

— Jamais, répondit-elle fièrement, je veux être mère !

Alors il s'en alla. Son cas se compliquait. Il décida d'aller consulter ses vieux amis. Maxwell ou Pépère ? Il opta pour Pépère, Celui-ci au moins était de bon conseil. Et il avait du cœur.

Qu'importait qu'il l'appelât Narcisse ou Chouchou ? À sa guise.

Il le taperait, en outre, en l'apitoyant sur leur compte et il aurait l'air de s'enquérir de sa santé. Cette idée lui parut excellente.

Ce matin-là, tout était calme et familier sur les quais. Les feuilles des arbres jonchaient maintenant le sol de taches d'ocre. Il traversa la Cité. La Seine coulait, paisible, renversant le ciel, les toits, les hautes tours de Notre-Dame et les grimaçantes grues des berges, délayant le paysage comme une aquarelle. Les péniches respiraient faiblement près des môles. Un bateau-mouche passait…

Pierre regarda fuir l'eau pleine de songes. Un plongeon, c'est facile, on cesse de souffrir.

Machinalement, sa main sentit le contact du browning qui lui glaçait la cuisse et qu'il n'avait pas vendu avec le reste. « Ça peut toujours servir. » Il n'avait donc que l'embarras du choix.

Arrivé à la porte, il leva les yeux. Les rideaux de l'entresol étaient tirés. Une fenêtre bâillait. Il monta, le cœur serré.

Pépère est malade, que pourrait-il lui dire ?

Sa main tremblait en sonnant. Mais personne ne s'empressa de venir ouvrir. Il répéta le geste sans plus de résultat. « C'est drôle, pensa-t-il. » Il descendit chez la concierge. La loge était fermée. Alors il remontait et sonnait plus longuement. Il entendit le timbre retentir au loin dans l'appartement, avec un son étrange.

Cette fois quelqu'un entre-bâilla la porte.

— Que voulez-vous ? demandait une religieuse.

— J'venais aux nouvelles, madame.

— De la part de qui, questionna-t-elle doucement.

— Mais… d'la mienne. J'viens parfois « lui » t'nir compagnie, répondit le jeune homme, étonné et inquiet d'apercevoir une religieuse au lieu de la vieille servante.

— Attendez… dit la robe noire qui disparut à pas feutrés.

Pierre s'assit un instant dans l'antichambre. La vieille bonne parut, les yeux rouges, tout en larmes.

— Monsieur est trépassé dans la nuit, dit-elle, abattue. Nous sommes seules, la garde et moi.

— Ah… fit Pierre stupéfait.

Il se ressaisit.

— J'peux vous aider p't'être en quelqu'chose, dit-il, madame, si vous le désirez ?

— C'est une idée, au fait. Tenez, mon garçon, prenez ce billet, allez acheter des fleurs, beaucoup de fleurs, le plus que vous pourrez, chez les marchandes. En attendant que ses amis, prévenus, se dérangent. Nous ne sommes que deux femmes pour penser à tout.

Pierre ne se le fit pas répéter et courut de toutes ses forces.

« Pépère est mort, Pépère est mort… » Cette phrase bourdonnait à ses tempes. Et puis cette autre : « Où est donc celui que tu fus, Narcisse ? »… Des roses, beaucoup de roses, toutes vos roses, madame. Et des iris, et ces grands lis, et des pensées, et vos scabieuses et les chrysanthèmes qu'il aimait tant… Des roses, beaucoup de roses, les plus belles et les plus rouges, madame. Ah, il manque des œillets et son billet est fini…

Alors, il tire cinq francs de sa poche et les choisit lui-même.

Pierre revint les bras chargés, les mains pleines.

Maintenant, il aidait les deux femmes à les répandre autour du grabataire. Son corps amenuisé par la maladie et le long séjour au lit n'était plus qu'une chose fluette, une forme d'enfant, sans âge et sans sexe.

Cette figure de cire, si pâle, si calme dans la mort, était-elle d'une femme ou bien d'un homme ? On n'aurait pu le préciser exactement, n'était un peu de barbe blonde qui obombrait les joues déjà creuses et terreuses. Ce front dont Maxwell, en faisant son portrait, vantait jadis la fermeté, semblait s'être encore élargi, découvert, sous un pouce invisible. Une ride profonde et sinueuse montrait seule encore au regard le vain sillon de la pensée. Les pétales des yeux clos rappelaient à Pierre une lueur fauve qui le trouait naguère comme une lame.

Et ses mains, ses blanches mains de patricien, soignées comme celles d'une belle dame, ses mains savantes, dont le contact léger imposait la caresse, ses mains si fines dont l'unique souci fut l'écriture, la sœur les avait jointes avec peine sur le petit crucifix qu'elle décrocha du mur…

« Pépère, Pépère est mort… »

Mais les amis arrivaient. Maxwell et Albert furent les premiers. Deux messieurs entrèrent solennellement, une serviette noire sous le bras.

Albert dit à Pierre en fronçant les sourcils :

— Que fais-tu là, toi ?

— Cet' question, j'donne un coup d'main, les vieilles étaient seules.

La femme de ménage s'approchait du peintre :

— Monsieur Maxwell, dit-elle en désignant les nouveaux venus, ces messieurs sont là pour le testament et les papiers de mon pauv'maître. Voici la clef du secrétaire qui se trouve dans la bibliothèque.

Les trois hommes passèrent aussitôt dans la pièce voisine. On les entendait fourgonner, fouiller partout, vider un à un les tiroirs, les casiers, retirer des cartons, avec un bruit de feuilles et de papier froissés.

L'œuvre du romancier gisait là, comme un enfant qui vient de naître.

L'un de ces deux hommes semblait être le notaire et l'autre l'éditeur.

Le premier, investi par la loi, apposait des scellés avec un lourd cachet noir. Le second, aux termes de son contrat, recueillait les ouvrages posthumes dont il devenait enfin le dépositaire.

Et c'était, dans cette maison silencieuse, un peu comme la mort d'une femme en couches dont on emmaillote l'enfant. On eût dit que celui qui dormait là, tout près, de son dernier sommeil, était mort pour donner le jour à une chimère.

Il semblait à présent que cette belle tête apaisée se fût vidée de sa substance et de son contenu, comme une mère en gésine qui

succombe à ses œuvres. Dans l'air flottait encore l'odeur de ses parturitions.

Pierre subit toutes ces sensations sans le savoir et se remémorait machinalement des bouts de phrases qu'il l'avait entendu dire et retenues à son insu : « Ils ravalent l'amour jusqu'à n'être plus qu'une réaction chimique. » Ou bien, à propos de Maxwell : « Cet homme proclame avec cynisme le préjugé des sexes. Mais son art prouve à lui seul le néant de la forme. »

Pierre entendait le peintre discuter, donner des ordres, comme s'il fût devenu le maître. On lui obéissait. Le souvenir d'un certain bal masqué lui traversa l'esprit.

Àeux deux, ils avaient tout transformé, tout arrangé en quelques heures dans l'atelier. Il eut l'idée de l'aider comme autrefois.

— Avez-vous besoin d'moi, proposait-il timidement.

— Non, c'est pas la peine… Ta place n'est plus ici, répondit le peintre d'une voix dure, en jetant un coup d'œil sur son accoutrement. Va-t-en…

Du monde commençait à venir. Des journalistes, rapidement, prenaient des notes sur leur calepin. Ils s'enquéraient des circonstances, de « l'issue fatale » et des derniers moments de l'écrivain.

L'un d'eux s'informait auprès d'Albert qui affichait ostensiblement une mine éplorée :

— Qui l'assistait ? demanda-t-il poliment.

— J'étais seul avec lui, monsieur, répondait l'interrogé, en portant son mouchoir aux lèvres. Il est mort comme un saint, sans sourciller.

« Oh ! s'indigna Pierre en leur tournant le dos, sont-« elles » menteuses ! Le mensonge ne les quitte pas. Ils camouflent tout, même la mort… »

Chétif et blême, d'un air d'ironique extase, Pépère semblait sourire.

⁂

Le lendemain Pierre se réveilla très tard. Il était seul. Louise n'était pas rentrée du tout.

Sans doute avait-elle couché à l'étage au-dessous, comme cela lui arrivait quand le client passait la nuit entière avec elle.

Il ne se rassasiait plus de sommeil. Sa mauvaise toux se calmait, lui laissait ainsi quelque répit. Mais il y gagnait par contre la migraine, se levait avec la gueule de bois, une intense oppression, de la fièvre.

Une sueur froide humectait ses tempes, ses paumes étaient moites et de fortes douleurs dans le dos le tiraient parfois brusquement de son lit. Il se réveillait en sursaut, ne se rendormait plus jusqu'au matin.

Péniblement, il s'étira, les membres gourds, la poitrine en feu, la langue sèche.

— J'suis claqué, dit-il en se frottant les yeux.

Soudain, sur la table, il vit une lettre qui l'attendait depuis la veille ...Une lettre ! Quel événement ! Il n'en avait jamais reçu. Cette lettre était la première qu'on lui adressait. Il se précipita dessus, déchira maladroitement l'enveloppe...

« Petit Pierre, ma chéri,

« Je suis navré de te faire la pène mais il faut que je te dise, je te quitte jusqu'à ma délivrance prochaine, Luc est venu me chercher toutaleur sa fait trois fois comsa qu'il veu me forcer à le suivre et cète fois je nai papu lui résister car je suis moimeme très feble et tro malade pisque je porte tu le sè le fruit de mes antrayes sans savoir encor coman je pourez le lui confessez et le suplier de nous prendre en pitié toi moi Bob et tout not monde car il est tres dur et meme qu'il peu cogné biain fort quantil simet. Y ma di comsa quil madore et quil ne peu plus se passer de moi que veutu que je face je suis moimeme une pauv fille qui nen peu plu et que Dieu meme ne pranplus en pitié rapor à tous mes péché qui sont gran mais qui au moins ne mont pas fait lenfant qui vavenir.

« Pour me consauler qui dit il a acheté une armouar à glaz et un foteuille lui quainz qui manquez ché nous jesper que tu prendras la chose du bon côté biain sajement ma chéri et que tu te fera une reson pisquil nia plu moyin de santirer otrement je t'en conjure Pierrette qui restra toujours ma petite fifille biainémé. Je te remais ici mon dernier billet aveq lespouar quil taidera a soulagé ta santé. Je te disadieu ta petite gosse qui tadore elle le jure. — Loulou. »

La lettre lui échappa des mains. On cognait à la porte.

— Entrez.

M. Biche parut sur le seuil :

— La chambre est payée jusqu'à six heures, dit-il. Ramasse tes affaires. Tu quitteras la maison ce soir, et tu tâcheras de ne plus jamais y remettre les pieds, mon garçon.

Il pleuvait…

## X

Des charlatans, des bateleurs, des paillasses, des aboyeurs, s'époumonaient :

— Entrez, m'sieurs dames, entrez !

— Suivez la foule !

Les forains étaient revenus dans leurs roulotes multicolores. L'asphalte du boulevard sentait se rouvrir ses vieilles cicatrices sous un amoncellement de roues, de pieux, de palans, de bâches énormes et de moteurs.

De nouveau Montmartre leur appartenait, Montmartre suait la fête. Tel était le tintamarre des orgues tonitruantes que des folles discordances des Valencia et des Rose-Marie une âme délirante semblait jaillir, monstrueuse, hallucinante, disparate, comme une gibbosité. Grosse joie populaire faite de bruits, de sueurs, de naïveté, de vice aussi, de crasse et de sottise… La foule, la cohue compacte des chairs tristes où se fane malgré tout de la jeunesse en fleur. L'ivresse, l'oubli, pour quelques heures, à peu de frais.

Et ces longues stations aux tourniquets des loteries, aux baraques de billards japonais, de tir ou de jeux mécaniques. Et les piétinements dans la gadoue des petites averses où pourrissent des feuilles mortes. Et les yeux qui désirent, et les mains qui se tendent, concupiscentes, et les arches lumineuses qui s'illumineront tout à l'heure dans les derniers frissons d'un crépuscule d'automne.

— Entrez, m'sieurs dames, entrez !

Suivez la foule !

On la suit. Pourquoi, on ne sait pas. On la suit par instinct, par besoin de se parquer dans l'immense troupeau ou pour le plaisir de s'évader au sein de nos semblables.

Mille objets, mille lumières, mille désirs vous crèvent les yeux, la peau, vous conquièrent.

S'en défendre, qui le peut, qui le veut ? Suivez la foule… Je la suis, tu la suis, il la suit. Nous sommes de pauvres hommes qui s'en vont par dix, par cent, par mille ! Vive la foule et le bétail humain !

— Entrez, m'sieurs dames, entrez !

Suivez la foule !

Au sortir du métro, place Pigalle, Pierre fit comme les autres et la suivit. Il venait se mêler à la pègre où il noyait à présent chaque soir sa misère, comme autrefois sa jeunesse et sa gaîté. Ce vacarme infernal faisait le vide en lui ; il ne s'entendait plus tousser ; le bruit finissait par l'assourdir, achevait d'assoupir sa détresse ainsi qu'une berceuse du vieux temps. Dodo, l'enfant do…

Et puis, il était seul. Seul ? Il essayait du moins de le croire, perdu, échoué dans la masse, chavirant comme une épave sous ces vagues humaines.

Assis sur un banc, il regardait passer et repasser des inconnus. Il eut le sentiment de les connaître tous. Il en avait tellement vu, qu'au fond il les confondait tous, tant les hommes dans le mal se ressemblent…

Celui-ci, un peu vieilli, mais pourtant le même. Celui-là, c'est son béguin, le joli pierrot de seize ans, d'une nuit de mi-carême. Et cet autre là-bas, ce gros homme papelard comme un faux curé de campagne, qui porte un feutre noir sur un front dénudé, n'est-ce pas « M. Chopin » ? Oui, Pierre croit bien le reconnaître quand il passe. Des musiques lointaines se réveillent dans son âme que domine, malgré la foule, malgré le tintamarre éclatant des manèges, l'accent d'une marche funèbre… Oui, ce gros homme, c'est bien « M. Chopin ».

Et Pierre en connaît d'autres et puis d'autres encore. Car nous nous sommes tous vus au moins une fois, une seule fois, n'est-ce pas, quelque part dans la vie ? La foule est un visage tiré à des millions d'exemplaires. On est toujours la réplique, le sosie, le double de quelqu'un. Qu'importent les différences de race, de nom, et la couleur de nos cheveux.

Bien entendu, Pierre n'en sait rien, mais il découvre d'un coup d'œil sûr tous les Chouchous de son espèce.

Depuis son renvoi du Poiss' d'Or, il errait à l'aventure, couchant à la belle étoile grâce à la douceur de la saison, caressant encore malgré tout le vain espoir de forcer Louise à reprendre la vie commune.

La présence de la foire facilite d'ailleurs bien des choses. C'est tantôt la rencontre fortuite d'un « ami » que l'on tape de quarante sous, tantôt l'hospitalité du dompteur Raoul — le belluaire — qui le laisse, dormir près de la cage aux fauves.

« Pour une crèche, t'en as une », disait-il en riant. Restait à trouver sa pâture. Mais les étalages des pâtissiers forains offrent une pitance nombreuse et peu coûteuse. Il se jetait discrètement sur du pain d'épices — qu'il oubliait parfois de payer…

En se levant pour acheter le journal, il s'arrêta près du Clair-de-Lune et fit un petit signe amical à Bijou qui lui souriait de l'intérieur. Ah ! cette Bijou, toujours pareille, pensait-il, avec son imprescriptible chapeau mirliflore, ses mitaines blanches, son vieux cabas débonnaire, son attendrissant corsage vert et ses grands yeux qui brillent comme une enseigne de lupanar — cet œil noir et gluant que les mauvais garçons ont surnommé « le Périscope » — et cette langue frétillante de vipère en bocal qui a toujours l'air de vouloir suçoter quelque chose…

Pierre passait outre, n'ayant plus le cœur à ça. Il parcourut rapidement l'Intran où le scandale de la veille s'étalait en manchette. Quelle histoire !

Il entrait au café de l'Époque, commandait un vin blanc et recueillait ses souvenirs.

Il pouvait, cette fois, se flatter de l'avoir échappé belle !… Tout en lisant le journal du soir il ressassait sa dernière aventure.

Quelques jours auparavant, il était accosté, la nuit, en pleine fête, par un monsieur assez chic et très correct qui, après les préliminaires d'usage, lui proposait de le suivre. Ils se dirigèrent vers

les Halles. Chemin faisant, le quidam posait des questions, s'informait avec sollicitude de sa santé dont sa mauvaise mine et une maigreur extrême trahissait de jour en jour l'état précaire et misérable.

— Ah ! ah ! fit-il en écoutant ses confidences, les poumons, la poitrine, mon pauvre enfant, très bien, c'est ce que je pensais, hélas…

Àl'en croire, il avait fondé, avec quelques amis, un club, un « groupement philanthropique », ayant pour but de venir en aide à de jeunes malades dans le besoin. Ces messieurs se réunissaient tous les soirs au « siège », un local spécialement aménagé, où leurs « protégés » dans le dénuement pouvaient aller se restaurer et demander un gîte lorsqu'ils étaient « de la cloche », ce qui arrivait encore assez fréquemment. Ils sonnaient bientôt à la porte d'un immeuble délabré, dans une étroite impasse des Halles centrales.

Sur le premier palier, le promeneur nocturne s'arrêta :

— C'est ici, dit-il. Vous n'avez pas à vous gêner.

La porte s'ouvrit. Quelques hommes — des

« philanthropes » — se trouvaient réunis au « salon », une pièce carrée qui tenait de la maison de passe et de la salle d'attente d'un cabinet de dentiste.

Parmi eux, trois garçons, trois êtres à l'aspect minable, rachitiques, difformes, infirmes…

Un petit bossu affreux, presque nain, souffreteux et doux ; un autre garçon long, maigre et boiteux, grimaçant et bancal, qui pé-

rorait, cynique, graveleux, ordurier, le sarcasme à la bouche. Enfin, une triste créature, un pauvre hère famélique, sorte de monstre, composé d'une tête hideuse, hydrocéphale et borgne, une vraie tête de massacre, sur un corps d'épouvante !

— Oh ! dit-il en reculant, pris de pitié et d'horreur au milieu de cette cour des miracles, c'est pas drôle, j'aime mieux m'barrer.

Mais il était trop tard.

— Tu te dégonfles ? Mince, fais pas l'ballot, on n'te bouff'ra pas, ricanait le bancal.

Pour le rassurer, ces messieurs du « Philanthrope Club » (comme ils l'intitulaient eux-mêmes), offrirent des cigarettes, des biscuits, du porto. On racontait des grivoiseries, des obscénités, pour les faire rire et les exciter.

Un phonographe nasilla du jazz. Alors les gosses se mirent à danser. Ah ! quelle chose lugubre et douloureuse, la danse de ces sinistres fantoches… Pierre en gardait encore le frisson.

Le jeune bancal avait enlacé le nain bossu qui riait de ses dents jaunes et putrides.

C'était si poignant qu'il ne songeait plus à s'en aller, possédé d'une folle envie de rire et de pleurer. Il voulut suivre jusqu'au bout ce film atroce, d'un comique à la fois hilare et tragique. Oh ! l'horrible vision…

Puis, celui qui paraissait présider, leur demandait de se déshabiller pour les examiner, disait-il, et les ausculter, car il se présenta comme un spécialiste attaché à l'établissement. Tous les

« philanthropes » opinèrent. Bon gré, mal gré, il fallut acquiescer.

En un tournemain, leurs jeunes difformités apparurent. Les hardes glissaient sur des torses grêles, disproportionnés, des membres amorphes, ridicules et touchants de laideur. Ils étaient tous, en outre, tellement maigres qu'ils avaient l'air de petits squelettes reliés en peau. On leur voyait les os comme s'ils n'eussent pas de chair.

Mais, grisés de porto, ils recouvraient en riant un semblant de virilité que les « philanthropes » tâtaient vraiment avec trop de complaisance…

Pierre se rappela même à la longue maints détails sur l'étrange aventure. Les journaux ne disaient pas tout. Et par exemple, ils passaient presque sous silence les secrets d'arrière-boutique.

Mais la police en avait-elle percé le mystère ? Il s'agissait, en réalité, pour autant qu'il put se rendre compte, d'une véritable fumerie d'opium, dont les membres si philanthropes avaient certes eu le temps de se « déguiser en courants d'air » à l'arrivée des policiers. Les pauvres gosses racolés au hasard (lequel d'entre eux les avait donc vendus ?) leur servaient sans doute de prétexte, en même temps que de divertissement sexuel. Et si lui-même s'était laissé tenter, c'est qu'il n'avait encore jamais fumé la « drogue ». Quelques pipes eurent tôt fait d'ailleurs de lui donner la nausée. En revanche, sa toux se calma comme par enchantement, tandis que l'inconnu couché près de lui dans cette espèce d'alcôve où nichaient quatre ou cinq divans bas, rangés contre le mur, parut bientôt plonger en d'exquises délices.

Vers le matin, alors qu'il sommeillait encore, Pierre l'entendit murmurer, ses lèvres collées aux siennes : « C'est si doux, tes baisers donnent la mort… »

Il repoussait rudement le vampire, bousculait tout ce joli monde étendu pêle-mêle en poses extravagantes, invitait à le suivre les pauvres gosses débraillés qui se frottaient les yeux et se cavalait comme un fou, non sans avoir barboté deux paquets de coco dans la poche du quidam. Quelle drôle d'histoire, vraiment…

Mais la bande était à l'ombre.

Le cœur crispé, plein de flème, il se leva.

Place Pigalle, il croisait un groupe de petits « clochards » qui cherchaient aventure. Il se rappela le vieux Barbenzinc, eut peur de crier : « Débinez-vous, malheureux ! Cette place, c'est la crève ! »

Puis il se dit que maintenant il pouvait bien, pour finir, se mettre de la Rousse. Mais la police le dégoûtait. Il préférait tenter une démarche décisive auprès de Louise. S'il essayait même tout de suite ?

Il secoua sa flème. Luc serait peut-être au Sacré-Cœur. Cette pensée l'encouragea, que Louise fléchirait sans doute, qu'il triompherait d'elle, sexuellement, puisque tout n'était plus qu'une question de peau.

« Si Luc est absent, j'me charge d'la môme », pensait-il. Pour s'exciter, il but encore deux verres de blanc sur le zinc.

Mis en verve, il quitta la fête, sortit du vacarme, gravit la rue Lepic.

Il faisait nuit. À part lui, il rigolait déjà du bon tour qu'ils allaient jouer à ce Luc de malheur. Pourvu qu'il fût en visite chez le bon Dieu, ça pourrait gazer. Mais il y sera. Pourquoi n'y serait-il point ? S'il avait bonne mémoire, Louise lui disait souvent que Luc n'eût manqué pour rien au monde d'aller passer au Sacré-Cœur la nuit du vendredi. À moins d'imprévu, il était donc à peu près sûr de la trouver seule à la maison. Quelle tête ferait-elle à le voir ?

Il souriait, hâtant le pas.

La lettre qu'elle lui avait écrite avant de le plaquer, il la savait par cœur à force de l'avoir lue et se la répétait mentalement pour y trouver la preuve de son amour. Ils écriraient ensemble, tout à l'heure, celle qu'elle laisserait à Luc, sur la table, bien en vue, avant de le quitter à son tour. Il fallait même qu'elle fût tapée, celle-là, encore plus « fadée » que la sienne, bien sûr…

Pas si bête, hein, cette combine. À condition que Luc… Mais ça n'existait pas.

Derrière lui, le meuglement de la fête diminuait, jusqu'à n'être plus qu'un écho lointain.

Il tira de son gousset une prise de « neige » qu'il aspirait aussitôt d'un petit coup sec et rapide, en se grattant le nez.

Ces nuits de fête, les rues de Montmartre sont désertes. Les boulevards seuls grouillent de monde. On y peut marcher à l'aise, en tête à tête avec ses pensées, entre les longues files de maisons vidées de leurs habitants, comme des coquilles de leurs limaces.

Parfois, une ombre surgit, pressée d'aller se perdre aussi, là-bas, dans ce flot tumultueux de Rose-Marie-Valencia.

Les bars, les bistrots, les cafés, sont fermés. Leurs patrons sont allés, avec femmes et enfants, grossir la foule des gens qui veulent tout voir sans rien payer.

Pierre marche avec assurance. Son empire sur Louise faisait qu'il se croyait irrésistible. Il avait d'ailleurs trop souffert. Que Luc eût sa part, ce n'était que justice. Si Louise était venue le rejoindre d'elle-même, était-ce de sa faute ? Mais que ce Luc, si bigot et crédule, songeât à la lui ravir, voilà ce qui le révoltait ! Il le voyait déjà mordu par le démon de la jalousie.

Cette idée le remplit d'exubérance, d'une joie mauvaise et bestiale. « Tant pis pour lui. C'est la vie, après tout », se dit-il. Oui, maintenant son tour était venu. Et il se vengerait cette fois, pour tout de bon, lui, Pierre, de ce Luc et de tous les autres. On avait beau le croire femme, il était homme, malgré tout, et il le prouverait, si l'heure avait sonné !...

Mais soudain, près d'une porte cochère, deux ombres s'esquivèrent. L'une d'elle tournait la tête, semblait le reconnaître et pressait l'allure, entraînant l'autre.

Curieux, il les suivit, allongeait le pas. La lueur d'un bec de gaz les éclaira d'un rayon jaune. Pierre sursautait :

— Bob, appela-t-il, Bob !

Pour toute réponse, les deux ombres se mirent à marcher plus vite, en se retournant parfois, comme pour le narguer.

Pierre hésita un moment : s'il se trompait ? — Bob, criait-il plus fort, Bob !

Un long sifflement, émis entre deux doigts, se fit entendre, comme pour héler un chien, en guise de raillerie.

Plus de doute : Bob se moque de lui !

Alors, un désir fou, irrésistible, une sourde poussée de tout son être, une fièvre ardente lui fouetta le sang. Bob est à qui veut, Bob se donne au premier venu, Bob (ce Bob qu'il rêvait de défendre contre le vice, contre le mal, contre la place Pigalle, contre Julot et contre lui-même !) Bob est désormais à tout venant, sauf à celui qui l'aime encore par-dessus tout ! Est-il possible ?... Non, non, des clous, des clous !

Il l'aura, cette fois-ci, il l'aura, sacrebleu, coûte que coûte ! Mais qui est l'autre ? où vont-ils ? pourquoi se sauvent-ils tous les deux à sa vue comme des peinards en faute ? L'autre, l'autre, qui est l'autre ? Est-il beau, est-il jeune ? Il veut le voir tout de suite, le connaître, savoir qui c'est, malgré l'ombre qui le dérobe, la distance qui l'éloigne, il veut au moins l'apercevoir, pour constater qu'il se trompe, qu'il n'est pas beau, qu'il n'est plus jeune, et pour mieux le haïr au grand jour. Quelle est cette vadrouille inconnue, ce mystérieux noctambule, pour que Bob, son Bob, son frange, le lâche, le plante là, le laisse tomber impitoyablement et se détourne de lui, sans même répondre à ses appels...

Il court, il court de toutes ses pauvres forces, de toutes ses faibles jambes, tant qu'il peut, derrière ce couple surgi de l'ombre et qui maintenant le sème, s'enfuit, insaisissable, comme une chimère, à chaque carrefour, à chaque coin de rue, sans se laisser atteindre.

— Bob, Bob, écoute…

Mais Bob n'écoute point. L'ingrat prend plaisir à le fatiguer, à le mener en laisse comme un toutou, à le torturer dans sa chair, dans son âme, devinant bien qu'il les suivrait ainsi jusqu'à n'être plus qu'une chiffe, jusqu'à l'extrême limite de ses forces. L'inconstant, le perfide, le frivole, sait que Pierre affaibli et malade ne résistera plus longtemps. Il le sent à bout de souffle déjà ; tandis qu'eux, pleins de vie et de santé, continuent à marcher vite, sans même se donner la peine de courir, en se retournant de loin en loin, pour le plaisir de l'humilier.

Exténué, Pierre ralentit le pas. Une suée lui couvrit le corps de la tête aux pieds, avec du froid sous les aisselles ; son front perlait, son cœur battait si fort qu'il le sentait bouger dans sa poitrine comme un pendule…

Un instant, il crut les atteindre, toucher au but, dans une vespasienne, une de ces « théières », de ces latrines aplaties, rangée le long d'un vieux mur, comme une forme rampante, reptilienne et vautrée.

Sitôt entré, elle était vide : ils étaient sortis de l'autre côté.

Ah ! les voici maintenant, au milieu de la chaussée en pente, cette même rue chaude dont chaque maison close semble le reconnaître, qui reviennent sur leurs pas, le ramenant malgré lui vers son point de départ, vers les boulevards et la kermesse…

Quelques centaines de mètres les séparent à peine de la foule, de l'immense foule d'où le couple est sorti et dont la rumeur se rapproche à nouveau, grandit à chaque pas, maintenant, sous un hallali lointain de cors de chasse…

Et Pierre comprit qu'il allait bientôt les perdre — avant d'avoir vu l'autre.

Eux, allaient moins vite, sûrs de leur victoire.

— Bob ! crie-t-il une dernière fois, d'une voix exaspérée.

Il vit rouge. Pourquoi donc est-il là ? Il ne sait plus…

L'autre, l'autre, il veut confondre cette vadrouille !

Dans ses yeux hagards passent, rapides, des visions confuses… Rue de Lappe, des fleurs, beaucoup de fleurs, Pépère est mort, ça peut toujours servir, l'armouar à glaz, « prenez, vous dis-je, c'est pour rien », Luc, Louise, Luc, faut rebrousser chemin, M. Biche, Maxwell, le bal, Bijou, « eh va donc, palais du rire », Julot, la Roquette, bouts de ficelles, éventails, « mais prenez garde, il est chargé ! », ça peut toujours servir, ça peut toujours servir, ça peut toujours…

Un coup sec. Sa main crispée tenait l'arme fumante. Un petit cri dans la nuit. Qu'a-t-il fait ?… Il a tiré sur deux ombres. L'une s'affaisse. L'autre s'enfuit.

— Pas d'chiqué ! hurle Pierre qui se traîne en avant.

Un corps gracieux gît sur le trottoir, la face contre terre.

Il le retourne.

— Bob, Bob, pas d'chiqué…

Mais Bob a les yeux glauques comme deux violettes qui se fanent. Un filet de sang gicle d'un trou qu'il a derrière l'oreille…

Le bruit de la détonation n'avait alerté personne. Il se mit à pleuvoir. L'écho des cors de chasse venait avec le vent chargé de pluie qui lui mouillait les lèvres, si pénétrant et doux, que Pierre croyait le boire dans ses larmes.

Puis des agents cyclistes arrivèrent sur les lieux, mais ce fut par hasard.

Et les volets des maisons closes, où tant de mâles s'étaient jadis partagé son corps et sa jeunesse, des maisons closes tueuses de Bobs et de Chouchous, le regardaient partir…

Plus tard, quand on le fouilla, on tirait de ses poches un ticket de métro, un bout de ficelle, une sale photo de Bob en maillot d'acrobate et un vieux petit livre en lambeaux, sans couverture, où s'effaçait un nom : Roumir…

FIN

# Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Au_Poiss%E2%80%99_d%E2%80%99Or. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.